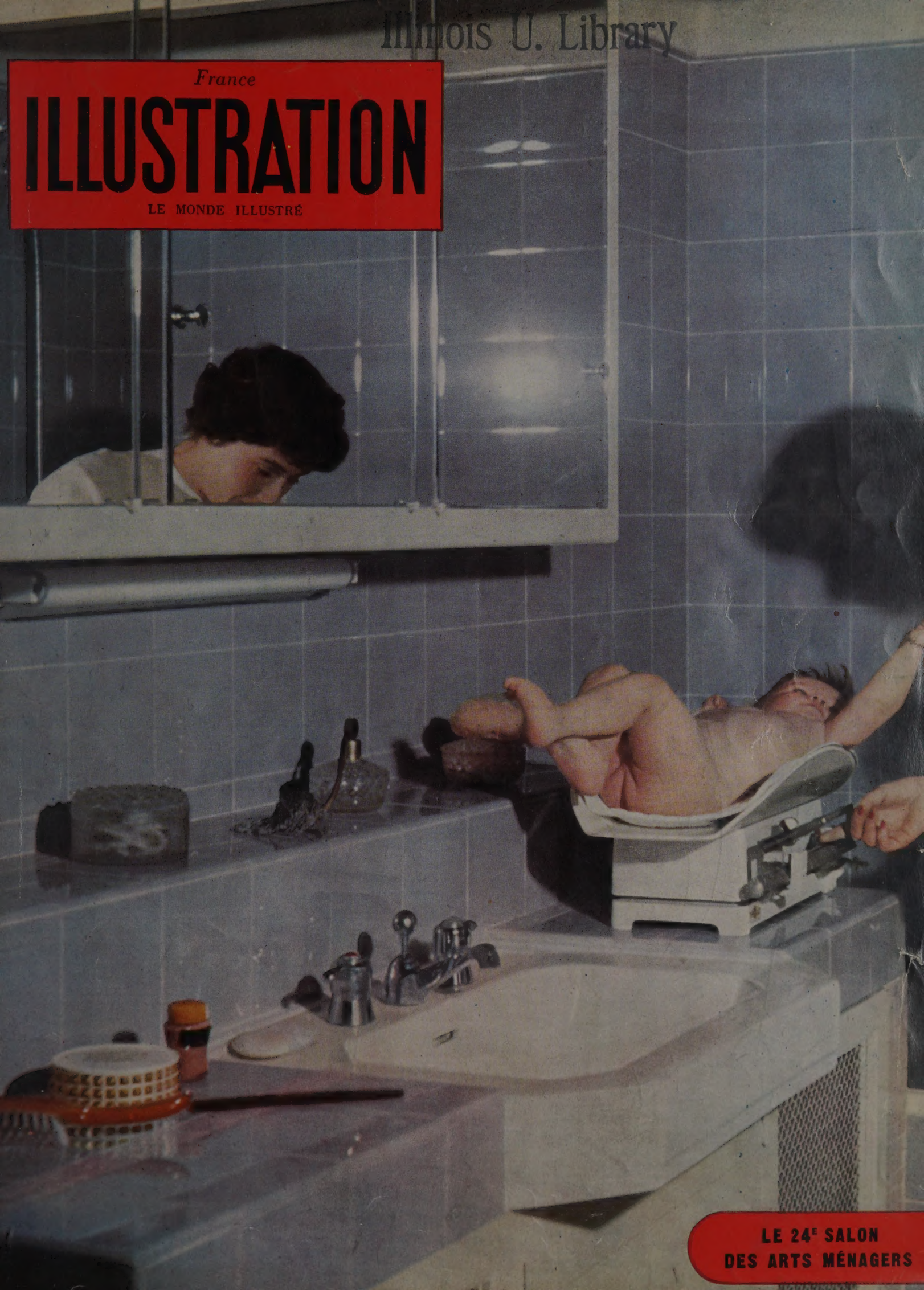
Illinois U. Library

France

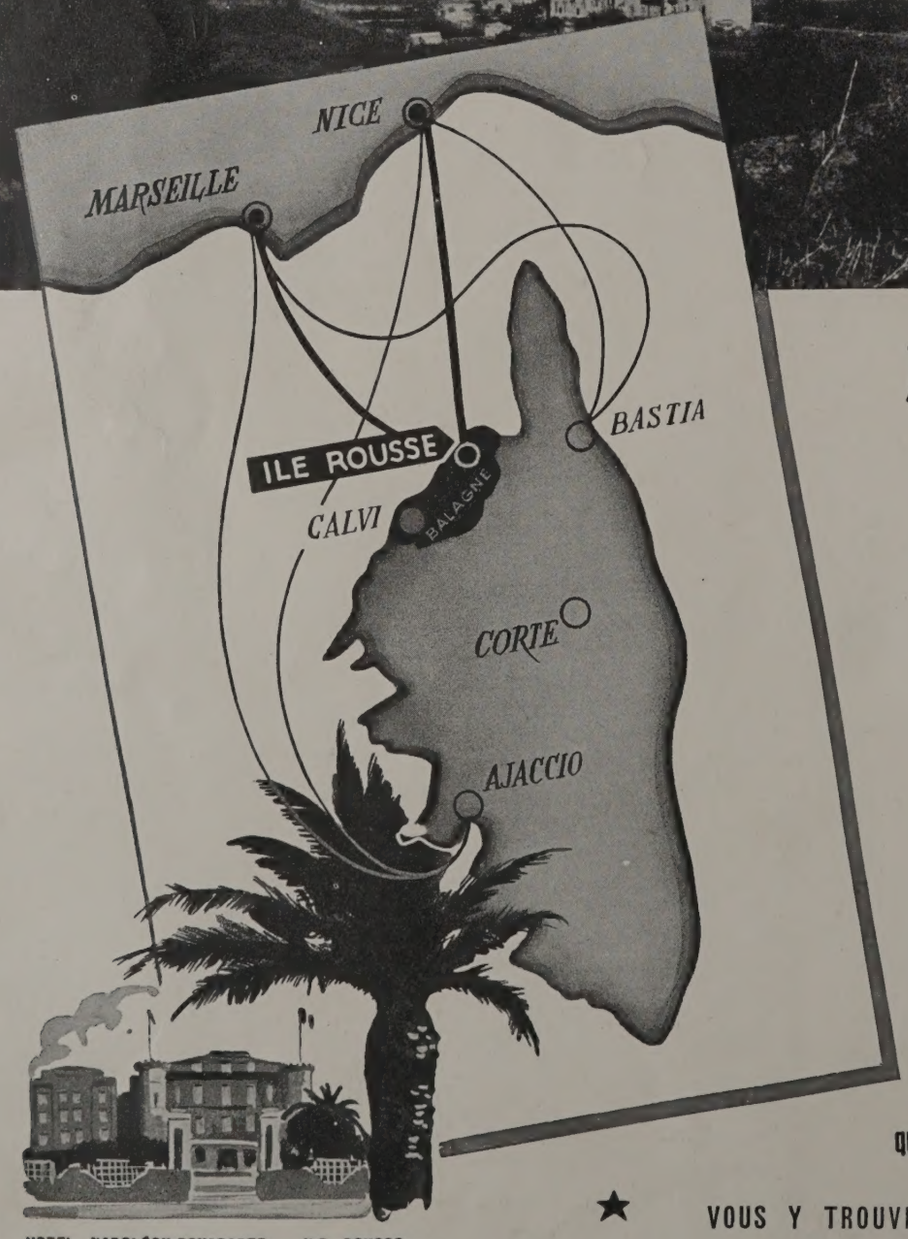
ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



LE 24E SALON
DES ARTS MÉNAGERS

★ CHARME DE LA CORSE..



HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE - ILE ROUSSE

Touristes, QUI PASSEREZ VOS VACANCES

EN CORSE

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 50 MINUTES
ET DE MARSEILLE
EN 80 MINUTES

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE
(ILE ROUSSE)

qui vous offre : plage, casino, excursions, pêche et tennis

★ VOUS Y TROUVEREZ AUSSI UN GOLF MINIATURE MODERNE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX^e^

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 6.000	Un an 7.000
6 mois 3.100	6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 7.250	Un an 8.600
6 mois 3.725	6 mois 4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur est adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1^er^ de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

CE charmant tableau d'intimité, qui fera sourire les mamans, est tout à fait d'actualité au moment où le XXIV^e^ Salon des Arts ménagers apporte tant de suggestions pour l'aménagement du foyer et, en particulier, de la salle de bains, où, sous les formes les plus variées, les matières plastiques tiennent une place de plus en plus grande. (Voir page 19.)

QUEL ATTRAIT la dentelle ajoute à un joli bas de nylon !

N° 420 MARS 1955

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE

ÉDITORIAL
AUTANT EN EMPORTE LE VENT
AUX QUATRE COINS DU MONDE

AU SALON DES ARTS MÉNAGERS — RENÉ PARNAY
Triomphe de la chimie, les matières plastiques ont, dans tous les domaines, transformé notre vie.

LA FEMME CHEZ ELLE ET AU DEHORS — J. de SÉDOUY
Tendances de la mode - La chasse aux trouvailles - Vos armoires sont-elles prêtes pour recevoir robes et chapeaux de printemps.

DES MEUBLES ANCIENS DANS DES INTÉRIEURS MODERNES

LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE — DANIEL-ROPS

AU CŒUR DE L'AUSTRALIE VIT UNE DES PEUPLADES LES PLUS PRIMITIVES — Jacques VILLEMINOT

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE
L'électronique bouleverse toutes les activités humaines.

LE BASKET-BALL, DERNIER-NÉ DES JEUX COLLECTIFS, DEVIENT UNE BATAILLE — Michel CLARE

AVEC LES ORGANISATIONS DE SECOURS EN MONTAGNE — Bernard CROLET
L'aventure en montagne peut coûter très cher ; en risquant votre vie, vous engagez parfois celle des autres.

AU JAPON, UNE ÉTRANGE CÉRÉMONIE MARQUE LE NOUVEL AN

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE — Raymond MIOMANDRE
Du rallye de Monte-Carlo au circuit des routes du Nord, en passant par les épreuves de « Neige et glace ».

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théâtres, la Radio et la Télévision, le Cinéma, la Musique, la Danse.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent, en supplément théâtral et littéraire deux fascicules :

I. AFFAIRE VOUS CONCERNANT, comédie policière de **JEAN-PIERRE CONTY ;**

II. LADY 213, comédie de **JEAN GUITTON**

BOIRE

CONTREXÉVILLE

C'EST BOIRE UTILE !

Chacun de nos désirs traduit un besoin de notre organisme. La nature a créé la soif pour permettre à notre corps d'exprimer son besoin de purification. Et la nature a créé d'autre part l'eau de Contrexéville qui, stimulant le foie et lavant les reins, assure la désintoxication. Un foie, deux reins, trois raisons de boire Contrexéville.

MATIN ET SOIR : un grand verre de Contrexéville, Source PAVILLON.
AUX REPAS : le reste de la bouteille et, pour toute la famille, Contrexéville Source LÉGÈRE. Cette eau de table parfaite stimule doucement l'élimination.

ÉDITORIAL

BON DÉPART

UNE belle réussite, succédant à trois tentatives infructueuses, aura mis le point final à des vacances du pouvoir qui, en se prolongeant outre mesure, risquaient de nous valoir une solution de lassitude et de résignation dont le pays se serait malaisément satisfait.

Le départ de M. Mendès-France, conséquence des préoccupations qu'ont fait surgir les événements nord-africains, ouvrait une succession difficile. MM. Antoine Pinay, Pflimlin et Pineau devaient en faire l'expérience. La confusion devenait d'autant plus grande que, en prévision des élections générales de 1956, on s'efforçait, dans certains milieux, de circonscrire l'horizon politique à ce dilemme un peu trop simpliste : droite ou gauche.

Or, les solutions qu'exigent les grands problèmes actuels ne sont ni de droite ni de gauche, cela ressort de l'expérience des faits. Aussi bien en ce qui concerne la santé monétaire et économique du pays que l'indissolubilité de l'Union Française ou que la conception de l'Union européenne, les crises internes auxquelles les partis sont en proie, comme le comportement des hommes politiques durant ces dernières années, nous ont amplement montré ce que peut présenter d'arbitraire et d'inactuel un compartimentage aussi sommaire.

On saura gré à M. Edgar Faure de s'être élevé au-dessus d'une pareille bagarre, où les sourds le disputent aux aveugles, et d'avoir déterminé un programme de réalisations positives, non en fonction d'idéaux surannés mais des possibilités et des moyens que l'actuel Parlement offre à ceux qui assument la lourde charge du pouvoir.

Cette sage précaution lui a valu de rassembler, dans une large majorité de 369 voix, la presque totalité des élus nationaux, à l'exclusion toutefois des socialistes. On regrettera que ceux-ci aient cru devoir regagner leur Aventin après l'échec honorable de M. Pineau. De même on peut regretter que quelques-uns des amis politiques de M. Edgar Faure lui aient refusé l'adhésion que méritaient son courage, son intelligence lucide et les solides qualités dont il a déjà fait preuve. Car les efforts tenaces qu'il a poursuivis au sein des ministères qui se sont succédé depuis deux ans sont pour beaucoup dans le climat de stabilité et de confiance qui a permis à l'économie française de reprendre un élan profitable.

La route qui s'ouvre devant le jeune chef du gouvernement est rude, il ne l'ignore pas. Il l'a pourtant abordée d'un pied ferme, avec la volonté d'honorer les engagements pris et d'être présent aux rendez-vous fixés.

Qu'il s'agisse de l'œuvre de rénovation nationale, du règlement des problèmes de notre Afrique du Nord, du renforcement de la paix dans la sécurité occidentale, sa tâche exigera une vigilance de tous les instants et un inflexible esprit de décision. On a déjà l'assurance qu'il ne laissera pas s'embourber dans les ornières et dans les chemins tortueux ces accords de Paris qui — il a eu raison de le souligner — ne constituent que le point de départ d'une véritable construction européenne.

LE PRESIDENT EDGAR FAURE

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

L'heure H a-t-elle sonné pour le monde ? Ainsi s'interroge M. Charles-Noël Martin, qui vient, sous ce titre, de consacrer un ouvrage bien pessimiste aux « effets cumulatifs des explosions nucléaires ». Sauf erreur, nos contemporains qui estimeraient opportun d'abréger leur séjour sur cette terre n'ont plus que de faibles raisons de s'impatienter : une catastrophe planétaire réglera leur cas.

Il subsiste pourtant des particularistes indécrottables, qui continuent de préférer, même pour les voyages dans l'au-delà, les moyens de transport individuels aux modes de locomotion collectifs. Il est vrai qu'en procédant de la sorte ils peuvent mettre dans leur départ infiniment plus de fantaisie que n'en comportera une extermination foudroyante de l'humanité.

Mon confrère Romi, qui a étudié la question avec assez de soin pour l'exposer, en long et en large, dans une étonnante monographie du suicide, rapporte ainsi le cas du sacristain qui se pendit à la corde de sa cloche et celui — plus curieux — du munitionnaire américain qui se fit sauter à l'aide d'un obus miniature. Il conte aussi l'histoire de deux individus que travaillait apparemment la nostalgie des exécutions capitales : le premier périt sur un siège de jardin qu'il avait transformé en chaise électrique ; le second, sous le couperet d'une guillotine, dont une bêche et un établi lui avait fourni les éléments.

L'originalité, d'ailleurs, ne va pas forcément de pair avec la préméditation. Celui qui plongea du deuxième balcon dans les baignoires, pendant une représentation des *Pêcheurs de perles*, avait le goût de l'improvisation et le sens de l'à-propos. Mais, dans ce genre d'affaires, les amateurs éclairés se laissent moins facilement séduire par l'éclat, souvent factice, de l'impromptu que par les solides vertus de l'organisation. Ils déplorent, certes, que Miss Gwyneth Jones, jeune citoyenne de Llangain (Pays de Galles), ait choisi de disparaître en se faisant flamber nuitamment, sur une lande déserte, dans un tub de zinc où elle avait versé 18 litres de pétrole, car, si la méthode était peu commune, elle était horrible. Ils apprécient, au contraire, que M. Giovanni Petrossi, Turinois habile, ait pu pousser ses préparatifs d'auto-destruction au point de pouvoir se tirer cinq balles dans le corps à la cadence d'un projectile toutes les quinze minutes et de n'en pas mourir. Si pourtant ils avaient à décerner le grand prix international du suicide, sans doute l'attribueraient-ils à feu Mr. Joseph Kinsella, ce célibataire londonien qui se raya du nombre des vivants dans les circonstances suivantes :

La police de Londres, relatent les gazettes d'outre-Manche, a découvert, dans son appartement, M. Joseph Kinsella, qui avait succombé à une absorption massive de gaz d'éclairage. Le défunt avait un casier judiciaire assez chargé. En 1933, il avait été condamné à trois ans de prison pour attaque à main armée contre un directeur de cinéma, et en 1937, à dix ans pour escroquerie. Mais ce repris de justice avait une certaine idée de la « respectability » et des convenances sociales. Trois semaines avant sa mort, il avertit le laitier de suspendre ses livraisons « jusqu'à nouvel ordre ». Puis il nettoya sa maison de fond en comble, battit ses tapis, passa ses parquets à l'encaustique et cira ses trois paires de chaussures. Cela fait, il épingla un mot sur la porte de la cuisine, à l'intention de ses voisins : « Attention au gaz ! J'ai mis 20 shillings dans le compteur. Prévenez la police. Mon corps est dans la chambre à coucher du fond. » En ouvrant la porte, la police devait trouver, sur la table de la cuisine, les reliefs d'un repas copieux. Tout était rangé sur les étagères, et la nappe, soigneusement pliée. Une seconde note, placée en évidence, prévenait les visiteurs des risques d'explosion et les priait de ne point manier imprudemment l'interrupteur électrique.

J'ajoute que, par une suprême délicatesse, Mr. Joseph Kinsella, suicidé modèle, avait pris soin de faire sa toilette avant que de trépasser, ce qui lui permit de se présenter au tribunal suprême l'âme noire mais les pieds propres. Je ne sais si ceci compensait cela.

Le *record d'endurance* — catégorie funambules — appartient depuis plusieurs mois au Suédois Allan Lundborg, qui a réussi à se maintenir en équilibre sur une corde raide pendant vingt-sept heures et deux minutes, soit exactement trois heures de plus que son rival l'Allemand Ricardo.

Le record de vitesse — catégorie coiffeurs pour hommes — appartient à M. Harry Passage, de la province de Limbourg. Il a rasé une barbe en vingt-cinq secondes, surclassant un de ses compatriotes, crédité de trente-sept secondes, et ridiculisant le champion mondial officiel, un praticien viennois, qui s'inscrit en troisième position avec quarante-sept secondes seulement.

Je ne dispose pas d'indications précises sur les dernières performances des fumeurs de cigares, des mangeurs d'œufs durs et des danseurs de be-bop. Mais j'ai réuni, sur d'autres sujets, une documentation fort importante, qui permet de clarifier, dans divers secteurs de l'activité humaine et même animale, la question si controversée des records. Voici donc une liste de records qui, sans se prétendre complète et définitive, me semble digne de retenir l'attention des experts.

Record du cynisme. — Détenu par Alphonse Allais. Comme Raoul Dufy lui avouait qu'il était cousu de dettes, Alphonse Allais lui donna ce conseil : « Si un jour tu gagnes de l'argent, n'arrose pas tes créanciers... Tu les ferais repousser. »

Record de la muflerie. — Détenu par un mélomane anonyme. « Monsieur, dit cet homme au ténor Georges Thill, ma femme est une de vos grandes admiratrices. Pour son anniversaire, je lui ai acheté tous vos disques, et je sais qu'elle serait ravie si vous les dédicaciez. — En somme, observa le chanteur, vous voulez lui faire une surprise ? — C'est bien ça... Elle s'attend à une auto... »

Record de l'étourderie. — Détenu par Mme X..., octogénaire. Le docteur, appelé d'urgence au chevet de la vieille dame, l'auscultait avec conscience. La température était très élevée.

« Est-ce que, demanda le médecin, vous avez claqué des dents lorsque vous avez ressenti les premières atteintes du mal ? »

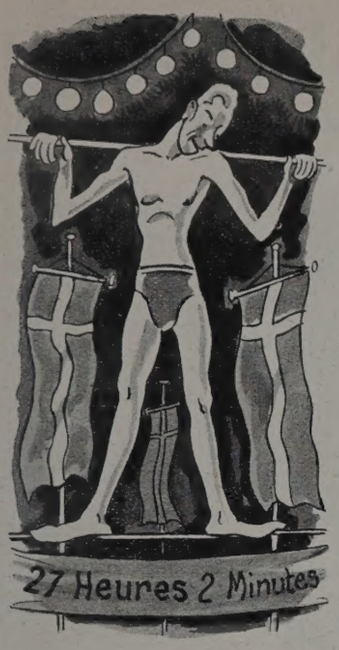
Réponse :

« Je ne sais pas... Elles étaient sur la table ! »

Record de la gloutonnerie. — Détenu par un troupeau de chèvres et l'acteur américain Sonny Tufts. 1° L'île chilienne de Mas a Tierra, de l'archipel Juan Fernandez, est en voie de disparition. Les chèvres, assurent les géologues, ont dépouillé ce paradis tropical d'une si grande partie de sa végétation qu'il s'enfonce « dans les profondeurs du Pacifique, d'où il avait émergé » 2° L'acteur américain Sonny Tufts a dû payer 600 dollars pour avoir mordu la cuisse droite d'une danseuse de dix-neuf ans, Margerie Von. Celle-ci avait d'abord exigé 26.000 dollars de dommages-intérêts, mais un règlement amiable de 600 dollars a été finalement approuvé par le juge. Un an auparavant, une autre danseuse, Barbara Gray Atkins, avait demandé 25.000 dollars d'indemnité parce que, disait-elle, Sonny Tufts l'avait mordue à la cuisse gauche.

Record de l'obscurité. — Détenu par M. Jankelevitch. M. Jankelevitch a donné à la Société française de philosophie une conférence sur le *Presque-Rien*. Le plan de son exposé, gracieusement distribué aux auditeurs, comportait ces aperçus fulgurants : « Première partie : le presque-rien (ou presque-être) n'est pas un moindre-être (ou être minimal). Le presque-rien est entrevu (expérience limite) : 1° comme passage du rien à l'être (lequel, une fois posé, est comme rien, quasi-nihil, c'est-à-dire néant, mais non presque-rien ; 2° comme passage de l'être au rien (nihilisation)... »

Record de la prudence. — Détenu par les hôteliers de Miami. Dans toutes les chambres d'hôtel de Miami, le client peut lire cet avis placardé au mur : « Si vous désirez fumer au lit, faites d'abord votre testament ; téléphonez ensuite aux



pompiers et dites au portier où vous désirez que soient conduits vos restes. »

Record de la monotonie. — Détenu par la ville de Londres. « Rien n'y a changé, explique Groucho Marx. J'y étais venu une première fois il y a vingt-cinq ans. Le jour où j'ai quitté la ville, il pleuvait. Quand je suis revenu, il pleuvait toujours. »

Record de la distraction. — Détenu par l'Administration française. Le maire de Rieux (Somme) a reçu une lettre du fisc lui demandant comment il était possible de pratiquer une saisie-arrêt sur les salaires du nommé Michel Courtin, redevable d'une somme de 3.000 francs. Michel Courtin, condamné à mort pour homicide volontaire, est décapité depuis avril 1952.

Bien entendu, il en est de ces records comme des autres : ils n'ont été établis que pour être battus. Quant à dire le sens et l'utilité de cette compétition universelle, c'est une affaire dont les personnes sensées refuseront probablement de se mêler.

On lit peu. On lit de moins en moins. Et les marchands de littérature se plaignent. Les choses en sont arrivées à un point tel, de l'autre côté de l'Atlantique, qu'un libraire newyorkais a placardé dans sa vitrine l'avis suivant :

« Mesdames et messieurs, les curieux produits alignés ici s'appellent des livres. Ils respectent le silence et ne se dissolvent ni en ondes fugaces ni en vains effets de neige. Ils ne vous échauffent pas les oreilles en débitant des slogans publicitaires. Mieux que trois dimensions, ils en ont quatre : la largeur, la hauteur, la profondeur... et l'éternité. »

La situation paraît moins grave en France qu'en Extrême-Orient. Les honneurs de toutes sortes dont on accable ceux qui font profession d'écrire en témoignent. C'est ainsi que la carte de visite du poète Maurice Fombeure a déjà la consistance d'une plaque commémorative. La voici :

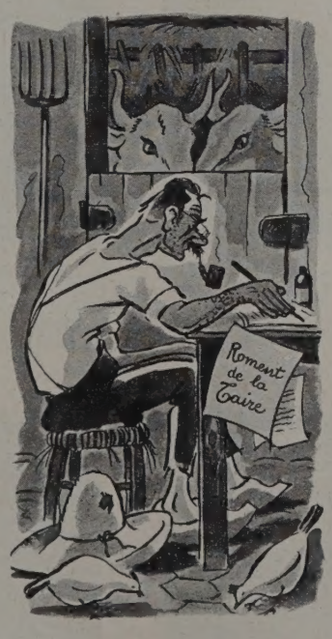
MAURICE FOMBEURE

professeur de l'Université, homme de lettres, membre de l'Académie Ronsard, sociétaire de la Société des Gens de Lettres, chevalier de la Légion d'honneur, chevalier du Mérite agricole, officier de l'Instruction publique, commandeur du Nicham Iftikar, garde champêtre honoraire de Saint-Germain-des-Prés, maire de la Commune libre d'Ogeron (Vienne), membre actif de la « Pédale charentaire », journaliste hebdomadaire et mensuel, abonné au Gaz et à l'Electricité de France, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, membre du P. E. N. Club, membre de la S. A. C. E. M., de la S. A. D. et de la S. E. R. M., membre d'honneur de la société sportive « Les Zèbres de Saint-Germain-des-Prés », sociétaire de la Société des Poètes français, membre de plusieurs jurys de littérature, membre de la société « les Amis des Lettres », lauréat de l'Académie française, lauréat du Grand Prix de l'Humour 1952, petit propriétaire terrien, conférencier international, père de famille, marié, contribuable, résigné.

Mais l'abondance des titres dont se pare, entre tant d'autres, l'écrivain Maurice Fombeure ne doit pas faire illusion. L'affluence de nos concitoyens aux éventaires spécialisés dans la diffusion de la pensée imprimée n'oblige point encore le préfet de police à organiser des services d'ordre. Et l'on s'affligerait d'une pareille indifférence si l'on ne savait que sous cette apparente tiédeur se dissimule un enthousiasme quasi forcené pour la spéculation intellectuelle. Il est grand temps de le révéler : si les Français lisent si peu, c'est parce qu'ils écrivent.

Consultez plutôt les chiffres :

Depuis la fin de la guerre, il se publie chez nous cinq cents à mille romans par an. En 1954, année moyenne, il en est sorti six cents. En fait, les éditeurs parisiens en ont reçu quelque six mille, les périodes de « pointe » se situant entre janvier et mai, puis entre septembre et décembre : la production journalière s'élève alors parfois



jusqu'à deux cents manuscrits. A cela s'ajoutent les œuvres innombrables, et d'ailleurs jamais dénombrées, qui s'abattent sur les journaux et revues de province, toutes celles aussi que leurs auteurs destinent à une hypothétique publication posthume. Au bout du compte, les experts les plus qualifiés estiment ne point forcer la vérité en affirmant que soixante mille romans éclosent annuellement entre Rhin et Pyrénées. L'admirable, en l'occurrence, c'est que, mis à part les commerçants et les industriels, attirés plutôt par les activités « rentables », toutes les classes de la société participent à cette gigantesque fabrication. On connaît des garçons de ferme qui ont un joli brin de plume au bout de leur fourche et des balayeurs municipaux imbattables sur l'imparfait du subjonctif. Le distingué critique carcassonnais Joë Bousquet signale un ex-fonctionnaire palois qui laissa à ses héritiers un lot de quarante-sept romans « inédits ». Un douanier retraité de Lille vient d'achever son douzième volume ; il a quatre-vingt-un ans, et continue. Il est notoire qu'on écrit énormément dans l'administration, que les membres des professions libérales manient le stylo à ravir et que, lorsqu'ils ne parlent pas, nombre de parlementaires noircissent du papier. Deux ou trois de ces derniers seulement consentent à se laisser imprimer : M. Christian Pineau, délicieux conteur ; M. Edgar Faure, auteur, sous pseudonyme, de remarquables romans policiers... Le gros contingent des écrivains inconnus — 60 à 65 % de l'effectif total, prétendent les statisticiens — est fourni par les femmes.

Cette fermentation clandestine ne manquera pas de rassurer tous ceux qui, périodiquement, prophétisent le déclin de notre « rayonnement spirituel ». Pour être intérieur ce rayonnement n'en est pas moins vif. Les économistes, dont la sensibilité ne vibre qu'au contact des équations et qui considèrent les activités les plus nobles et les plus désintéressées sous l'angle de la mathématique utilitaire, déplorent, en revanche, que tant d'énergie se dépense en vain. La rédaction d'un roman, expliquent-ils, exige — car on a fait des progrès depuis Flaubert — quelque deux cents à cinq cents heures de travail. Il se « perd » de la sorte, annuellement, douze millions d'heures de travail au minimum ou trente millions au maximum, soit — « sur la base » d'une rémunération horaire de 300 francs — 9 milliards 600 millions de francs dans la première hypothèse et 9 milliards dans la seconde ! Et de verser un pleur sur cet inqualifiable gaspillage...

Il existe à Kharkov (U. R. S. S.) un institut spécialisé dans la multiplication industrielle des chefs-d'œuvre de la peinture classique. Il débite 30 000 copies par an, mais ne cesse d'améliorer son rendement, son directeur, le camarade Avrutin, ayant signifié à ses « artistes » qu'en application du plan quinquennal un tableau de 57 × 84 centimètres devait être exécuté en six heures au lieu de sept.

« Prenons comme exemple, a-t-il déclaré, le tableau de notre grand maître du XIXe siècle, Ivan Shiskin : *le Matin dans la forêt de sapins.* Vous pouvez faire la forêt en deux heures, l'herbe en une heure, et le ciel ne doit pas demander plus de soixante minutes. Il y a quatre oursons, à chacun desquels vous ne devez accorder qu'un quart d'heure. Mettons, enfin, une heure pour la finition, et nous arrivons à nos six heures...

— Comment peut-on faire un ourson en un quart d'heure ? s'enquit un jeune ouvrier.

— C'est l'habitude, répondit Avrutin, qui doit pousser votre pinceau. Ainsi votre vieux compagnon Zvedzin, qui travaille ici depuis huit ans et qui n'a jamais fait autre chose que copier *le Matin dans la forêt de sapins*, a atteint un tel degré de perfection que, si je le réveille à n'importe quel moment de la nuit, il est capable de brosser ce tabeau de mémoire en six heures...

Voilà donc un pays où la mécanisation de l'homme paraît progresser de façon satisfaisante. En voici un autre où l'humanisation de la mécanique autorise les plus folles spéculations : il s'agit des Etats-Unis, que les robots coloniseront fatalement dès qu'ils auront trouvé le moyen de se reproduire entre eux.

Les robots américains — on l'ignore généralement, et on a tort de l'ignorer — ont déjà conquis de vastes secteurs économiques, et ils y déploient tant de zèle et d'intelligence que rien ne semble devoir arrêter leur marche conquérante.

Mais — et c'est sur ce point qu'on attire l'attention des sociologues — les robots ne se contentent plus de suppléer ou de seconder l'homme dans ses diverses occupations. Ils lui empruntent maintenant certaines façons d'agir ou de réagir qui, de toute évidence, dénotent chez eux l'apparition de la vie psychique.

Le croirait-on ? On a constaté que les robots calculateurs, semblables à

la plupart des comptables du type traditionnel, fonctionnent au ralenti dans les vingt ou trente premières minutes de la matinée, comme s'ils avaient besoin de ce délai pour se frotter les yeux, étirer leurs membres et secouer l'engourdissement nocturne. Etrange ? Que diriez-vous alors de ce robot téléphoniste qui perturba le central de Manhattan par un subit accès de démence ? On l'examina : il avait des organes de jeune homme. On le réexamina. On le mit en observation pendant deux ans. Les savants finirent par diagnostiquer une crise de schizophrénie et ordonnèrent quatorze mois de repos. Son congé passé, le malade reprit son travail, à la pleine satisfaction de ses employeurs.

Ces phénomènes alarmants, néanmoins, ne troublent pas le moins du monde les démiurges des temps modernes, qui songent désormais à fabriquer un robot penseur de plusieurs milliers de tonnes et de 4 kilomètres de long. Mais, en attendant la réalisation de cette merveille ultime, le psychiatre britannique Ashby a réussi à doter la future société-robot du personnage faute duquel aucune communauté ne saurait se prétendre complète : le parasite, celui qui ne fait rien, qui ne sert à rien, et qu'il a baptisé « homéostat ».

Pas d'erreur possible, en définitive. Notre destin est tout tracé. Tandis que les méthodes russes préparent aux hommes un avenir de robots, les méthodes américaines préparent aux robots un avenir d'hommes. Ce sont les homéostats qui bientôt peupleront les bars des Champs-Elysées. Consolons-nous en pensant qu'aux yeux de ces machines c'est nous qui passerons alors pour des phénomènes.

LE SCEPTIQUE.

DU 23 JANVIER AU 15 FÉVRIER

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

« EN BREF »

QUARANTE ANS APRES

FIN décembre 1913, le populaire chanteur Harry Fragson était tué à Paris par son père, un vieillard de quatre-vingt-trois ans, dans une crise de jalousie familiale.

Fragson, de son vrai nom Philippe Pot, n'ayant pas d'héritiers — son père mourut dans sa prison — laissait une belle fortune, qui fut bloquée par l'Etat français.

Un médecin anversois, le docteur Winand, qui s'affirme arrière-petit-neveu de l'artiste, dont la mère était Belge, a entrepris de faire valoir ses droits à un héritage qui représente, dit-on, plusieurs centaines de millions... de francs-or !

INFLATION DE PORTEFEUILLES

LA chute du cabinet Mendès-France a ouvert les sixièmes vacances ministérielles de la deuxième législature, inaugurée en juin 1951. C'est la quinzième crise depuis l'entrée en vigueur de la Constitution de 1946, et, à compter de la libération, la IVe République a déjà usé vingt gouvernements !

L'effectif des ministres, secrétaires et sous-secrétaires d'Etat s'étant amplifié, on arrive à cette constatation que sur cinq cent vingt-cinq députés, communistes exceptés, cent trente-cinq sont en droit de faire figurer sur leur carte de visite la mention tout honorifique d'ancien ministre. Un député sur quatre des groupes nationaux a ainsi appartenu à une équipe ministérielle. Pour peu que le jeu de massacre se poursuive, d'autres « fantassins » de l'armée parlementaire peuvent caresser l'espoir de trouver au fond de leur giberne... un bâton de maréchal !

QUE D'EAU !

LES fleuves et les rivières en crue regagnent lentement leur lit. La plupart des cinquante mille sinistrés, qui avaient été évacués de quarante-trois mille maisons inondées, ont retrouvé leur logis, souvent en piteux état. Mais le bilan des dommages causés à l'agriculture ne laisse pas d'être impressionnant. Depuis l'Alsace, qui a été durement affectée, jusqu'au Sud-Ouest, 315.000 hectares de terres cultivées ont été envahis par les eaux. Les récoltes s'en ressentiront, d'autant que les nouvelles fugues de la Seine, du Rhin et de la Garonne risquent d'aggraver encore ce triste bilan.

UNE BETE DE PRIX

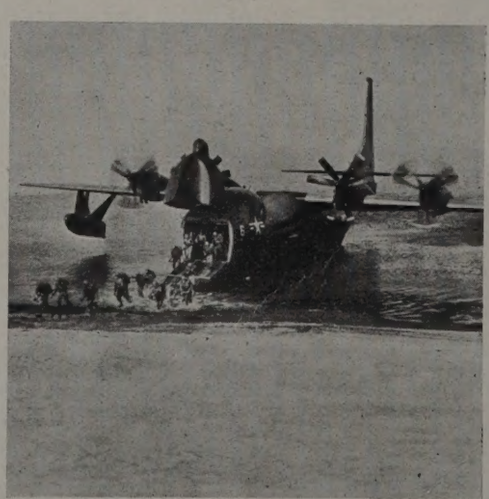
CERTAINS taureaux, élevés pour le combat, ont atteint des prix sensationnels. Mais les « ganaderias » les plus cotées d'Espagne doivent baisser pavillon devant les fermes modèles du Texas. Un taureau reproducteur, de l'élevage « Aberdeen Angus », dont les saillies sont particulièrement recherchées, et qui appartient en commun à trois propriétaires, a été estimé 300.000 dollars, ce qui représente la bagatelle de 105 millions de francs.

BOSTON, 23 JANVIER. Des détenus de la prison de Charleston s'étant emparés de cinq gardiens qu'ils menacent de tuer, un char braque ses mitrailleuses sur le bâtiment où se sont réfugiés les mutins, qui capitulent.

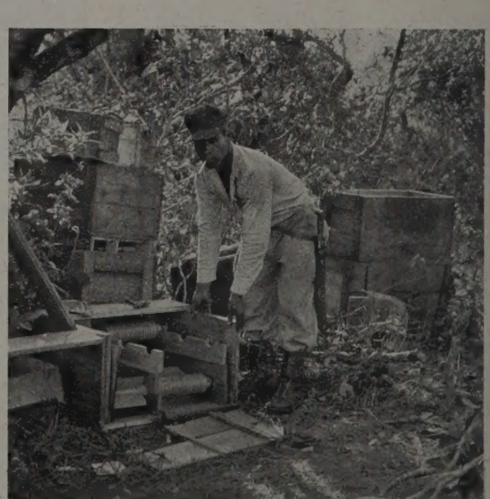
PARIS, 24 JANVIER. Il y a foule au Parc des Expositions, où 80.000 membres de l'Union de défense des commerçants et artisans, venus de province, répondent à l'appel de M. Poujade, qui préside ce mouvement « antifiscal ».

NORFOLK, 24 JANVIER. Au cours d'une grande chasse au renard dans le West-Norfolk, à laquelle assistait la famille royale, le jeune prince Charles s'efforce d'emboucher la corne du major R. Hoare, le maître piqueur.

MONACO, 24 JANVIER. L'épreuve classique du Rallye automobile de Monte-Carlo a été remportée par les Norvégiens Per Malling et Gunnar Eadum, qui reçoivent la coupe des mains de S. A. S. le prince Rainier de Monaco.

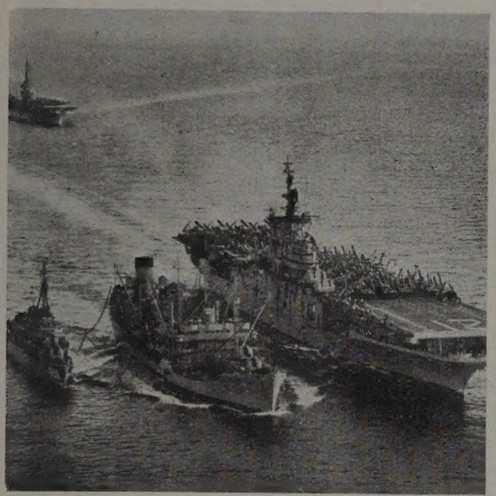


SAN DIEGO, 25 JANVIER. Au cours d'exercices de débarquement sur la côte de Californie, une compagnie de « Marines » descend d'un hydravion géant de 80 tonnes, dont les quatre turbo-propulseurs développent 22.000 CV.



COSTA-RICA, 25 JANVIER. Tandis que les rebelles battus regagnent la frontière du Nicaragua, les réguliers mettent au jour des bombes de 100 pounds que les insurgés avaient dissimulées dans des cachettes forestières.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 23 JANVIER AU 15 FÉVRIER

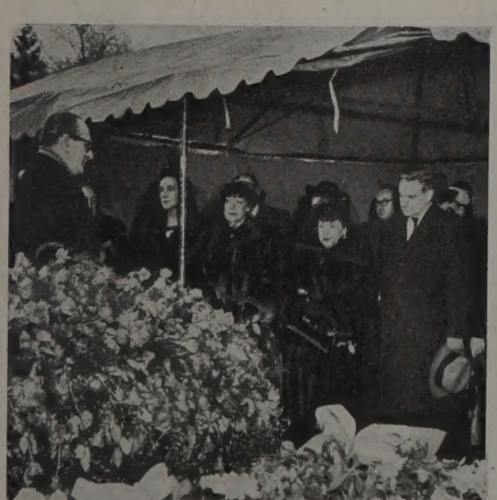


FORMOSE, 26 JANVIER. Manœuvrant dans la mer de Chine, la 7e flotte américaine serait vite en action en cas de conflit. Au premier plan, un pétrolier (au c.) ravitaille le porte-avions « Boxer » et le destroyer « Colahan ».

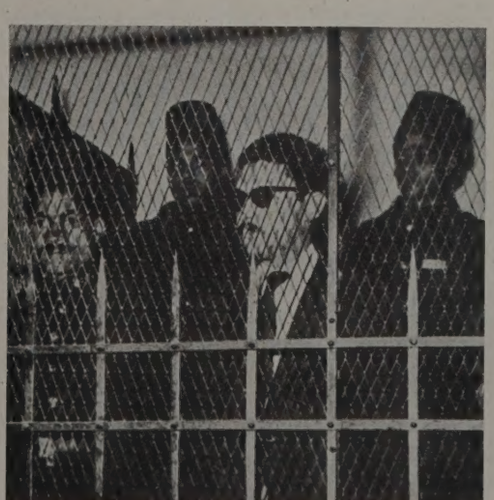
BUDAPEST, 27 JANVIER. Le jeune Français Alain Giletti (quinze ans) remporte le championnat d'Europe de patinage artistique en triomphant des concurrents de dix nations dans les épreuves de figures libres et imposées.

MONTLHERY, 29 JANVIER. L'armée française entre en lice pour la résorption des excédents laitiers. A la caserne modèle, l' « homme de chambrée » distribue à ses camarades une ration de lait en même temps que leur café.

EILTON, 30 JANVIER. Dans ce vaste hall des usines Bristol, l'assemblage des avions géants « Britannia » se poursuit à une cadence rapide. Quatre de ces mastodontes achèveront leurs essais en vol au début du prochain été.



NEW-YORK, 31 JANVIER. Sur le cercueil couvert de roses du financier cosmopolite Serge Rubinstein, mystérieusement assassiné en sa demeure de la Ve Avenue, un rabbin prononce l'éloge du défunt devant la famille.



LE CAIRE, 31 JANVIER. En dépit de toutes les démarches le Dr Marzouk, israélite tunisien, protégé français (ci-dessus), et l'instituteur Azar, condamnés à mort comme « espions sionistes », ont été pendus en leur prison.

« EN BREF »

UNE VIEILLE QUERELLE

LA prolongation des vacances scolaires, fixées à trois mois pleins, du 31 juin au 30 septembre, a été favorablement accueillie par les écoliers et les lycéens. Mais il n'est pas dit que la décision doive mettre un terme à cette querelle du temps des vacances. Les parents s'inquiètent de devoir surveiller durant trois longs mois les ébats de leur progéniture libérée de l'école. Les instituteurs syndiqués et les autres groupements de l'enseignement formulent d'expresses réserves à l'égard de cette mesure, survenant au moment où l'on se plaint déjà de l'abondance excessive des programmes scolaires. On ne remédiera pas au surmenage scolaire, disent les maîtres, en réduisant les heures de classe.

SYNDICALISME « GOUT AMERICAIN »

UN événement social d'importance intervient aux Etats-Unis avec la fusion prochaine des deux centrales syndicales, l'A. F. L. et le C. I. O., qui regroupera sous une direction unique seize millions d'ouvriers américains organisés.

Depuis qu'en 1935 les éléments « avancés » de l' American Federation of Labour *s'en étaient retirés pour fonder le* Congress of Industrial Orgasation, *les deux groupements se faisaient une âpre concurrence dans le monde du travail. La vieille et riche A. F. L. attirait surtout les ouvriers qualifiés et spécialisés, tandis que le prolétariat le moins favorisé constituait le gros des éléments du C. I. O., activement « noyauté », au début, par les communistes.*

L'élimination brutale de ceux-ci des cadres du C. I. O., la position prise par les deux centrales en faveur du plan Marshall et de la politique atlantique, et aussi le vote, en 1952, de la loi Taft-Hartley sur le contrôle syndical, auront facilité cette unité syndicale, qui se réalise sur la base de la défense des intérêts ouvriers dans le cadre du régime actuel, avec l'unique dessein d'assurer aux travailleurs américains une condition de plus en plus prospère.

UN TRISTE CENTENAIRE

LES marins français ont payé un lourd tribut aux tempêtes qui se sont succédé durant cet hiver. La Méditerranée elle-même s'est montrée parfois peu clémente. Et ses colères, pour être plus rares que celles de l'Océan, n'en sont pas moins redoutables.

Voilà cent ans, le 15 février 1855 était jour de deuil national. L'ouragan qui sévissait dans les parages de la Corse avait provoqué une des plus cruelles catastrophes qu'ait connues la marine nationale.

La frégate la Sémillante, *qui transportait des renforts sur le théâtre des opérations de Crimée, s'était perdue corps et biens, durant la tempête, dans le détroit de Bonifacio, sur les écueils de Lavezzi. Ce naufrage, dont un monument érigé dans l'île de Lavezzi marque le triste souvenir, avait fait 729 victimes, dont 310 appartenant à la marine et 419 à l'armée de terre.*

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

« EN BREF »

LE BOURREAU DE LONDRES NE CHOMERA PAS

EN dépit de l'ardente campagne des « abolitionnistes », la peine de mort sera maintenue en Grande-Bretagne. Ainsi en a décidé la Chambre des communes, malgré l'impressionnante intervention d'un ancien ministre travailliste de la Justice, qui, en 1951, avait envoyé à la potence, en rejetant son recours en grâce, un condamné dont l'innocence devait être reconnue deux ans plus tard. En se rangeant à l'avis du gouvernement par 254 voix contre 214, les députés britanniques ont estimé que la peine capitale devait être maintenue en raison de l'effroi qu'elle inspire aux plus endurcis des criminels.

« Que messieurs les assassins commencent », répondait déjà Alphonse Karr, au siècle dernier, aux adversaires de la guillotine.

A L'INSTAR DES PYRAMIDES

BUENOS-AIRES va s'enrichir d'un gigantesque mausolée de 137 mètres de hauteur dont la crypte centrale abritera le cercueil d'argent d'Eva Perón, l'idole des « descamisados ». La plate-forme supérieure sera dominée par une statue de Gom représentant un travailleur. Et, autour du vaste hall central de ce monument funéraire, des groupes de marbre symboliseront les réalisations dues au régime péroniste dont « Evita » fut l'Egérie.

RELAXATION !

UNE nouvelle branche de la science de l'hygiène, après avoir conquis droit de cité aux U. S. A., fait des adeptes à travers notre vieux continent. Des « instituts de relaxation » se sont installés, où des sportifs surentraînés, des hommes d'affaires fatigués et des politiciens à bout de nerfs s'adonnent régulièrement à des cures de détente scientifiquement contrôlées par des spécialistes.

La vogue de la relaxation s'étend jusqu'à certains bars sélects de la capitale, où la cure lactée perd du terrain depuis la chute du ministère Mendès-France.

Le « relax » est l'humble verre d'eau claire que réclament ceux des clients dont l'estomac et le système nerveux se ressentent sans doute d'un usage abusif des boissons fortes.

UNE NOUVELLE CONQUETE

AU sortir de l'Ecole nationale d'administration, les élèves de la promotion Albert-Thomas ont été appelés à choisir, compte tenu de leur classement, une affectation dans les grandes administrations de l'Etat. Deux élèves femmes ont choisi, pour la première fois, de siéger à la Cour des comptes. Or si le Conseil d'Etat compte déjà des auditeurs femmes, le « sexe faible » n'avait pas, jusque-là, pénétré l'austère magistrature, dont la mission est de veiller sur le bon emploi des deniers publics. Le major de la promotion est M. Jean François-Poncet, fils de l'ambassadeur, qui a choisi, selon l'exemple paternel, la carrière diplomatique.

GOLFE-JUAN, 31 JANVIER. Durant les exercices navals interalliés en Méditerranée, le vice-amiral italien Rossi et le vice-amiral Barjot, qui dirige l'exercice Medflex Two, passent un détachement du « Hoche » en revue.

LONDRES, 1er FEVRIER. M. Nehru et sa sœur, Mrs. Pandit, conversent à Downing Street avec M. Eden et M. Holland, avant la conférence où les « Premiers » ministres du Commonwealth examinent la situation internationale.

LILLE, 1er FEVRIER. A l'issue d'une manifestation, les exploitants agricoles du Nord, en marche sur la préfecture, se heurtent à un barrage de C. R. S., et des leaders de leur fédération sont blessés au cours de la bagarre.

PORT OF SPAIN, 3 FEVRIER. L'île de La Trinité accueille avec enthousiasme S. A. R. la princesse Margaret, qui, arrivée de Londres sur un stratocruiser, va poursuivre son voyage aux Antilles à bord du yacht « Britannia ».

PARIS, 4 FEVRIER. Pour la seconde fois, on célèbre en l'église Saint-François-de-Sales le mariage d'une petite-fille du président et de Mme René Coty, devant qui Mlle Françoise Egloff reçoit de Mgr Helary l'anneau nuptial.

COPENHAGUE, 6 FEVRIER. En présence de S. M. le roi Frédérik se déroulent les obsèques du premier ministre danois, M. Hedtoft, mort d'une crise cardiaque à Stockholm alors qu'il assistait à la Conférence nordique.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 23 JANVIER AU 15 FÉVRIER

LONDRES, 7 FEVRIER. Au Guild'Hall, le chambellan de la Cité, Sir Irving Blanchard, offre la cassette contenant les chartes municipales au « Premier » canadien, M. Saint-Laurent, devant le lord maire et ses adjoints.

MOSCOU, 8 FEVRIER. Coup de théâtre au Soviet suprême, où M. Malenkov, qui siège à côté du maréchal Vorochilov (à dr.), cède son poste de premier ministre au maréchal Boulganine (à g.), mais c'est M. Khrouchtchev (au c.) qui règne.

FORMOSE, 10 FEVRIER. Les inquiétudes que suscitait l'évacuation des îles Tachen se dissipent. Sous la protection des U. S. A., dix-sept mille civils ont pu être embarqués sans aucune intervention des communistes chinois.

TEL-AVIV, 11 FEVRIER. En Israël, où les femmes participent à la Défense nationale, un groupe de citoyennes-soldats, aspirantes au grade de caporal, effectuent, fusil en main, un exercice d'assaut assez audacieux.

SAINT-DIZIER, 11 FEVRIER. C'est au volant de cette voiture, retournée sur la route verglacée de Strasbourg, que M. Lefaucheux, directeur de la Régie Renault, dont nous relatons plus loin la carrière, a trouvé la mort.

LISBONNE, 13 FEVRIER. Sortant de la petite église de Cascaes où leur mariage a été célébré, le prince Alexandre de Yougoslavie et la princesse Maria-Pia de Savoie sont acclamés par des monarchistes venus spécialement d'Italie.

« EN BREF »

LE RESPECT DU DIMANCHE

CHAQUE année, l'anniversaire de l'accession au trône de S. M. la reine Elizabeth II est annoncé, dans la capitale et à bord des bâtiments de guerre, par une salve de soixante-deux coups de canon.

Ce troisième anniversaire tombant cette fois un dimanche, les artilleurs de la Tour de Londres ont célébré l'événement avec un jour de retard. Cela afin de ne pas troubler le repos dominical, auquel les sujets de Sa Gracieuse Majesté restent fermement attachés.

NIVELLEMENT

AU début de l'été 1956, les chemins de fer européens ne comporteront plus que deux classes de voyageurs au lieu de trois..., si toutefois les gouvernements se rangent à cette initiative, prise récemment par l'Union internationale des chemins de fer. Celle-ci s'est prononcée, dans sa récente assemblée, pour la généralisation d'une mesure déjà appliquée en Allemagne, sur certains rapides d'Angleterre et chez nous sur les lignes de banlieue.

Conséquence de l'évolution sociale, ce sont les « troisièmes » qui disparaîtront. Les usagers du rail n'auront à leur disposition que des « premières » et des « secondes », dont le prix serait équivalent à celui des actuelles « troisièmes classes ».

RUBRIQUE IMMOBILIERE

POUR 15 millions de francs, l'ex-roi Léopold III de Belgique s'est rendu acquéreur de la belle villa « Espandidou », entourée d'un parc de 2 hectares, qui domine la rade de Cannes.

Pour 20 millions de francs, la Société immobilière du parti communiste a acheté, au Cannet, la villa « l'Oliveraie », au cœur d'un magnifique parc entouré de quatre mille cyprès. M. Maurice Thorez, qui en était le locataire, y séjournera durant la mauvaise saison.

LES LOIS DE L'HOSPITALITE

NOS voisins et amis suisses sont gens de sang-froid. Ils l'ont montré encore dans le règlement du grave incident diplomatique dont Berne, leur si paisible capitale, a été le théâtre.

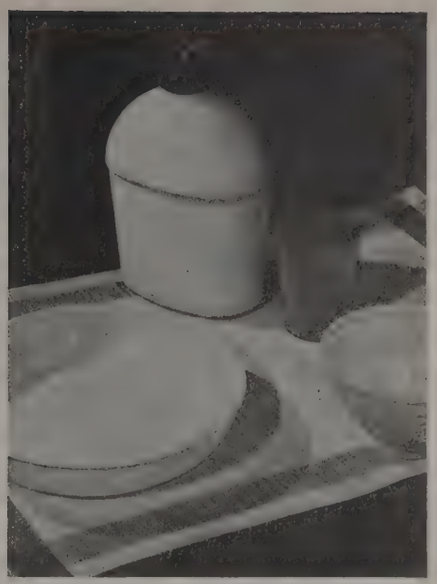
Grâce à de patientes négociations, les quelques exilés roumains qui avaient pris d'assaut la légation de leur pays d'origine ont consenti à se rendre avant qu'intervienne la force armée.

Mais cette affaire, aux dessous assez mystérieux, appelle l'attention sur le comportement des réfugiés de l'Est qui ont préféré goûter le pain amer de l'exil plutôt que de vivre sous un régime totalitaire.

L'hospitalité que les nations libres leur accordent, en vertu du droit d'asile, crée aux exilés l'obligation stricte de ne pas se livrer à des actes de violence susceptibles de troubler l'ordre public ou de provoquer des complications diplomatiques pour les pays qui les accueillent. Et où l'on ne mesure pas la sympathie envers ceux qui mènent une triste existence loin de la mère patrie.

LE CONDITIONNEMENT et l'emballage font largement appel aux matières plastiques et, en particulier, au polystyrène, dont les utilisations sont fort nombreuses. On en fait, notamment, comme le montre la photographie ci-dessus, d'élégantes boîtes pour les articles de confiserie.

LA BROSSERIE utilise aussi, pour la fabrication de manches de formes et de couleurs très variées, le polystyrène et l'acétate de cellulose. L'abaissement de prix, qui a résulté de l'emploi de ces « matériaux », a incité les fabricants à présenter de nouveaux modèles.



LA VAISSELLE EN PLASTIQUE convient tout à fait aux amateurs de camping. Dans cet ordre d'idées, la mélamine permet d'obtenir des ustensiles solides, ne dégageant aucune odeur préjudiciable à la cuisine, et qui, de plus, offrent des coloris agréables.

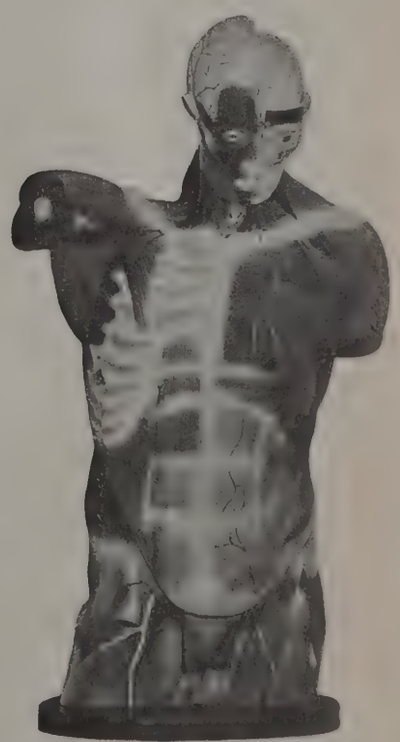
LA HAUTE COUTURE n'hésite pas à employer les tissus à base de fibres de cellulose, dont le type est la rayonne.

TRIOMPHE DE LA CHIMIE

LES MATIÈRES PLASTIQUES DANS TOUS LES DOMAINES ONT TRANSFORMÉ NOTRE VIE

IL n'est pas douteux qu'on doive aux matières plastiques une véritable révolution dans notre existence. Elle n'est peut-être pas toujours très apparente, et l'on ne découvre qu'à la réflexion les multiples emplois des plastiques dans les industries les plus diverses. Mais, dans le domaine quotidien, chacun de nous est à même de constater que le nombre et la variété des objets en plastique dont nous nous servons augmentent sans cesse. Le Salon des Arts ménagers va montrer à quel point, sous les aspects les plus divers, les matières plastiques font désormais partie du mobilier. Et c'est, en particulier, à la cuisine et dans la salle de bains qu'on les trouvera, apportant à l'installation de ces pièces des solutions ingénieuses et pratiques, qui répondent au goût du confort, aujourd'hui unanimement répandu.

CI-CONTRE, tour de distillation du styrène, à Saint-Louis (Missouri). Le pétrole est une des sources naturelles des matières plastiques.



VINGT-SIX PIECES en résine vinylique colorée constituent ce modèle destiné à faciliter l'étude de l'anatomie.

LE développement des matières plastiques est un des faits marquants, scientifiquement et économiquement, de notre époque. De nouvelles variétés sont introduites à intervalles rapprochés sur un marché extrêmement actif et qui s'étend sans cesse pour répondre à des besoins de plus en plus nombreux. S'il a fallu longtemps parfois pour passer de la réalisation de laboratoire au stade industriel, l'activité est devenue intense dans ce secteur. Que de chemin parcouru depuis l'apparition, en 1869, aux Etats-Unis, du celluloïd, qu'on peut considérer comme la première matière plastique. En fait, ces nouveaux « matériaux » sont, dans l'ensemble, fort jeunes, et comme ils croissent et multiplient à une cadence rapide, on conçoit qu'il soit indispensable de s'accorder un certain recul pour juger les nouveaux venus.

QUE SONT LES PLASTIQUES ?

SANS doute ne serait-il pas inutile, pour fixer les idées au départ, de donner une définition des matières plastiques. Le Centre d'études des matières plastiques en a proposé une qui a l'avantage d'être tout à fait générale : « Des mélanges contenant une résine organique ou semi-organique qui sont susceptibles d'être moulés ou qui ont été moulés le plus souvent à chaud. » Ainsi les plastiques sont des substances très complexes. La résine y prédomine et y apporte ses propriétés fondamentales. Les principales ressources naturelles dont les plastiques dérivent proviennent du règne minéral : charbon, pétrole, soufre, chaux, etc. Le règne animal n'entre guère en ligne que pour la caséine, qui, durcie au formol, donne des produits qui ont connu une assez grande vogue. Quant aux végétaux, on leur doit surtout la cellulose. Des résultats intéressants ont aussi été obtenus à partir de l'huile de ricin.

Le champ ouvert aux recherches est très vaste, et l'industrie de la chimie organique

DES « IDÉES PLASTIQUES » POUR TOUTE LA MAISON

fait dans ce sens de gros efforts. C'est elle qui livre aux industries de transformation les produits et demi-produits qui lui sont nécessaires. Dans les laboratoires on cherche des produits nouveaux, et en même temps l'on s'attache à améliorer les matières existantes. Parallèlement, les procédés de fabrication s'améliorent aussi. En même temps, les syndicats professionnels et le Centre d'études s'emploient à normaliser les matières et les produits manufacturés. On cherche naturellement à comprimer les prix de revient et, en définitive, tous ces efforts ne peuvent que profiter aux consommateurs.

Depuis la guerre, la production des matières plastiques dans le monde s'est accrue de 15 à 20 %. En tête des pays producteurs viennent les Etats-Unis, chez qui la production augmente en moyenne de 23 % chaque année. C'est dire quelle importance y a pris déjà l'industrie des plastiques. Derrière les Etats-Unis, la France ne se place qu'au cinquième rang, après l'Allemagne, l'Angleterre et le Japon. Un très gros effort a d'ailleurs été fait par les fabricants français pour nous libérer des importations. La production française de plastiques se situe aux abords de 50.000 tonnes. En quelques années elle a plus que doublé (20.000 tonnes en 1948). La transformation compte 2.900 entreprises, qui emploient 35.000 personnes. En 1953, le chiffre d'affaires a atteint 60 milliards.

Voilà donc, qu'il s'agisse de la production des matières à transformer ou de leur transformation, une industrie en plein développement. C'est que les plastiques peuvent s'introduire partout et que, sous toutes les formes qu'on leur donne, ils répondent à une multiplicité de besoins. On peut dire que, dès maintenant, leurs applications sont innombrables et qu'un changement dans nos habitudes doit être la conséquence de cette progression.

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DE LA CHIMIE ORGANIQUE

NOUS avons dit que le celluloïd avait été, en somme, la première matière plastique. Dans l'excellent article qu'il a donné à l' « Encyclopédie des matières plastiques », M. Jacques Combette a tracé un tableau de l'apparition successive des différents produits auquel nous ne pouvons faire mieux que de nous référer. Tout d'abord, il fallut satisfaire aux demandes de l'industrie électrique, qui réclamait des isolants plus résistants, pouvant recevoir des formes parfois compliquées et dont les prix fussent peu élevés.

« Les résines phénoplastes répondaient à ces nouveaux besoins. On les améliora progressivement et on sut bientôt les couler et les usiner pour en faire des objets utilitaires. Puis on les chargea avec des substances minérales pour augmenter leur résistance chimique ; on diminua peu à peu leur temps de cuisson dans les presses ; enfin on sut les rendre inattaquables par les micro-organismes sous les climats tropicaux. »

Un pas important venait d'être franchi. Et il est intéressant de remarquer que la sortie des phénoplastes correspondait moins à des nécessités de remplacement qu'à des besoins nouveaux. Il en a été fréquemment ainsi s'agissant des matières plastiques. Et cela ouvre une vue sur leur avenir.

L'acétate de cellulose, fort employé maintenant pour les jouets, les montures de lunettes, les volants d'automobiles, a connu un large développement pendant la guerre de 1914-1918.

Vers 1930 apparurent les résines polyvinyliques, aux multiples applications, dont les Etats-Unis produisent actuellement 200.000 tonnes. Nombre d'autres matières firent leur apparition entre 1930 et 1940. Dans le nombre, le polyéthylène, dont les usages sont nombreux. C'est vers la fin de cette période, en 1929, que la production des polyamides fut définitivement mise au

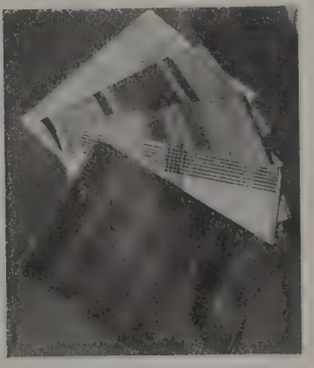
DANS CETTE CUISINE, l'évier, le store, le dessus des placards sont en matière plastique. Les murs sont également revêtus de petits carreaux en matières plastiques. Celles-ci trouvent un fréquent emploi dans les revêtements du sol et des murs.

LE CHAMP D'APPLICATION des matières plastiques dans le bâtiment est vaste. Ci-contre, voici le store de la cuisine. Il est souple et robuste.

CI-DESSOUS, l'évier de cette même cuisine, vu par en dessus. Il importe, dans ce cas, de veiller à choisir un « matériau » qui ne risque pas de se déformer à la chaleur. Et voici des bocaux pour recevoir les ingrédients qu'une cuisinière doit avoir constamment sous la main.

LA SALLE DE BAINS est une pièce où les plastiques reçoivent une quantité d'applications. Pour le carrelage et les revêtements muraux d'abord. (Le sol peut aussi être recouvert d'un tapis enduit.) Ensuite, pour la robinetterie les lavabos, enfin, comme on peut le voir ci-dessus pour les rideaux de douches. Ci-dessous, le seau que cette ménagère vient de choisir est un des innombrables objets ménagers en plastique que le commerce offre à sa clientèle.

CETTE TABLE GARNIE ne semble pas, à première vue, se différencier de toutes celles que nous voyons d'ordinaire. Ce qui en fait l'originalité, c'est que tout ici est en plastique, depuis les objets disposés sur la table jusqu'à la nappe qui est en tissu plastifié, c'est-à-dire enduit d'une mince pellicule vinyllique.



CE DESSOUS DE PLAT (à gauche) est un exemple des réalisations décoratives qu'on peut obtenir avec les nouveaux produits de synthèse. Les nappes, qu'on voit à côté, ont l'apparence des tissus les plus agréables à regarder. Elles sont d'un entretien extrêmement facile.

ENCORE UNE UTILISATION pratique des plastiques avec ces tabliers. On fait également des housses qui servent au rangement des vêtements pour les protéger de la poussière et des mites. Il est aussi facile de se procurer des sacs en matière plastique, qui trouvent leur utilisation dans tous les ménages pour enfermer les éponges humides, les brosses à habits ou à chaussures, voire les mets pour le camping. (Photographies prises grâce à l'obligeance du « Printemps ».)

point en Amérique par le chimiste Carothers. Si ces « poly », comme la plupart de leurs congénères, ne disent pas grand-chose à beaucoup d'entre nous, en revanche, le mot « nylon » a connu la plus brillante fortune et n'est plus un inconnu pour personne. De nombreuses autres matières plastiques sont nées depuis lors et, comme nous l'avons dit, leur nomenclature s'accroît continuellement.

Il n'entre pas dans notre propos d'étudier ici la composition chimique de ces différentes matières plastiques ni les procédés de fabrication. Ce sont leurs emplois qui doivent retenir l'attention. Or il n'est guère aujourd'hui de domaine où ne pénètrent les plastiques.

DE L'ELECTROTECHNIQUE A L'ODONTOLOGIE

A L'INGENIEUR ils se recommandent par leurs qualités d'isolement, valables non seulement en électrotechnique, mais en thermique et en acoustique, par leur légèreté, par leur capacité d'amortissement des vibrations. En retour, l'ingénieur considérera le comportement à la chaleur des matières employées, avec le risque de déformation, et aussi leur prix.

Dans le bâtiment, le champ d'application des matières plastiques est vaste : revêtement du sol et des murs (on a imaginé notamment pour ce cas des carreaux légers, faciles à découper, pouvant être moulés en toutes teintes et qui se posent par le simple emploi du mortier). Le bâtiment a encore recours aux plastiques pour obtenir l'étanchéité des constructions, en béton ou en maçonnerie, pour protéger les constructions en bois contre l'humidité, pour les conduites d'adduction d'eau, pour lesquelles le Conseil supérieur d'hygiène publique a récemment recommandé l'emploi de canalisations en chlorure de polyvinyle rigide.

Si la construction automobile nous a présenté déjà des carrosseries en plastiques qui font bénéficier le véhicule d'un important allégement de poids — et ce n'est pas leur seul mérite — c'est surtout dans les accessoires qu'elle en a trouvé l'emploi. L'énumération serait là extrêmement longue.

Quant à l'aviation, elle ouvre aux matières plastiques de nombreux emplois en objets d'aménagement ou d'équipement très divers. N'a-t-on pas, entre autres, conçu un casque spécialement destiné aux pilotes volant à des vitesses supersoniques ? Et certains fuselages d'avions ont fait preuve d'une remarquable rigidité. Tout comme l'aviation, les autres armes en utilisent pour leurs matériels. Faut-il rappeler les gilets antiballes des combattants d'Extrême-Orient, où entraient les fibres de polyamides ? Et quel troupier ne trouverait excellente la gamelle maintenue chaude grâce à l'isolement du récipient par une mousse d'urée-formaldéhyde ?

Passons sur le parti qu'on tire des matières plastiques dans quantité d'autres domaines, mécanique, industries chimiques, photographie, cinéma, appareils d'enregistrement. Pensons surtout aux microsillons, pour lesquels on obtient une très grande finesse de gravure. On retrouve encore les plastiques dans les textiles, dans l'agriculture, et elles reçoivent de très intéressantes applications en prothèse chirurgicale et en odontologie. Les dents artificielles en résine acrylique se recommandent par leur aspect et leur solidité, et aussi par leur prix, sensiblement plus bas que celui des dents en porcelaine.

POUR LE CONFORT ET L'ELEGANCE DE LA MAISON

MAIS les plastiques sont entrées dans notre vie sous forme de quantité d'objets usuels qui les associent à nos activités quotidiennes. Le Salon des Arts ménagers en apporte la preuve, où, chaque année, ces objets figurent en plus grand nombre. A la cuisine comme à la salle de bains, les plastiques sont aujourd'hui installées. La maîtresse de maison trouve à sa disposition toutes sortes d'ustensiles domestiques, bols, couverts, cuvettes, passoires, égouttoirs, raviers, filtres à café, tasses, etc. Pour la vaisselle, on utilise volontiers maintenant la mélamine, qui est relativement une nouvelle venue, puisque sa production industrielle n'a commencé qu'en 1939 (elle fut préparée pour la première fois par Liebig en 1834). La mélamine se distingue par sa grande résistance à la chaleur, notamment à l'eau bouillante, et par sa faculté de conserver chauds les aliments assez longtemps, ce qui est précieux en camping ou dans les réfectoires de collectivités. De plus, la mélamine peut se colorer des teintes les plus variées, claires ou foncées. L'entretien des objets en mélamine est très simple. Il est prudent, toutefois, de ne pas se servir pour leur nettoyage de poudres qui puissent les rayer.

Toujours à la cuisine, on peut signaler les éviers. Cependant, là aussi se pose le problème de déformation possible du « matériau » à la chaleur, ce qui doit guider dans le choix.

A la salle de bains, des essais ont été faits pour les baignoires et les lavabos. Mais ce sont surtout les mille objets qui garnissent un cabinet de toilette qui profitent des matières plastiques. Ainsi l'on trouve fréquemment à présent des brosses en nylon montées sur manches de polystyrène. Quant à l'industrie, principalement artisanale, du peigne, elle a été complètement rénovée par l'apparition des différentes matières qui, peu à peu, se sont introduites dans la fabrication. Oyonnax, grand centre depuis tant d'années de cette fabrication, a su opérer les conversions nécessaires et conserver la place qu'elle s'était assurée.

Près des peignes et des brosses, pots et étuis, et aussi, souvent, ces flacons souples si commodes pour le voyage. D'une manière générale, emballeurs et conditionneurs ont fréquemment recours à toute la gamme de matériaux que la chimie organique met désormais à la disposition des utilisateurs.

Mais ne quittons pas la maison. Nous avons déjà parlé des possibilités qui s'offrent pour les revêtements du sol et pour les revêtements des murs. L'ameublement fait encore appel aux matières plastiques pour d'autres éléments d'aménagement intérieur. D'abord l'éclairage, lustres, appliques, abat-jour. Pour les meubles aussi, parfois. On peut, en effet, exécuter des panneaux de tables ou de meubles, car on sait maintenant obtenir de grandes pièces dont le moulage sous pression avait longtemps présenté des difficultés jugées insolubles. Les fonds de sièges peuvent être également obtenus par cannage ou par entrecroisement de lanières (le chlorure de polyvinyle étant la matière de choix dans ce dernier cas).

L'architecte et le décorateur trouveront d'ailleurs d'autres ressources dans les plastiques, grâce auxquelles ils peuvent présenter à leur clientèle panneaux décoratifs, effets de mosaïque, tissus enduits pour revêtement de sièges et même pour décoration murale. Dans cet ordre d'idées, les décorateurs de certains paquebots ont exécuté des compositions d'un fort bel effet.

Revenons au point de vue pratique avec les rideaux, les nappes, les tabliers. Et ne quittons pas l'appartement sans jeter un coup d'œil sur le coin des enfants. Certes, il leur est tout à fait indifférent que leurs jouets soient faits d'une de ces matières au nom rébarbatif. N'empêche qu'il n'est pas de branche industrielle où les matières plastiques se soient plus rapidement imposées. Leur légèreté, la facilité avec laquelle elles prennent, selon la fantaisie des modélistes, les formes les plus diverses, les coloris qu'elles peuvent recevoir, ont fait très vite la joie des enfants... et des parents.

Voilà donc, maintenant, que les chevaux de bois sont en acétobutyrate de cellulose, et les soldats de plomb, en acétate de cellulose. Croyez bien que cela ne gâtera en rien le plaisir des futurs jockeys ou stratèges.

Et voici qui ne concerne plus les bambins. Les joueurs de pétanque pourront avoir désormais des boules en chlorure de polyvinyle qui, paraît-il, amortissent sensiblement les chocs. Une nouvelle à faire bouger le Midi !...

Du jeu aux choses sérieuses (si tant est que la pétanque ne soit pas chose sérieuse !) Le bureau peut être garni et équipé de quantité d'objets en matières plastiques. La machine à écrire elle-même !...

Car, et cela prend tournure d'événement, on est parvenu à fabriquer, ces dernières

LES JOUETS sont un domaine où les plastiques ont pris très rapidement une place prépondérante, à cause de leur légèreté et des jolies couleurs qu'on peut donner aux objets. Les poupées, dont le visage et les jambes seulement sont en plastique, ne se cassent pas et peuvent se nettoyer très facilement, avantage appréciable.

AVEC UN PARAPLUIE comme celui-ci, surtout s'il est complété par un de ces imperméables dont il existe un si grand choix, vous pourrez braver les plus violentes averses.

années, de nombreux éléments moulés qui peuvent entrer dans la construction des machines à écrire. Dans celle aussi des machines à calculer et des machines à dicter, qui prennent une place de plus en plus importante dans l'équipement de bureau.

VETEMENTS, CHAUSSURES, LUNETTES, ETC.

MEUBLER appartement ou bureau n'est pas tout. Les plastiques ont aussi pénétré dans le domaine du vêtement. Il n'est guère besoin, là, d'insister, car chacun sait combien l'industrie en tire parti en ce qui concerne les imperméables et différentes autres pièces d'habillement, sans parler des boutons, qui, à eux seuls, représentent une grosse production. Ce qu'on sait moins sans doute, c'est que la chaussure profite aussi des nouveaux produits, qui ont révélé d'intéressantes possibilités, et qui ont, du même coup, conduit à une adaptation de la fabrication aux matériaux nouveaux qui lui sont offerts. La guerre de Corée — les guerres, on ne l'ignore pas, fournissent toujours l'occasion d'expériences — a vu l'utilisation, par les combattants, de semelles en vinylidène, qui semblent avoir donné satisfaction au commandement.

Quant à la maroquinerie, on sait combien elle fait appel aux plastiques pour les ceintures, les trousses et, en particulier, pour de nombreux modèles de sacs de dames, qui ont trouvé près de la clientèle un accueil favorable.

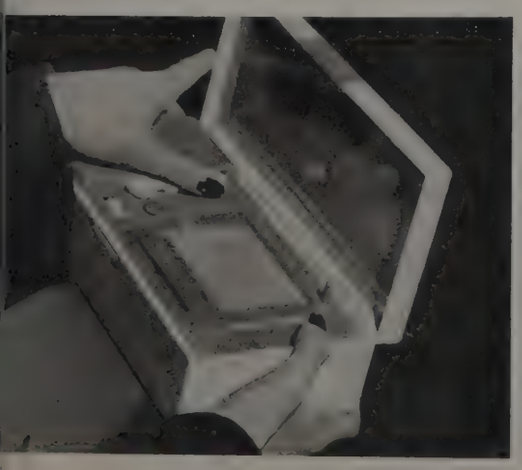
Est-ce tout ? N'oublions pas la lunetterie, qui, très vite, a aperçu l'intérêt que présentaient pour elle les plastiques, et qui en fait largement usage. De très nombreux modèles de montures ont été ainsi créés, donnant satisfaction par leur légèreté, leur élégance, leur fantaisie.

Enfin, on ne saurait terminer une revue, nécessairement, sommaire, des matières plastiques et de leurs applications sans indiquer les perspectives ouvertes par les silicones. Ces produits entièrement synthétiques n'ont pas franchi pendant fort longtemps les laboratoires. Leurs molécules sont constituées d'atomes de silicium et d'oxygène sur lesquels se greffent des radicaux carbonés. Parvenus il n'y a pas très longtemps au stade de l'industrialisation, les silicones n'ont abordé cette phase en France que depuis moins de dix ans. Les propriétés des silicones sont fort diverses. Elles en font, dès à présent, de remarquables antiadhérents, utilisés notamment pour le démoulage des pneus. Ils trouvent leur emploi comme revêtements protecteurs, comme isolants. Enfin, les caoutchoucs de silicone résistent remarquablement aux températures extrêmes, ce qui leur assure un large emploi dans la construction des avions.

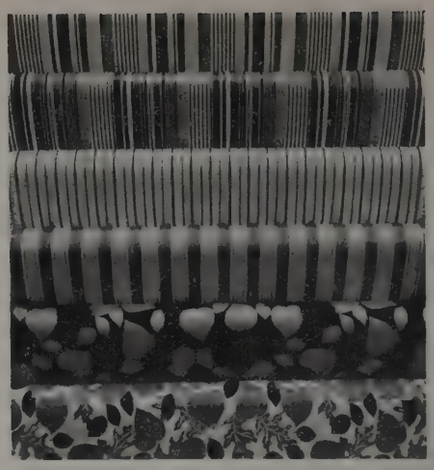
LE « COMPLEXE DE L'ERSATZ » ET L'AVENIR DES PLASTIQUES

LE panorama que nous venons de brosser montre que, peu à peu, les nouveaux produits de synthèse occupent des positions nouvelles. Nous le disions ici-même il y a peu, ils sont sans cesse lancés à la conquête de plus vastes débouchés. Est-ce à dire que nous soyons déjà installés dans ce qu'une formule qui a fait fortune a dénommé « l'âge des plastiques » ? Oui et non. Oui, si l'on considère l'essor déjà pris par les nouveaux produits, et le passage des recherches de laboratoire aux réalisations pratiques. Non, cependant, si l'on tient compte que, pour une très grande part, les utilisateurs éventuels ne sont pas débarrassés de ce qu'on a appelé le « complexe de l'ersatz ». On les comprend. Les « ersatz », nous les avons connus, et ils nous ont laissé d'assez tristes souvenirs. Et puis, dans un pays où la tradition artisanale demeure si vivace, il n'est pas surprenant que le goût persiste des matériaux « naturels » : bois, métal, cuir, sur lesquels des générations d'ouvriers ont exercé leur ingénieuse patience. Retrouvera-

CETTE BAIGNOIRE, si commode, paraît fort appréciée de bébé. Ci-dessous un petit poste de radio portatif d'une extrême légèreté. Les plastiques conviennent fort bien pour ce genre d' « ébénisterie », pour lequel leur emploi est devenu courant.



LE MOULAGE SOUS PRESSION de grandes pièces, longtemps d'une insoluble difficulté, est aujourd'hui réalisable et permet d'obtenir des panneaux de tables ou de meubles. Quant au revêtement des sièges, on emploie le plus souvent le chlorure de polyvinyle, qui se traite en lanières entrecroisées. On peut aussi obtenir un cannage de sièges qui n'a rien à envier aux cannages ordinaires.



t-on dans les objets nouveaux ce souci de perfection et de durée si sensible dans les anciens ? Ainsi s'explique sans doute la réticence manifestée par le public.

On peut à cela répondre que les matières plastiques ne sont pas des ersatz, mais réellement des matériaux originaux, dont l'usage est précisément indiqué pour la satisfaction de besoins nouveaux, nés de l'évolution des mœurs et des transformations de la vie sociale qui en résultent. Au surplus, rien n'empêche que les matériaux traditionnels coexistent avec les nouveaux. Il serait absurde de croire que ceux-ci remplaceront ceux-là. En réalité il s'agit d'une répartition judicieuse, qui s'effectuera nécessairement. A chacun sa place. A chacun son rôle.

René PARNAY.

RIDEAUX ET NAPPE ont été exécutés ici en « Veniliadécor », par l'atelier de décoration des grands magasins du Louvre. C'est une matière plastique pour l'ameublement qui, comme on peut en juger ci-dessus, présente une grande variété de coloris, de dessins et de grains. Elle se coupe et se coud à grands points, comme un tissu, et se nettoie avec la plus grande facilité.

La Femme chez Elle et au dehors

PAR J. DE SEDOUY

TENDANCES DE LA MODE DE PRINTEMPS

DISTINGUEE, un rien hautaine, secrète dans ses manteaux écrins, mais hautement féminine, la mode du printemps 1955 est apparue sous les fleurs en guirlandes et les lustres étincelants, devant un parterre international composé de tous ceux qui, dans le monde, se donnent la main pour parer la femme.

La ligne A, première de l'alphabet, est aussi la première de la réussite. Elle souligne une silhouette fine, élancée et libre, dont la jupe s'évase au rythme de la marche. La taille flirte avec la ceinture ; celle-ci se pose au-dessus ou au-dessous, dans un mouvement plongeant qui allonge le buste. Le chalumeau, le roseau, le jonc, la Vénus, le justaucorps, la jolie Madame et la Dame-à-la-tunique sont d'aimables slogans qui veulent tous dire la même chose à leur manière et redessiner une fois de plus ce malléable corps féminin, si doux, si suave au temps de Picasso comme à celui de Jean Goujon.

Nous aurons donc, ce printemps, la gorge haute et ronde, les bras nus, le buste étiré au maximum, la taille souple qui se devine plus qu'elle ne s'impose, les hanches effacées d'un coup de gomme, des jupes épanouies à l'extrême, montées bas, drapées, nouées, plissées, fabuleuses comme des fleurs et comme elles éclatantes. Les imprimés seront nombreux. A pois, à rayures, représentant des coraux, des camées, des corolles éparpillées, ils seront surtout employés pour les ensembles habillés et joueront des reflets et contrastes d'un même motif répété sur des tissus différents : taffetas et organza, mousseline et satin.

Les broderies précieuses évoqueront les Indes, Versailles, le style victorien. Elles ajoutent à la qualité et à la recherche de la coupe un élément de beauté intrinsèque, celui de leur valeur humaine et manuelle.

Les couleurs sont dominées par un jaune fascinant, ensoleillé et vif. Pour la ville, le noir, le gris, le marine continuent à être les plus employés, ainsi que toute la gamme des tons naturels, grège, ficelle, si jolis l'été sur les peaux hâlées.

La recherche d'un contraste neuf, d'une harmonie de même coloris dégradé, égaie toutes les collections. Le soir voit naître des accords et des tonalités inédites, hardies ou délicates. Le rose Bertin, le rouge coquelicot, le beige, le citron, le parme, ainsi que des bleus assourdis, chantent pour nous le renouveau.

DES OISEAUX SUR LES TÊTES

LES perce-neige et les premiers chapeaux sont les hérauts du printemps. Celui-ci naît simultanément dans les buissons, dans les ateliers des couturiers et des modistes et dans l'imagination des Parisiennes. Celles-ci, depuis quelque temps déjà, arborent de charmantes coiffures qui tiennent du béguin et de la coiffe, du bonnet de l'Arlésienne et du diadème de la danseuse étoile.

Dans les grands mariages, aux vernissages, à l'heure du cocktail, le jaune, couleur du soleil, a fait son apparition. La toque penchée sur l'œil et le chignon factice tout en fleurs chantent en contraste avec les pelisses sombres, tandis que les camélias fleurissent à la fois aux bords de la Rance et aux revers des tailleurs.

Tout un vol d'oiseaux s'abat sur les têtes blondes ou brunes et se pose au sommet du front ou près de la joue, caressant l'oreille. La femme-oiseau annonce les beaux jours.

RANGEONS NOS ARMOIRES

LE premier soleil à travers la vitre, le premier chapeau printanier nous incitent à voir la vie en rose. Cette vie en rose doit être ordonnée pour être harmonieuse. Rappelons-nous le vers de Baudelaire : « Là, tout n'est qu'ordre et beauté. » Un coup d'œil sur nos armoires s'impose, pour les préparer à recevoir les nouveaux atours frais et pimpants. Armées d'un madras et de vieux gants, en blouse de ménagère, brossez, nettoyez, aérez, videz-les de tout ce qui les encombre, visitez les vêtements un par un. Rangez ce qui ne sert plus, mettez de côté ce qui est destiné au teinturier, donnez ce qui ne vous convient plus. Un entassement de vêtements nuit à leur bonne conservation, et les robes printanières exigent un espace vital suffisant, surtout les robes du soir.

Rangez chaque chose par catégorie. Les ensembles et leurs accessoires à proximité, les souliers dans le bas de l'armoire, les chapeaux dans le haut, les ceintures pendues comme des cravates, ou roulées dans un petit tiroir appendu à la porte de la penderie.

Le linge rangé dans des sachets sera disposé par ordre de grandeur ; les mouchoirs en avant, les chemises en arrière, et les bas auront pour eux des housses particulières.

Les chaussures, posées sur des tringles spéciales ou des planches étagées, adopteront un ordre de préférence dans leur agencement. Les sandales du soir en cuir d'or ou d'argent auront droit à des enveloppes de tissu bleu ou noir qui évitent l'oxydation. Une petite boîte de produits d'entretien, cirage, etc., se nichera dans un coin à portée de la main.

Ayant ainsi fait de la place à ce qui est neuf, et remplacé papiers et gainages poussiéreux, vos armoires seront dignes de vous et de vos robes.

LA BEAUTE commence par les dessous... Un déshabillé froufroutant en organdi blanc, des bas incrustés de dentelle qui font la jambe plus jolie, quelle femme coquette y résisterait ?

BAS DE FATH (ci-dessus). **Un joli bas exalte la féminité. Dentelle et nylon s'entendent pour y réussir.**

LA CHASSE AUX TROUVAILLES

CHAQUE mois nous apporte quelque nouvel objet pratique, ingénieux, subtil, qui nous aide à vivre et à rester belles malgré les soucis, les occupations diverses et la hâte de l'existence moderne.

Nous essayons de vous offrir ici quelques suggestions, quelques trouvailles, quelques idées glanées çà et là, le nez sur les vitrines, le long des rues de Paris.

Les unes gagnent de la place, du temps et de l'argent ; les autres luttent contre le désordre, les mites, les mauvaises odeurs, la poussière. Toutes sont commodes, inédites, utiles et peu coûteuses. Ce que chacun recherche. L'important est de savoir les choisir et les utiliser à bon escient, en ne perdant jamais de vue que les problèmes d'une maison à la campagne ne sont pas les mêmes que ceux d'un appartement exigu en ville. Cependant les mêmes objets pratiques rendent les mêmes services un peu partout, il s'agit simplement de les adapter aux nécessités de chaque habitation.

LE GRAND CHAPEAU relevé, cher à la Grande Mademoiselle, est de nouveau à la mode. Ses lignes altières et son air distingué, qui donnent au visage clarté et style, sont ici parfaitement réussies. La note blanche, suprêmement élégante, est adoptée avec enthousiasme en ce printemps 1955. Petit détail, ou élément dominant, le blanc s'impose et fait chanter les couleurs sourdes ou vives des ensembles de ville. Les pailles exotiques légères, les tissus vaporeux, l'organza, la mousseline, le tulle sont utilisés parfois accordés au velours noir, qui les rehausse de son trait à l'encre de Chine.

CHOISIR UN CHAPEAU (ci-dessous, à gauche) est un art, le porter en est un autre, mais le ranger est également important. Il convient d'y penser, si l'on désire conserver aux nouveaux chapeaux leur forme irréprochable et leur fraîcheur de coloris. De plus il faut pouvoir, dès que l'on a enlevé son chapeau, le poser immédiatement et facilement à l'abri de la poussière. Les « champignons » des modistes peuvent être utilisés de manière très pratique en les fixant dans une armoire, à des hauteurs et à des écartements divers. Ainsi un geste aisé dépose sur leur support, à portée de la main, le « bibi » ou la capeline.

UNE BELLE ROBE DU SOIR est un objet d'art qu'il importe de préserver au maximum si l'on veut éviter d'inutiles flétrissures et des repassages coûteux. Pour la ranger, la pendre et la dépendre, rien ne vaut le cintre à longue poignée qui permet de la suspendre à bonne hauteur sur une tringle calculée de telle sorte qu'elle évite aux ourlets de se chiffonner. Une penderie de ce genre peut s'aménager facilement dans un placard ou une armoire, dans un angle ou au milieu d'une pièce. Refermée, cette armoire, où dorment les robes de gala, ressemble à une boiserie, peut s'intégrer dans une bibliothèque ou un décor de panneaux peints et ne dépare ainsi aucun mur de l'appartement. C'est un élément d'ordre et de beauté qui permet de s'habiller le soir en quelques courts instants.

DIOR. Le premier tailleur du printemps se fait en tweed, marine et blanc, confortable et léger. Il illustre particulièrement bien la ligne A, thème de la collection Dior, et convient à la plupart des silhouettes. Destiné aux promenades, aux courses, aux flâneries, relevé d'accessoires plus ou moins recherchés, il représente au mieux ce que désire la Parisienne du monde entier pour le mois de mars.

FATH. L'ensemble clair des premiers beaux jours accorde manteau et robe en une harmonie plaisante à l'œil et facile à porter. Gros-grain blanc et dentelle rouge forment ici un contraste heureux. La forme simple du manteau dissimule l'éclat de la robe, dont le drapé apparaît seul au bas de la jupe. Le petit chapeau amazone complète cette tenue de cocktail ou de cérémonie (ci-dessous).

NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS

CE CINTRE DERNIER CRI, prénommé « Nic », est en matière plastique et se gonfle dès qu'on veut l'utiliser. En voyage, après la lessive, il est toujours prêt à rendre service (500 francs).

PETITS TIROIRS formant vide-poche, pharmacie ou mercerie, tournant sur un axe vertical. En polystyrène choc, ils se fixent aux cloisons et ne tiennent que peu de place. Ils permettent d'avoir tout sous la main, et leurs éléments sont interchangeables (2.190 francs les six éléments).

« L'ASPIBROSS » est une minuscule petite brosse qui rend d'immenses services. En matière plastique, lavable, elle possède un pinceau magnétique qui attire les fils, cendres, poils, poussières diverses. Elle se niche facilement dans un sac à main ou dans un coin de la voiture (300 francs).

LE PROBLEME DES CHAUSSURES est toujours délicat. Ce sont des objets encombrants, mais fragiles. Il faut savoir les introduire dans un élément de rangement, dissimulé, soit par une boiserie, soit par une porte. Ici, les souliers habitent au salon. Personne ne le sait. Ils sont là, à portée de la main... et du pied. L'armoire fermée ressemble à une bibliothèque. L'ordre est sauf, la beauté aussi.

IL FAUT RANGER VOS ROBES ET VOS CHAPEAUX DE PRINTEMPS. VOS ARMOIRES SONT-ELLES :

CONFORTABLES ET PRATIQUES ?

Il y a armoires et armoires. Depuis l'époque reculée des coffres, où l'on empilait les robes comme des galettes, le placard a évolué. Aujourd'hui on le veut bien placé, faisant partie du décor, avec le minimum d'encombrement, et pratique dans son agencement. Les vêtements, comme les personnes qui y accèdent, doivent y trouver leurs aises. Méfiez-vous des tringles posées trop bas, qui froissent les ourlets des robes du soir, et du défaut de largeur, qui lustre les épaules des vêtements. Veillez à ce qu'on puisse accrocher facilement et décrocher de même tout ce que vous y mettrez.

SAINES ET AÉRÉES ?

La ventilation intérieure est indispensable dans un placard, sous peine d'y retrouver les vêtements humidifiés, asséchés ou moisis. Quelques trous judicieusement percés, un gainage de tissu facile à poser et à enlever (sinon il sert de couvoir aux mites), une peinture lavable, l'éloignement d'un conduit de cheminée ou d'une gouttière sont à considérer avant de faire monter n'importe quelle armoire. Faute de ces attentions, la chaleur, la poussière et l'humidité feront de vos placards les tombeaux de vos robes.

LE TEMPS DES CHIFFONNIERS aux multiples tiroirs est révolu. Monsieur est soigneux cependant, aussi a-t-il inventé de poser à l'intérieur des portes de son placard de petits tiroirs ouverts, où il range mouchoirs, chaussettes, gants, écharpes, qu'il trouve instantanément lorsqu'il en a besoin.

PROTÉGÉES DES ODEURS ?

Les odeurs sont les pires ennemies de nos armoires, sauf, bien entendu, celles, suaves et précieuses, des flanelles parfumées, sachets et bouquets de vétiver, que l'on y pose ou suspend pour imprégner le linge, les lainages, les vêtements de ces senteurs délicates et légères qui caractérisent la femme raffinée. N'installez jamais d'armoires auprès d'une cuisine ou des water-closet. Evitez de conserver des provisions : légumes, café, savon, etc., dans leurs parages. N'y rangez jamais de chaussures mouillées, de vêtements à peine revenus de chez le teinturier. Veillez à ce que les portes ferment hermétiquement. Posez des flanelles odorantes sur vos planches et n'oubliez pas les housses de tissu, de plastique, de toile, précieuses dans la lutte contre les odeurs.

LE NOUVEAU SOULIER du printemps ressuscite la patte et le bouton sur le cou-de-pied. En vernis noir, il offre un bout effilé très distingué et un talon équilibré qui avantage particulièrement la cambrure du pied. (CHAUSSURES DIOR.)

ROND, PRATIQUE, facile à porter au bras et muni de poches invisibles sous le rabat, voici le sac dernier-né qui accompagnera le tailleur pour sa première sortie en ville. (CORNILLE.)

L'ABATTANT D'UN ESCALIER sert ici de vestiaire. On y suspend les manteaux : ceux des hôtes et ceux des invités. Les premiers s'abritent dans des housses qui les protègent de la poussière et de la promiscuité des seconds. La porte fermée, rien ne décèle, dans ce salon raffiné, la présence utilitaire si bien camouflée.

CONSEILS AVANT LES BEAUX JOURS

MARS, qui rit malgré ses averses, nous apporte en secret le printemps...

Il est temps que votre maison aussi se prépare au premier soleil impitoyable qui soulignera toutes les flétrissures de l'hiver.

Premièrement, soignez votre peau : cure de fruits, régime de désintoxication, bains et massages amaigrissants, si nécessaire. Dès que vous en aurez le temps, mettez sur votre visage lavé avec une décoction de guimauve, pour l'adoucir, une bonne crème nourrissante, adaptée au genre de votre peau : sèche ou grasse. Ce n'est qu'après que vous vous maquillerez.

FAITES de la marche, vêtue sans gêne, cotillons courts et souliers plats, courez, respirez à fond devant votre fenêtre ou dans la campagne pleine de bourgeons. Faites une visite au dentiste, une autre au coiffeur si votre permanente est déficiente ; voyez aussi votre médecin. Mieux vaut prévenir que guérir. Allez voir le pédicure et la manucure, dormez huit heures au moins et chassez tous vos soucis.

PUIS vous vous attaquerez au nettoyage de votre logis. Aspirateur, détacheur entreront en jeu. Les rideaux seront lavés, les meubles, astiqués, les glaces et les cadres aussi. Les armoires, garnies de papier neuf, et les vêtements de plein hiver remisés soigneusement dans des housses ou des cartons fermés avec soin. Dame mite se réveille, elle a faim et va se mettre à pondre de préférence dans votre plus joli tricot ou dans la cravate d'hermine.

ETUDIEZ votre vestiaire printanier. Voyez ce qui peut encore servir et ce qui doit être répudié. Faites le tour de vos chaussures, semelles, talons, etc. Renouvelez votre provision de cirage. Le chauffage central le dessèche et le rend inutilisable ; or il n'y a point d'élégance véritable sans chaussures bien entretenues. Les sacs aussi, les bagages, les étuis de cuir demandent une petite revue de détail et un coup d'astiquage pour effacer les taches de pluie et les à-coups des voyages. Brossez-en soigneusement l'intérieur, où se niche toujours une poussière à odeur de gare des plus déplaisantes. Cela fait, rangez-les à portée de la main, dans le haut d'un placard ou sur des planches aérées.

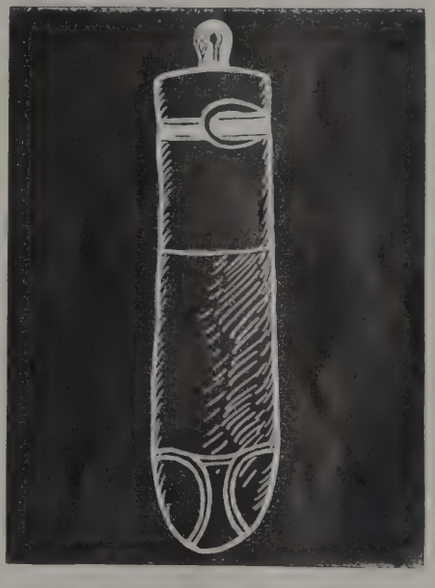
VISITEZ votre armoire à provisions et votre armoire à linge. Que tout soit ordre et beauté ; alors, mais alors seulement, vous partirez d'un pied léger à la recherche de ce petit chapeau neuf, paille ou tissu, couleur de soleil ou d'aurore, que la mode vous offre avant la première hirondelle, et de cette paire de gants clairs nouveaux et amusants qui donneront à votre tailleur de l'an passé un air pimpant permettant d'attendre l'arrivée du nouvel ensemble, qu'il ne faut jamais, sous peine d'erreur cuisante, commander trop vite dans la première euphorie des collections.

PRENEZ tout votre temps, rien ne sert de courir, il faut choisir à bon escient. La flanelle grise, les tweeds légers et clairs, le shetland et l'alpaga sont de bons tissus de printemps. Ils composeront de charmants tailleurs, des jupes et des deux-pièces parfaits, que vous égaierez à peu de frais d'une boutonnière de violettes ou de coucous, d'un nœud de piqué placé avec esprit.

VOS bas seront plus clairs, bois de rose ou rose thé ; plus clair aussi votre maquillage. Peu de rouge à joues, mais un sertissage soigneux des yeux et de la bouche. Le rouge à lèvres s'assortira au ton que vous porterez, rien n'est plus laid que le rouge bleuté avec le jaune et le rouge orangé avec le bleu. Soyez coloriste, et demandez conseil aux esthéticiennes des grandes marques, qui doivent être des guides pour les indécises.

DETAIL de l'astucieux vestiaire ci-contre.

NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS (Suite)



L'ACCROCHE-FER « Voltrex » possède une semelle d'amiante blindée qui permet de ranger le fer encore chaud et de le suspendre commodément sur la porte intérieure d'une armoire. Détaché, il sert aussi de porte-fer lorsqu'on repasse.

LE SACHET A BAS, qui s'ouvre et se replie tel un accordéon, est parfait en voyage et pratique chez soi. Chacune de ses poches reçoit une paire de bas. On peut aussi les classer par ordre de finesse décroissante et les conserver à l'abri de toute éraflure dangereuse (800 francs).

AU VINGT-QUATRIÈME SALON DES ARTS MÉNAGERS

COIN DE SALON. Au premier plan, statuette équestre, en bronze, de Louis XIV. La petite table basse, au centre, est réalisée avec un porte-cartes ancien dont on a conservé les bronzes. Au mur, marine d'Hendriot-Dubbels. De chaque côté de la glace, appliques en bois doré à décor de chimères, supportant deux bronzes italiens du XV[e] siècle. Dans la partie droite, qu'on ne voit pas ici, paravent en tapisserie Louis XIV ayant pour thème « les Trophées ».

DES MEUBLES ANCIENS DANS DES INTÉRIEURS MODERNES

UNE INTÉRESSANTE INITIATIVE DU SYNDICAT NATIONAL DES ANTIQUAIRES

CHAQUE année, les antiquaires participent au Salon des Arts ménagers, où ils apportent une note d'élégance volontiers fastueuse. Cette fois ils ont choisi un thème d'un intérêt tout actuel : comment garnir un appartement moderne de meubles et d'objets anciens ? C'est, en effet, un problème qui se pose souvent et dont la solution laisse perplexes ceux qui la recherchent. Aussi entend-on dire : « Oui, j'ai un appartement agréable. Seulement, mes meubles ne vont pas. J'ai là des tas de vieilles choses qui, vraiment, ne sont pas à leur place dans le cadre où elles se trouvent. »

En vérité, c'est là une erreur. Meubles anciens et intérieurs de nos jours peuvent parfaitement « se marier » et composer un décor fort plaisant où l'on aimera vivre. Sans doute il y faut du goût, de l'ingéniosité. Mais les résultats peuvent être fort heureux. Les antiquaires ont voulu en faire la démonstration au Salon des Arts ménagers, et il faut avouer qu'ils se sont montrés convaincants. Le commissaire général de l'exposition, M. Willy Rémon,

DEUX ASPECTS DE LA BIBLIOTHEQUE « REGENCY ». Outre la bibliothèque (ci-contre, en haut), le mobilier est composé d'un guéridon tournant, de sièges « Regency » et de deux fauteuils modernes très confortables. La cheminée anglaise en pierre (ci-contre) se détache parfaitement sur les murs d'un bleu très pâle. (M. Périnet.)

SALLE A MANGER LOUIS XIV. Deux niches contiennent des statues chinoises en bois polychrome, époque Ming. Au centre, grand buffet en chêne naturel supportant des bibelots de Chine. Grand paravent ancien d'Extrême-Orient, à fond or. Table en fer forgé et marbre rouge. Chaises cannées à grand dossier. Sur le sol, tapis de Perse. L'ambiance, délicate, est créée par le coloris beige de la pièce et les rideaux vert d'eau. (Salva.)

CHAMBRE STYLE LOUIS XVI. Murs bleu pervenche rehaussé d'ivoire. Lit garni de soierie pékinée crème et saumon. Dessus de lit pain brûlé, passementerie crème et saumon. Rideaux de faille saumon, passementerie pain brûlé et crème. Le mobilier en acajou se détache sur le fond clair. (Fleurville.)

LES LAMPES ANCIENNES ne déparent nullement un ensemble moderne. Elles y ajoutent, au contraire, un élément décoratif qui les fait rechercher.

UN VESTIBULE XVIII^e SIECLE. — Sur une commode provençale sculptée et laquée blanc et or, deux chandeliers en bronze doré Louis XIV encadrent une pendule en bronze doré aux armes de Louis XVI. Au-dessus, « le Printemps », par Arcinboldo. Table à écrire laque jaune, décor vert, Midi de la France, époque Louis XV. Encrier à plateau de laque, godets en Chine blanc, époque Louis XVI. La statue de nègre est en fonte polychrome du XIX^e siècle. Banquette laquée blanc, décor fleurettes polychrome Venise XVIII^e. Miroir d'entre-deux en bois sculpté doré France époque Louis XV. Lustre en bois sculpté et tôle peint bleu et or, Italie XVIII^e siècle.
(Serge Roche et J. Rotil.)

UN COIN DE CHAMBRE A COUCHER LOUIS XV. — Un lit à crosses d'époque Louis XV est surmonté d'un « Nu » de Gromaire encadré d'une paire d'appliques d'alcôve Louis XV. Petite table de chevet signée Nicolas Petit. Liseuse Louis XV à marqueterie de fleurs. Encoignure signée Migeon, tapis d'Aubusson à semis de roses sur fond bleu, pendule à éléphant de Saint-Germain. Le mur est peint mauve rosé.
(Samy Chalom.)

BOUDOIR tapissé de rose pâle. Rideaux crème entourés de bandeaux de tapisserie « rose Du Barry ». Sur la commode Louis XV, colombe sculptée d'Auricoste. Le tableau est de M. Charles Peignot. Secrétaire en laque noire et or, intérieur laque rouge. Fauteuils crème.

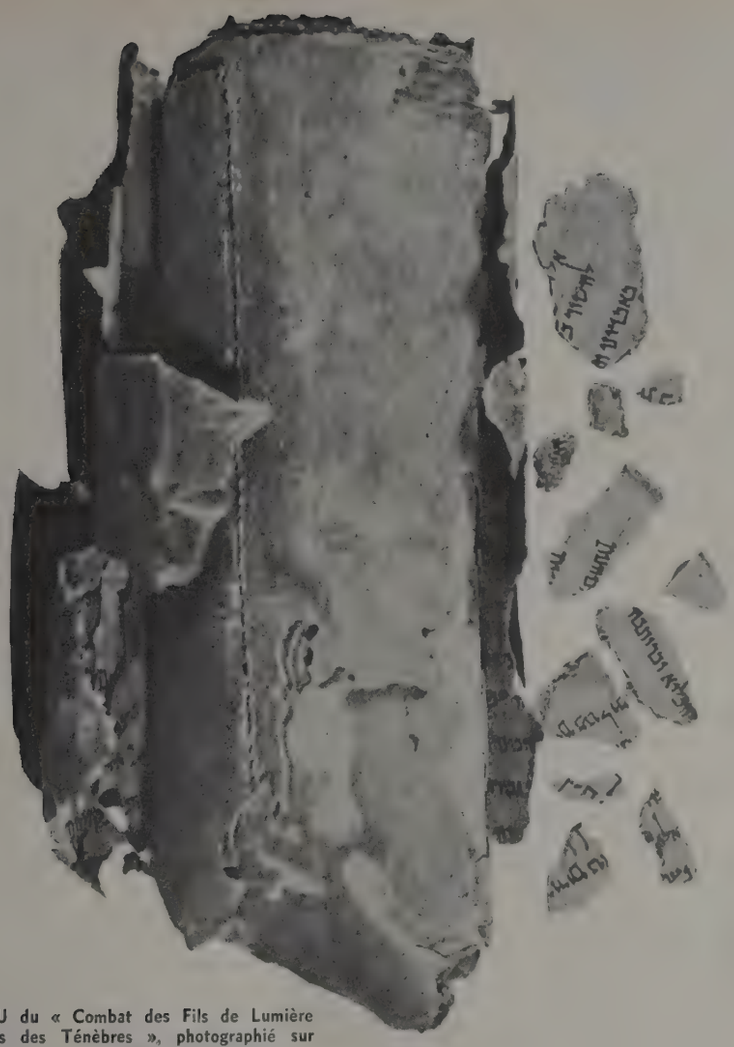
VESTIBULE. Les murs sont peints en jaune clair. Dallage composé avec pourtour et bouchons noirs. Porte en chêne décapé. Console Régence en bois sculpté. Chaises cannées Régence. On a prévu à droite l'installation d'un vestiaire.

SECRETAIRE LOUIS XIII. Ce très beau meuble de fabrication hollandaise est décoré de marqueterie d'étain avec armes.

PEUT-ETRE POSSÉDEZ-VOUS quelques-unes de ces curieuses chaises pliantes, appelées « chaises de carrosse », et ne savez-vous pas trop qu'en faire ? En réalité, il est possible d'en tirer un bon parti. car elles sont commodes et, fermées, tiennent peu de place, ce qui est appréciable et permet de les conserver dans un appartement de proportions modestes.

souhaite que les visiteurs qui la parcourront en emportent la conviction qu'il n'est nullement nécessaire, parce qu'on occupe ou qu'on vient d'acquérir un appartement moderne, de se débarrasser des meubles et des objets anciens qu'on possède et auxquels s'attache parfois une émouvante valeur sentimentale. Les solutions proposées aux Arts ménagers permettent, au contraire, de conserver toutes ces choses que le passé a rendues familières et amicales.

Elles feront certainement réfléchir et inspireront plus d'une décision en chassant d'embarrassants soucis.



LE ROULEAU du « Combat des Fils de Lumière avec les Fils des Ténèbres », photographié sur l'ouvrage de Sukenik : Megillôth Genouzôth (« les Rouleaux de la cachette de la mer Morte »).

LES TEMPS ET LES DESTINS

LES DÉCOUVERTES DU DÉSERT DE JUDA

PAR DANIEL-ROPS

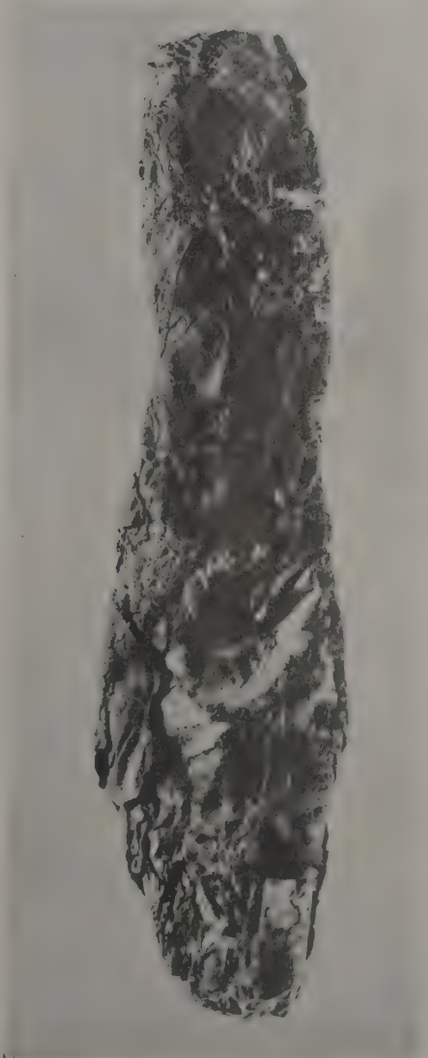
CETTE histoire a commencé il y a exactement sept ans. Au cours de l'hiver 1947-1948, un bruit se répandit, dans les milieux savants qui s'intéressent à l'archéologie biblique, que des découvertes avaient été faites en Palestine dont l'importance paraissait considérable. Peu après, on entendit parler de documents mystérieusement disparus de la Terre Sainte et retrouvés en Amérique, d'autres qui étaient en possession d'un couvent orthodoxe de Jérusalem. Des archéologues, notamment ceux, français, de l'Ecole biblique, et ceux, américains, de l'Institut des recherches orientales, furent aussitôt en alerte, et un jeune officier belge attaché à l'O. N. U. se donna à tâche de découvrir l'énigme de cette manière de roman policier.

IL fut donc établi que des Bédouins, nomadisant dans le désert de Juda, avaient découvert, par hasard — en poursuivant une chèvre égarée, ce qui était fort évangélique — une grotte qui abritait des trésors inattendus. La grotte était une de celles, nombreuses, qui s'ouvrent dans la falaise par laquelle les monts de Judée retombent, abrupts, sur la dépression de la mer Morte. Les trésors n'étaient ni d'or ni de pierreries ; mais, cachés dans des jarres, des rouleaux, minutieusement enveloppés, de parchemins couverts d'écritures extrêmement anciennes. D'où venaient ces livres ? Qu'étaient-ils ? Qui les avait cachés là ? Autant d'énigmes. Les premières publications faites dans de savantes revues apprirent au monde qu'il s'agissait, pour une grande part, de textes bibliques de l'Ancien Testament, et, pour une autre, de textes également religieux, mais n'appartenant point au canon biblique, psaumes, règles disciplinaires, apocryphes et autres. On commençait à émettre des hypothèses, quand de nouvelles découvertes furent faites.

En été 1952, un nouveau hasard amena un indigène à entrer dans une autre grotte — celui-là chassait la perdrix ! — et à mettre la main sur un nouveau dépôt. Du coup, les archéologues, appuyés par les deux gouvernements d'Israël et de Jordanie, résolurent de faire une vaste opération de « ratissage » de toutes les grottes de la falaise, ne serait-ce que pour empêcher les Bédouins de mener, pour leur compte, et à destination des antiquaires, des fouilles d'aspect moins désintéressé.

L'opération donna, elle aussi, de beaux résultats : beaucoup des grottes explorées livrèrent des manuscrits, plus ou moins bien conservés, certaines jusqu'à trois cents fragments !

EN même temps, les Pères dominicains de l'Ecole biblique eurent une idée. Il y avait, non loin de la falaise aux grottes, une modeste ruine, jusqu'alors très négligée, qui avait été toujours considérée comme un fortin romain. On y entreprit, il y a deux ans, des fouilles minutieuses, et l'on y découvrit tout un ensemble de bâtiments, de salles de réunion, de magasins à vivres, de citernes, qui paraissaient avoir appartenu à une



LE SECOND ROULEAU D'ISAIE.
(Extrait de « Megillôth Genouzôth » par Sukenik.)

communauté d'hommes. Plus étonnant : tout à côté, un cimetière livra plus de mille tombes, où les ensevelissements obéissaient à des rites funéraires très particuliers. Du coup, la grotte d'Aïn Feshka et les ruines du Khirbet Qûmrân furent au premier plan de l'actualité dans tous les milieux de l'archéologie orientale. Des publications de documents, de plus en plus nombreux, ont eu lieu : une, définitive et savante, de l'ensemble, est annoncée pour cette année même ; en attendant, deux livres de grand public permettent de se faire une idée de l'importance des textes mis au jour, celui que l'abbé Vincent a publié à la librairie Fayard, et celui du R. P. Vermès aux Editions Desclée. En quelques mots : de quoi s'agit-il ?

SANS vouloir ni pouvoir entrer dans le détail des discussions qui ont animé les milieux savants, on peut, aujourd'hui, résumer l'histoire des grottes, des cachettes, des bâtiments mystérieux et du cimetière de la façon que voici. On sait que, dans les derniers siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, les Juifs ont vécu très refermés sur eux-mêmes, serrés autour de leur Ville Sainte et de leur temple, observant pour la plupart très strictement les préceptes de la religion de Moïse. Parmi eux des tendances différentes se marquèrent ; des clans, des partis, des sectes se constituèrent. Il suffit d'ouvrir l'Evangile pour connaître certaines de ces sectes : les Pharisiens, par exemple. Aux environs du second siècle avant notre ère, une secte particulièrement pieuse, très ascétique, s'installa à l'écart, dans le désert de Juda, vivant exactement comme des moines, obéissant à une règle rigoureuse, se vêtant de la même robe blanche, mangeant de façon frugale et se passant de femme. Cette secte s'appelait elle-même « la Communauté de la Nouvelle Alliance ». Elle avait pour centre administratif et pour lieu de prière cet établissement dont les ruines du Khirbet Qûmrân gardent le souvenir...

Or, en l'année 68 après notre ère, la Palestine fut, on le sait, fort maltraitée par l'armée romaine commandée par Titus — lequel y devait gagner la gloire que conserva jusqu'à nous son arc de triomphe à Rome. La Dixième Légion opéra à sa façon, qui n'était pas tendre, dans la région de la mer Morte. Les membres de la communauté, quand ils virent approcher les légionnaires, se hâtèrent de mettre en lieu sûr ce qu'ils avaient de plus précieux : leurs livres sacrés. Ils les enveloppèrent, les placèrent dans des jarres et les emportèrent dans les grottes les plus inaccessibles qu'ils purent trouver. Ils espéraient, évidemment, qu'ils les reprendraient un jour. Les circonstances ne devaient pas le leur permettre, et c'est ainsi que nous avons mis la main, au milieu du XX^{e} siècle, sur la bibliothèque d'un monastère juif de l'époque du Christ.

UNE DES GROTTES dans lesquelles ont été découverts, cachés dans des jarres pour les dissimuler aux légions romaines, des rouleaux de parchemin, plus ou moins bien conservés, couverts d'écritures très anciennes.

EN soi, le fait est passionnant. Mais l'intérêt augmente encore aux yeux de quiconque sait un peu l'histoire du peuple juif et fait un rapprochement qui, tout de suite, s'impose aux archéologues. Parmi les sectes juives des derniers siècles, l'une est fort connue : les Esséniens. La Bible n'en parle pas ; l'Evangile les ignore ; mais des écrivains antiques, profanes, nous ont renseignés sur eux, notamment Pline l'Ancien, Philon d'Alexandrie et l'historien juif Flavius Josèphe. D'après ce que nous savions des Esséniens, ils vivaient « tout près d'Engaddi » — or Engaddi est à quelques kilomètres du Khirbet Qûmrân — et pratiquaient un mode d'existence exactement semblable à celui que nous ont révélé les documents des grottes. La conclusion s'impose, et elle est aujourd'hui communément admise : nous avons découvert la bibliothèque et le monastère central des Esséniens.

L'intérêt de ces découvertes est donc considérable. Et multiple ! D'abord, les manuscrits du désert de Juda nous donnent, nous l'avons dit, de larges parties de l'Ancien Testament, c'est-à-dire des textes bibliques, dans des copies datant au plus tard de 68 de notre ère et, pour certaines, bien plus anciennes, puisque des archéologues croient pouvoir dater quelques-unes du IV^{e}, du V^{e}, voire du VI^{e} siècle *avant notre ère*. Si l'on se souvient que la plus ancienne copie de la Bible hébraïque était, jusqu'à nos jours, de l'an mille de notre ère, on imaginera sans peine l'importance de trouvailles qui nous permettront de confronter le texte biblique connu avec ces très anciennes versions.

D'AUTRE part, dans ces textes, il y en a qui n'appartiennent pas au canon de la Bible. Certains nous étaient déjà connus, notamment quelques « apocryphes de l'Ancien Testament », tels que ceux que le R. P. Bonsirven a publiés dans son excellent recueil de textes (Fayard). D'autres étaient totalement inconnus. Nous nous trouvons donc en face d'une tradition religieuse juive non

LE MONASTERE ESSENIEN VU DU HAUT DE LA FALAISE OCCIDENTALE DE LA MER MORTE. A droite, l'ouadi Qûmrân. Entre le monastère et la falaise, on devine l'aqueduc. En l'année 68 après Jésus-Christ, alors que les légionnaires romains commandés par Titus opéraient dans la région de la mer Morte, les membres de la secte juive nommée la Communauté de la Nouvelle Alliance, craignant les exactions des envahisseurs, cachèrent dans les grottes voisines des bâtiments qu'ils occupaient les précieux manuscrits qui devaient rester dissimulés aux yeux des hommes pendant près de dix-neuf siècles. C'est le hasard personnifié par des Bédouins nomadisant dans le désert de Juda, l'un poursuivant une chèvre égarée, l'autre chassant la perdrix, qui permit les premières découvertes.

LE MONASTERE vu de l'est. — **A DROITE**, le cimetière essénien qui livra plus de mille tombes où les ensevelissements obéissaient à des rites funéraires particuliers.

biblique, de tout un courant spirituel parallèle à celui des livres officiels, et, dans bien des parties, aussi beau, aussi admirable. En particulier, le *Manuel de discipline* de la communauté et certains psaumes eussent mérité de figurer dans la Bible. Voilà qui nous renseigne, de façon toute nouvelle, sur la vie spirituelle d'Israël au cours de ces siècles — les cinq derniers — sur lesquels la Bible elle-même est muette. C'est tout un aspect ignoré de l'âme juive, dans l'attente du Messie, qui se trouve désormais éclairé.

Enfin — et pour borner là l'indication des points fondamentaux sur lesquels portera l'attention des exégètes — en connaissant désormais très bien les Esséniens nous allons pouvoir avancer dans l'élucidation de ce phénomène des « sectes » à l'époque du Christ qui nous demeurait, dans une large mesure, assez nébuleux. Ce vide que laisse l'Ancien Testament entre la guerre des Macchabées et la fin du livre saint, c'est-à-dire le Nouveau Testament, sur un point tout au moins, va se trouver comblé. C'est un peu comme si les marges d'un dernier chapitre de la Bible nous étaient brusquement livrées, d'un chapitre qui, pour nous, est blanc.

MAIS l'importance des découvertes du désert de Juda peut être encore plus grande quant aux lumières qu'elles nous livreront sur certains points mal éclairés de l'Evangile même.

Ici on en est encore aux hypothèses, et c'est seulement sous cette forme, et en manière de questions, que nous aborderons ce sujet.

La secte des Esséniens, le site du Qûmrân, les façons de vivre de ces moines ascètes, tout cela fait irrésistiblement penser à un célèbre personnage de l'Evangile : saint Jean-Baptiste. Or le gué de Bethabara, sur le Jourdain, où le prophète baptisa Jésus, n'est pas à plus de quatre heures de marche de Qûmrân. La « retraite au désert », que conseillait le Baptiste, et son appel à la pénitence, nous les retrouvons exactement dans les textes de la communauté. Plus étonnant encore : le Baptiste, on le sait, fut décapité dans la forteresse de Machéronte, sur l'ordre du cruel Hérode, et saint Matthieu nous raconte que des disciples « vinrent prendre son corps et l'ensevelirent ». Machéronte est de l'autre côté de la mer Morte, et le cimetière sacré le plus proche de la forteresse devait vraisemblablement être celui des moines du Qûmrân : ce qui fait que parmi les mille tombes découvertes il y a peut-être celle de l'Annonciateur.

CE n'est pas tout, ce n'est pas seulement avec le Précurseur que certains rapprochements sont suggérés. Il n'y a pas que Jean qui fit « retraite au désert ». Le Christ lui-même, après son baptême, se retira quarante jours ; ces quarante jours durant lesquels le démon le tenta. Le lieu traditionnel de cette retraite, le djebel Qarantal, se trouve exactement dans le prolongement, vers le nord, de la falaise où furent explorées les grottes.

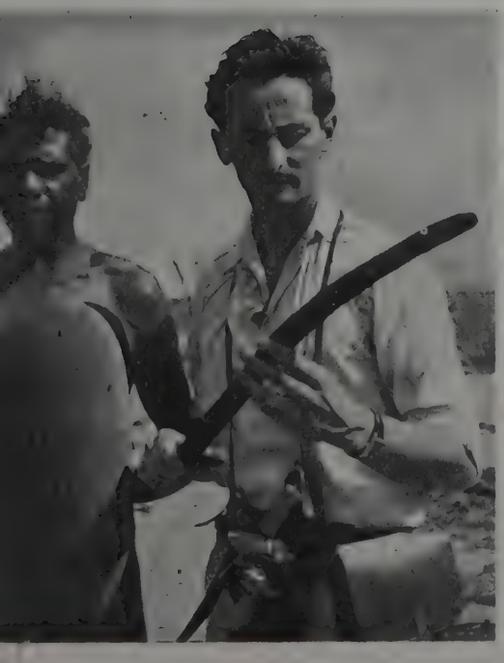
On le sait : bien des hommes qui se sont intéressés aux problèmes du Christ ont émis, depuis des siècles, l'hypothèse qu'il a pu y avoir un rapport entre lui et les Esséniens. En 1770, Frédéric II écrivait déjà au philosophe d'Alembert : *Jésus était proprement un Essénien* ; et, plus prudent, Renan écrivait que *l'essénisme est un christianisme qui a largement réussi.* Un champ immense va donc s'ouvrir aux explorations des théologiens, des exégètes, des historiens : tâcher de fixer et de délimiter exactement les rapports qui purent exister — s'il y en eut — entre le christianisme naissant et l'essénisme, en souligner les ressemblances et, encore plus, les dissemblances.

Ressemblances : il en existe. D'après ce que nous connaissons déjà des textes publiés, il y a des points d'analogie certains. Par exemple, des expressions comme « enfants de lumière » et « marcher dans la lumière », qui sont évangéliques, existent dans les textes esséniens. Il y en a d'autres encore. Mais les différences semblent encore plus accusées. Il est certain que la secte de Qûmrân apparaît comme rigidement enserrée de rites précis, d'observances, de prescriptions qui n'ont aucun rapport avec la liberté sublime des enfants de Dieu à laquelle Jésus appela le monde. Les Esséniens demeuraient des sectaires d'Israël, observateurs très stricts de la loi jusque dans sa lettre, et leur message était bien plus étroit que celui qui fut lancé sur les collines de Palestine par le fils du charpentier. L'alliance même dont se réclamaient les moines ascètes, la « Nouvelle Alliance » n'était qu'une fidélité accrue, plus exigeante, aux commandements mosaïques ; rien à voir avec l'Alliance chrétienne, fondée sur deux mystères, celui de l'incarnation et celui de la rédemption.

DANS les limites d'un simple article, il est impossible de repérer tous les points où les découvertes du désert de Juda piquent notre curiosité, ouvrent à l'esprit de neuves perspectives, lui posent de merveilleux interrogatoires. Mais, si succinct qu'il soit, ce schéma aura sans doute suffi à faire sentir l'importance de ces découvertes, dont seule la publication complète, en cours, des documents permettra de mesurer l'ampleur.

LES FOUILLES MINUTIEUSES entreprises il y a deux ans ont permis de mettre au jour tout un ensemble de bâtiments, de salles de réunion, voire une piscine (ci-dessus) qui appartenaient au monastère central de la secte juive, particulièrement pieuse, des Esséniens. (Photographies Jean Starcky.)

UN CORROBOREE. Cette danse au caractère religieux est rythmée par des baguettes de bois ou des boomerangs qu'entre-choquent les assistants. CI-DESSOUS, l'auteur, Jacques Villeminot, examine un boomerang (sans retour) en compagnie d'un Australien appartenant à une tribu de l'Aranda.



AU CŒUR DE L'AUSTRALIE

VIT UNE DES PEUPLADES LES PLUS PRIMITIVES

PAR JACQUES VILLEMINOT

JACQUES VILLEMINOT

NE en 1924 il s'intéresse, dès sa prime jeunesse, à la photographie, dont il fera son métier. Après s'être marié, en 1944, il se lance à travers le monde à la chasse aux images et parcourt d'abord l'Europe, puis l'Afrique du Nord. Il visite ensuite la Polynésie et débarque sans ressource en Australie où l'exercice de sa profession lui permet de pénétrer les secrets de la vie australienne et de découvrir un « nouveau monde » dont on ignorait presque tout.

A 19.000 kilomètres de la France se trouve une île qui, par ses dimensions et ses particularités, mérite d'être nommée continent, l'Australie. C'est, aux antipodes de la vieille Europe, une très jeune nation n'ayant pas encore cent soixante-dix ans. Mais, étrange contraste, elle reposerait sur une des terres les plus anciennes de notre planète, le continent de Gondwana, qui a conservé une flore et une faune inconnues ou disparues des autres parties du globe. Cela confère à l'Australie un aspect mystérieux. En fait, c'est pour nous, Français, la région du monde la moins bien connue. On peut compter sur les cinq doigts de la main les

LE CENTRE DE L'AUSTRALIE est constitué de déserts de pierres rouges, où subsiste une végétation décharnée, et ces paysages désolés sont d'une grandeur envoûtante. — LES INDIGENES, ci-dessous, lorsqu'ils se trouvent en contact avec les blancs ou les missions, cachent généralement leur nudité avec des vêtements qui les rendent ridicules.

ouvrages qui lui ont été consacrés chez nous depuis 1883. Avant mon expédition dans le centre de l'Australie, aucune mission française n'avait parcouru cette région, et le livre que j'ai été amené à composer à la suite de cette exploration est le premier, à ma connaissance, qui décrive dans notre littérature de voyages les aspects étranges de ce pays.

La superficie de l'Australie est égale à quatorze fois celle de la France, mais sa population équivaut à deux fois seulement celle du département de la Seine.

Devant l'ampleur géographique de ce pays, devant ses diversités de formes, nous pouvons dire qu'il existe deux Australies bien distinctes. Tout d'abord l'Australie blanche. C'est une jeune nation d'origine anglo-saxonne, dont la naissance remonte à 1788.

Au nombre de 8.900.000, les Australiens se sont groupés dans les parties les plus riches de leur vaste pays, principalement sur la bordure littorale qui est la plus fertile et la mieux arrosée. Les coutumes apportées par les premiers Anglais qui se fussent expatriés aux antipodes se sont retransmises de génération en génération jusqu'à nos jours, avec relativement peu de modifications. C'est là un des caractères les plus frappants de cette Australie blanche, qui rappelle, par ses habitudes et même ses préjugés, l'ère victorienne. Paradoxalement, il n'en est pas moins vrai que c'est un pays aux idées sociales très avancées : elles se sont développées sans contrainte, sans révolte, sans discours, par le seul jeu des lois naturelles. Aussi, l'Australie peut-elle se glorifier de posséder, pour un minimum de travail, un des standings de vie les plus élevés du monde.

LANCEMENT d'une flèche à l'aide d'un propulseur. Le woomera est une planchette de bois munie d'un crochet. Il permet de lancer le trait avec puissance et précision. C'est, avec le boomerang, l'un des seuls moyens que l'indigène australien a à sa disposition pour tuer le gibier dont il se nourrit.

JEUNE FILLE australienne. Le nez large mais pincé à la base, les arcades sourcilières proéminentes et les cheveux plats caractérisent l'Australoïde. Cette race, qui constitue un des plus anciens rameaux de l'humanité et qui occupait jadis toute l'île, est aujourd'hui en voie de disparition. Les éléments encore purs deviennent de plus en plus rares, se rencontrent principalement au nord et, surtout, au centre de l'Australie, dans de vastes réserves où les Blancs ne peuvent pénétrer sans autorisation.

La population blanche est groupée dans les villes (69 % de la population est urbaine), le reste des habitants réside le plus souvent dans les campagnes proches des agglomérations. Un très petit nombre d'Australiens vivent dans la brousse, disséminés sur un immense territoire. Aussi, certaine région ne possède-t-elle pas un habitant aux 110 kilomètres carrés, et là nous découvrons un autre pays : l'Australie primitive, qui, grâce à son isolement géographique, a conservé les caractères d'un monde disparu.

UN REFUGE DE LA PREHISTOIRE

Tout d'abord, par sa faune, l'Australie nous apparaît comme un refuge d'animaux préhistoriques. Le kangourou, ce sympathique animal à la structure inachevée, n'est que le plus célèbre des représentants de la grande famille des Marsupiaux, qui groupe encore de nombreuses espèces, presque toutes en Australie. Jadis, cette race se trouvait dispersée sur de nombreuses parties de la terre. Puis, lorsque l'Australie fut coupée du reste du monde, à la fin de l'ère secondaire, les animaux qui s'y trouvaient demeurèrent prisonniers. Vivant en vase clos, ils ne subirent pas le processus normal de l'évolution. C'est pourquoi nous trouvons encore en Australie des animaux extraordinaires, comme l'ornithorynque et l'échidné, qui sont restés dans un état transitoire entre le mammifère et l'oiseau, et constituent de véritables fossiles vivants.

De même, la végétation est fort originale. La flore comprend surtout des espèces inconnues ou disparues des autres continents. Sur 5.710 espèces végétales, 5.440 sont particulières au pays.

Les quelques milliers d'hommes bruns qui hantent encore les vastes solitudes de ce pays ont résisté à des millénaires de progrès et reflètent nos

lointains ancêtres de l'âge de pierre : l'Australie semble bien un territoire oublié des temps lointains, et c'est le plus magnifique terrain d'exploration et de recherches subsistant sur notre planète.

RAPPORTER des photographies, des films et observer plus spécialement les peuplades d'Australoïdes, tel était le but de mon expédition en Australie centrale. Si la modeste moisson de documents et d'observations, issue de cette randonnée de 9.000 kilomètres dans la grande île, que j'ai entreprise seul et dans des conditions hasardeuses permettait seulement de dévoiler ce pays injustement ignoré, ce voyage serait justifié.

La documentation que je m'étais procurée en France étant insignifiante, c'est à Sydney que je préparai, durant six mois, cette grande aventure. Puis, après avoir visité la Tasmanie, je gagnai, par le train, Adélaïde, la capitale du sud, d'où je m'envolai pour le centre.

Durant six heures, je survolai les déserts constituant la plus grande partie de l'intérieur. Sous les ailes de l'appareil défilèrent les grands lacs salés et sans eau. L'Australie ne compte pas moins de 763 lacs, et certains rivaliseraient avec les plus grands du monde... s'ils avaient de l'eau ! Le plus important, Eyre, mesure 232 kilomètres de longueur et 155 kilomètres de largeur. Les paléontologistes ont fait d'importantes

TROUPEAU de cinq cents têtes s'acheminant lentement vers les abattoirs situés près de la côte. Il lui faudra, durant plusieurs mois, parcourir des pistes difficiles pour les atteindre. Pendant ces longs parcours l'approvisionnement en nourriture de ces centaines de bêtes pose de graves problèmes aux hommes chargés de les conduire à destination. Dans les régions très sèches l'eau est tirée de puits artésiens et montée en surface par des moulins à vent. — **CI-DESSOUS**, la grande richesse de l'Australie, c'est le mouton. Le troupeau national est évalué à quelque 125 millions de têtes, qui fournissent annuellement plus de 450.000 tonnes de laine, soit 41 % de la laine vendue sur le marché mondial, et 70 % de la laine mérinos. C'est en Nouvelle-Galles du Sud que s'étend le plus grand centre mondial d'élevage de mérinos.

LE KANGOUROU, ce beau représentant de la famille des marsupiaux, rappelle par sa structure inachevée quelques spécimens depuis longtemps disparus. L'Australie possède une faune qui lui est propre et dont de nombreux sujets sont inconnus sur les autres continents.

L'OISEAU-LYRE est un des plus beaux oiseaux australiens. Sa queue, d'un bleu mauve, rappelle la forme d'une lyre lorsqu'il la déploie.

L'ECHIDNE (au centre), qui ressemble au porc-épic, est insectivore. La femelle pond un œuf, qu'elle couve dans sa poche ventrale, et allaite son enfant. L'échidné et l'ornithorynque sont les deux seules espèces monotrèmes subsistant sur la terre.

découvertes dans ces lacs « fossiles » en déterrant des animaux préhistoriques qui constituent une des richesses des musées du pays.

SOIXANTE A L'OMBRE ET DES ANNEES SANS PLUIE

Enfin, je pris contact avec le cœur de l'Australie : l'Aranda. Cette région, avec sa végétation chétive et ses arbres rabougris, me sembla tout d'abord une oasis après les déserts traversés pour y parvenir. Mais bientôt je découvris qu'elle offrait aussi des conditions d'existence très pénibles, car son climat est particulièrement rude : le thermomètre oscille sans cesse entre 38° et 45° à l'ombre, avec des pointes à 50° et des records à 60°. La nuit, il peut descendre au-dessous de zéro. Arrivant, sans transition, d'une zone tempérée, ces conditions mirent mon organisme à dure épreuve, et une tempête, apportant à une vitesse considérable un vent brûlant, faillit m'achever. Durant une journée, cette tempête harcela sans répit ma tente, qui frémissait dangereusement, et la recouvrit d'un enduit de sable rouge. Je restai allongé sous ma guitoune, suffoquant dans cette étuve et luttant contre la déshydratation avec l'eau tiède de mes gourdes. Du ciel d'un bleu fané, le soleil, implacable, lançait ses rayons de feu sur cette terre maudite. Après quelques soubresauts, la tempête s'enfuit devant le crépuscule, et la nuit apporta l'apaisement.

Il ne pleut que quelques jours par an dans cette contrée ; il peut même y avoir plusieurs années sans pluie. Aussi toutes les rivières sont-elles à sec. Cette angoissante situation n'est pas seulement propre au centre, mais à une immense partie des territoires australiens. Certaines régions, comme la bordure littorale est, sont bien arrosées, mais ailleurs les trois quarts des rivières mentionnées sur les cartes ne voient l'eau que quelques jours par an, lorsqu'il pleut, et elle s'infiltre rapidement dans le sol sans atteindre la mer. Cette insuffisance d'eau entrave le développement du pays, restreignant considérablement son avenir.

Dans le centre, lorsque, par bonheur, le ciel déverse avec violence ses larmes sur cette terre, des fleurs naissent de toutes parts, couvrant d'un tapis jaune ce sol qui semblait mort. Malgré sa sévérité, ce pays est fort joli. Dans les immenses plaines plates, couvertes de spinifex (1), surgissent dans le lointain des montagnes abruptes, aux teintes pourpres,

(1) Arbuste épineux.

L'ORNITHORYNQUE, dont l'aspect surprenant évoque les âges les plus reculés. Le mâle est armé d'un crochet à venin placé sous une patte arrière. La femelle pond des œufs, mais, curieuse particularité, elle allaite également ses enfants.

et environnées d'un tapis de sable rouge. La végétation est constituée de plantes xérophiles sans cesse nouvelles pour moi, et les arbres sont aussi étranges : « Corkwood tree » ressemblant au chêne-liège, eucalyptus aux écorces vivantes, arbres de fer au long feuillage languissant ; les arbres fantômes aux formes tourmentées complètent parfaitement ce décor irréel créé par l'imagination diabolique de la nature.

C'est dans ce royaume, rarement troublé par la présence des hommes blancs, que subsistent les Australoïdes. Cette race constitue un des plus anciens rameaux de l'humanité. A l'arrivée des Européens, ces hommes furent décimés au cours de luttes inégales et sans merci. Maintenant, ceux qui subsistent vivent à l'abri des blancs, retranchés dans de grandes réserves situées dans le centre et dans le nord. Ils sont séparés de la civilisation par de vastes déserts, et, de plus, il est interdit de pénétrer sur ces territoires. Aussi je pense pouvoir dire que 90 à 95 % des Australiens n'ont jamais vu les indigènes autrement qu'en photographie. Un certain nombre de ces hommes, métis ou évolués, travaillent pour les quelques blancs disséminés dans la brousse, dans les territoires du nord. Mais leur évolution est souvent plus apparente que réelle parce que, plus qu'aucune autre race, ils restent attachés à leurs coutumes ancestrales. D'autres, dans le centre, n'ont pas modifié leur existence, qui est restée celle de leurs plus lointains ancêtres, et ce sont ceux-là qui furent l'objet de mes recherches.

UNE ANGOISSANTE LUTTE POUR LA VIE

BIEN avant que j'eusse discerné leur présence, des hommes dissimulés dans la nature m'épiaient. Bientôt, un signal de fumée s'éleva vers le ciel. La forme donnée à cette fumée indiquait que je n'étais pas un voyageur dangereux, et, bientôt, hommes, femmes et enfants vinrent à ma rencontre.

J'avais planté ma tente à proximité de leur campement et je me mêlais le plus possible à leur groupe, ce qui ne manquait pas de les étonner. Le fait d'être tout seul diminuait leur méfiance, et ainsi naquit une sympathie réciproque.

L'emplacement où ils résidaient ne portait aucune construction. Dans le centre, l'existence de ces tribus ne leur permet guère de se fixer longuement aux mêmes endroits, aussi ignorent-elles les villages et même le plus simple abri : la hutte. Ces nomades s'allongent à même le sol, abrités simplement d'un écran de feuillages. Pour se protéger de la fraîcheur de la nuit, souvent ils plantent auprès d'eux, dans le sol, un ou deux bâtons en bois très dur se consumant lentement.

La plus grande partie de leur temps est consacrée à la recherche de la nourriture. Dans cette région aride, c'est souvent une quête angoissante pour subvenir à cette vie primitive. Ce travail est équitablement réparti. Les hommes se chargent de tuer le gibier. Pour la chasse, ils disposent simplement du boomerang sans retour, ou du woomera, planchette en bois dont une extrémité est munie d'un crochet. Ce propulseur permet de lancer un javelot avec puissance et précision.

Les femmes ont pour mission la recherche des petits animaux, faciles à capturer, comme les lézards, les rats marsupiaux ou les serpents. Elles recueillent les fruits sauvages et certaines plantes comestibles ; mais c'est souvent dans le sol qu'elles trouvent un complément au repas. Pour ce travail elles disposent d'un bâton à creuser : c'est une simple branche de mulga, dont une extrémité est aiguisée. Agenouillées sur le sol, elles piochent la terre rouge pour lui arracher quelques ignames sauvages, des racines ou de gros vers blancs, qu'elles déposent dans leur plat en écorce, découpé directement sur un arbre.

CES hommes ignorent toute notion d'agriculture ; mettre une graine en terre pour en récolter les fruits n'a jamais effleuré leur esprit ; de même l'élevage leur est inconnu, et le seul animal qu'ils possèdent est le chien. Mais à ce comportement ils ont une excuse impérieuse : la rudesse de cette contrée ne les autorise pas à se fixer quelque part, et, finalement, avec les cinq ou six outils qui constituent tout leur équipement, ils parviennent à vivre là où le blanc, dans les mêmes conditions, ne tarderait pas à succomber.

Les regarder cuisiner leur maigre repas m'a toujours étonné ! Tous leurs produits sont cuits dans la braise chaude et recouverts de sable. Lorsqu'il s'agit de vers blancs, dont ils sont très friands, en quelques minutes le plat est prêt à servir, mais il faut admettre qu'il n'est pas engageant ! Pourtant, il ne faut pas s'y méprendre : ces animaux peu appétissants ne sont pas malpropres ; ils vivent dans les racines des arbres, et n'ont aucun rapport avec ceux qui résultent de produits en décomposition. D'autre part, ils équilibrent la nourriture de ces hommes en leur procurant des matières grasses qu'ils ne peuvent trouver chez les bêtes sauvages.

Lorsqu'il s'agit de faire cuire un kangourou, le travail se complique : on dépose dans une tranchée peu pro-

L'EMEU ou casoar est le plus gros des oiseaux australiens. D'un plumage gris cendré, il est d'une taille légèrement inférieure à l'autruche africaine, avec laquelle il offre de nombreux points de ressemblance. Coureur infatigable, il est, avec le kangourou — dont la vitesse atteint parfois 60 kilomètres à l'heure — le symbole de l'Australie, et il est fréquent de voir ces deux animaux reproduits par les artistes.

fonde des branchages auxquels on met le feu, et, après avoir été vidé, l'animal est jeté dans le brasier afin de griller ses poils. Lorsque le feu est tombé, l'animal est déposé sur le dos, dans le trou, puis recouvert de braises et de sable. Selon la grosseur de la pièce, elle mijotera ainsi une heure ou une heure et demie et sera à point pour être dévorée à belles dents, après un partage scrupuleux et rituel entre les membres du groupe. Cette méthode de cuisine présente bien des avantages. Le fait d'avoir préalablement grillé les poils a durci la peau à un tel point qu'elle s'est transformée en véritable casserole, et la viande se trouve ainsi à l'abri des contaminations.

Il est extrêmement difficile d'observer ces curieux êtres qui se déplacent presque toujours par groupes de quelques individus afin de trouver plus facilement leur subsistance. D'autre part, leurs coutumes, leurs rites religieux varient selon les régions qu'ils fréquentent, et presque chaque tribu parle un dialecte différent ; plus de cinq cents dialectes ont été dénombrés. Aussi ces peuplades sont-elles bien imparfaitement étudiées. Personnellement j'eus la chance de trouver en Makinja, un vieillard ayant travaillé auprès des blancs, un interprète scrupuleux et un précieux auxiliaire.

LA LONGUE INITIATION DES GARÇONS

CHAQUE tribu groupe un noyau de vieux hommes extrêmement vénérés. Ils arbitrent les conflits, initient les jeunes, convoquent les assemblées ; lorsqu'on dit chef, parfois, c'est à eux que l'on pense ; cependant leur rôle de chef ne s'étend pas au delà de ces questions, et la sagesse qui semble présider chez ce peuple permet à chacun d'être son propre chef. C'est là un des aspects les plus curieux et des plus attachants de ces hommes, qui réussissent à faire ce qu'aucune nation n'a su réaliser jusqu'à présent.

A huit ou dix ans, le jeune garçon commencera à être initié ; longue période d'un étonnant mysticisme, d'où il sortira totalement transformé. Les épreuves d'initiation ont lieu plusieurs fois par an et sont graduellement plus difficiles. Après une longue préparation, durant laquelle les hommes se couvrent le corps d'ocre et de sang, on arrachera au jeune garçon une incisive supérieure, puis on étendra de la cendre sur les larges blessures faites sur le corps à l'aide d'un couteau en pierre, afin qu'il subsiste d'impressionnantes cicatrices. Le but de ces cérémonies est de mettre à l'épreuve l'endurance du sujet et d'en faire un homme digne d'appartenir à la tribu. Mais la brutalité n'est pas le seul aspect présidant à l'initiation. Entre chaque session le jeune garçon recevra une véritable formation technique et religieuse. Il apprendra à chasser, à vivre dans un désert ; on lui enseignera les lois tribales qu'il devra respecter ; on lui inculquera sa religion totémique, qui deviendra ensuite indélébile dans son esprit et qu'aucun missionnaire n'a réussi à effacer. Après trois, quatre ou six ans, cette phase, la plus importante de son existence, se terminera.

CETTE PEINTURE ETRANGE et très primitive de lignes a été exécutée sur une écorce filandreuse. Elle représente quelques spécimens de la faune australienne : kangourous, émeus, koalas, araignées, oiseaux, etc. Pour exécuter son travail polychrome, l'artiste ne dispose que de trois ou quatre couleurs primaires : rouge ocre, noir, blanc et jaune, qui, délayées dans l'eau, ne permettent d'exécuter que des peintures fragiles, quoique de couleurs très vives, qu'il convient de conserver à l'abri de l'humidité.

PEINTURES découvertes dans les cavernes de la terre d'Arnhem. De telles scènes recouvrent aussi bien les murs que les plafonds des abris souterrains. Se trouvant dans des régions d'accès difficile, elles ne peuvent être atteintes qu'au moyen d'une véritable expédition, et seule la photographie permet de les faire connaître.

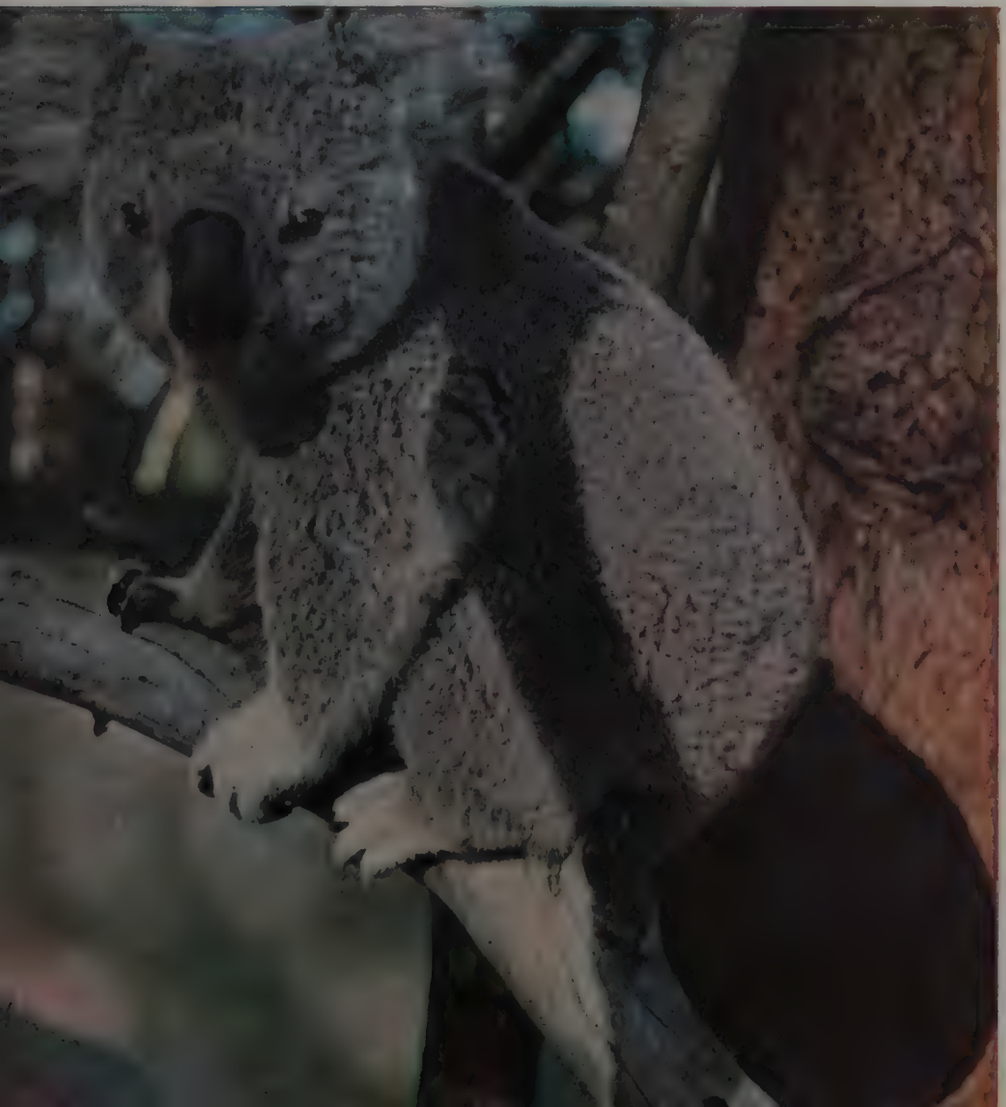
Il sera un homme autorisé à participer aux réunions, il pourra se marier, en respectant un système de lignée compliqué et dont un des buts est l'exogamie, c'est-à-dire le mariage hors de la parenté et même de la tribu.

Lorsqu'il mourra, son âme subsistera dans un rocher, dans une plante ou dans un animal, et peut-être parviendra-t-il, à l'aide de son zurunja, à se libérer de cet état et à se réincarner dans les entrailles d'une femme. Si, par leur industrie, ces hommes se rabaissent au plus bas échelon des races humaines, nous pouvons imaginer, par cet exposé très rudimentaire d'un système particulièrement complexe, qu'ils n'en sont pas pour cela plus primitifs.

LE TRAVAIL DE L'ARTISTE EST UN ACTE RELIGIEUX

Mes parties de chasse dans l'Aranda me donnaient le plus souvent l'occasion d'explorer les « Macdonnel Ranges », une des trois chaînes montagneuses sillonnant le centre. Elles sont orientées est-ouest et généralement constituées de quartzistes. Ces belles montagnes aux

UN CAMPEMENT D'ABORIGENES. Dans quelques jours ces infatigables nomades reprendront leur route sans fin, car les maigres ressources du désert les contraignent à se déplacer sans cesse pour trouver leur subsistance : quelques fruits sauvages ou plantes comestibles, reptiles ou petits animaux, que capturent les femmes, tandis que les hommes, chassent à l'aide du boomerang ou du woomera.



LE KOALA est le plus charmant des marsupiaux du cinquième continent. Il est gris foncé, trapu, sans queue et se trouve de l'est du Queensland jusqu'à la Nouvelle-Galles du Sud. Son museau obtus à larges oreilles poilues le fait ressembler à un petit ours. Il se nourrit de fruits et se tient dans les arbres. C'est un animal nocturne.

reflets rouges sont percées de gorges, de cavernes, attachées à une multitude de légendes fabuleuses sur la création de la terre et des mythes australoïdes. Ces lieux de pèlerinage sont souvent décorés de dessins rupestres, et là je tentai de découvrir l'art australien. Toutefois, le centre est relativement pauvre, et c'est dans le nord, principalement sur la terre d'Arnhem, que se trouvent les plus beaux spécimens de ces peintures. Les sujets que l'Australien dessine lui sont toujours inspirés par la nature ou par sa religion. Des scènes de chasse, des animaux, des totems sont ses principaux motifs. Dans ses dessins ou ses peintures, l'artiste s'attache parfois à beaucoup de détails. L'homme ou l'animal peuvent être représentés avec leur anatomie complète. Les lignes sont nettes, régulières, et les sujets paraissent animés. Les personnages sont répétés avec des attitudes différentes et ces travaux sont très décoratifs. Malheureusement, à l'exception de quelques peintures sur écorce, ce sont généralement les murs des cavernes qui servent de toile à ces artistes, et seule la photographie permet de divulguer ces œuvres d'une réelle beauté.

N'ayant jamais surpris au travail un de ces artistes archaïques, je

L'ART MIMI. C'est dans le nord de l'Australie, dans la région d'Arnhem-Land, que des dessins rupestres comme celui-ci ont été découverts. Empruntant leurs thèmes à la nature ou à la religion, ils reproduisent des scènes de chasse, des animaux, des hommes, des totems, et offrent avec les dessins préhistoriques trouvés dans certaines grottes du sud de la France et dans diverses contrées d'Europe de curieuses ressemblances. Ils semblent bien être l'œuvre d'artistes très primitifs qui auraient appartenu à la race dite « Mimi », sur laquelle on ne possède, à vrai dire, que peu de renseignements.

demandai à un de mes compagnons d'exécuter pour moi un dessin sur la paroi lisse d'un rocher. Je ne m'attendais à aucune objection, mais il manifesta peu d'enthousiasme pour ma demande, réfléchit longuement et m'annonça : « Ce n'est pas l'instant aujourd'hui », puis il ajouta : « Demain matin, si tu veux ! ».

Ce jour-là, je compris combien ces hommes attachaient un caractère religieux à ce travail, et qu'un certain état leur était indispensable pour peindre.

Le soleil encore très bas sillonnait horizontalement la plaine de ses rayons et faisait scintiller la pourpre des rochers. L'homme broya sur une pierre plate deux pigments : de l'ocre rouge et de la terre à pipe blanche ; en les diluant avec de l'eau, il fit une pâte bien lisse. Avec l'index il traça sur la paroi un dessin très stylisé représentant un homme dont la tête était figurée par un simple cercle.

LE DESERT n'est pas la seule protection des indigènes : il est interdit d'y pénétrer. Les contrevenants s'exposent à des peines sévères.

Puis, à l'aide d'un morceau d'écorce, il souligna les contours d'un trait de terre à pipe blanche et termina sans aucune retouche. Ensuite, il contempla fixement son œuvre, s'assit sur le sol et se frappa régulièrement les cuisses en marmottant tout bas des paroles inintelligibles. J'ose interpréter cette cérémonie comme une incantation qu'il adressait à son œuvre pour lui donner une âme. A quelques pas en arrière, je contemplais silencieusement cette scène bouleversante, et il me sembla vivre un instant au temps lointain des premiers hommes.

Lorsque mon séjour dans le centre de l'Australie prit fin, ce n'est pas sans tristesse que je quittai ce rude mais beau pays, ne me rappelant aucun autre, que je quittai aussi ses hommes si attachants et que je retrouvai la piste du retour et du monde de notre civilisation, parfois, hélas ! plus sauvage.

UNE SCIENCE NOUVELLE, L'ÉLECTRONIQUE BOULEVERSE TOUTES LES ACTIVITÉS HUMAINES

Depuis la fin de la guerre, une science nouvelle, l'électronique, se répand dans le monde, multipliant ses applications, bouleversant toutes les activités humaines. Il ne s'agit certes pas d'une science abstraite, réservée aux seuls savants de laboratoire, mais bien d'une science humaine — en ce qu'elle influence déjà, et modifiera de plus en plus, la vie quotidienne de chacun d'entre nous. L'électronique est passée du stade de la recherche scientifique à celui de la grande industrie — pas seulement aux Etats-Unis, mais dans le monde entier.

Le grand public sait aujourd'hui qu'il existe des robots électroniques possédant une sorte d' « intelligence », plus prompte que la nôtre, des calculatrices effectuant 16.000 additions par seconde, des Fire-Directors qui calculent le vol des V2, de merveilleux « cerveaux électroniques » qui annoncent aux hôteliers des saisons belles ou pluvieuses et « prophétisent » habilement la mort des gens, pour le plus grand bien des compagnies d'assurances !

Quelle étrange usurpation... bienfaisante des plus nobles facultés humaines ! Déjà, les robots électroniques font la morale aux gouvernements ; ils leur donnent des conseils « équilibrés » pour les questions économiques et sociales.

Il y a là un problème. Que l'électron soit à la base de la télévision, du cinéma parlant, de l'œil électrique ; qu'il ait permis la radio, à la suite de la géniale découverte, par Lee de Forest, de la « lampe » ; que l'électron soit au premier plan des préoccupations des atomistes qui étudient la *désintégration de la matière,* passe encore... mais tout cela ne constitue pas un cerveau.

Comment l'électron — simple granule volant d'électricité négative — a-t-il pu assumer des fonctions de gouvernement et d'administration « cybernétiques » ? Comment a-t-il pu nous apporter la solution de ce problème tant rêvé : le *robot polyglotte,* traduisant un texte russe en anglais en dix secondes ? Et comment, par un tour de force technique presque irrévérencieux, a-t-il pu analyser les textes de l'Ecriture Sainte et dénoncer des interpolations dans le Nouveau Testament ?

PREMIERES DECOUVERTES

Pour l'homme de la rue, l'amateur éclairé, les enfants des écoles, l'électricité est « un fluide qui se déplace dans des fils ». Les fils métalliques sont les tuyaux de l'électricité. Et jamais, au grand jamais, jusque vers les années 1880, les savants n'auraient pensé que ce fluide pût s'envoler en poussière, comme un sable sec chassé par le vent de mer !

Admirons par quels sentiers imprévus chemine la science. A l'exposition de 1866, un simple ouvrier, « bricoleur » de génie, nommé Ruhmkorff, avait présenté une certaine bobine à haute tension, qui fut remarquée par l'empereur Napoléon III. Ce redoutable engin crachait des torrents d'étincelles. Un autre amateur, verrier de son état, Gessler, eut l'idée d'envoyer cette décharge dans un tube vide d'air ; celui-ci s'illumina, produisant d'admirables rosaces roses, vertes, violettes, suivant la nature du gaz demeuré dans le tube à l'état de traces... Aimable sourire du hasard ! Si le vide avait été « parfait » la décharge n'eût point passé, et Gessler fût demeuré inconnu.

Cette expérience, les physiciens voulurent la faire. Hittorf puis le grand William Crookes accentuèrent le vide à l'aide de pompes spéciales, jusque vers le 1/100.000 de la pression atmosphérique. Le spectacle perdit beaucoup de son éclat, mais des phénomènes inexplicables apparurent ; il semblait qu'un mystérieux faisceau s'élançait à travers l'ampoule, faisant danser sur la paroi de verre une pâle tache verte.

Ceci se passait en 1879. L'affaire fit grand bruit dans le monde savant. Crookes eut l'idée de placer, dans son tube, un minuscule moulinet, qui se mit à tourner sous le choc d'invisibles corpuscules. Jean Perrin, en introduisant un « cylindre de Faraday », prouva qu'il s'agissait bien de « projectiles » lancés à grande vitesse, et que ces projectiles étaient *des grains d'électricité* négative. On les appela « électrons » ; nous disons aujourd'hui « négatons ».

LES ELECTRONS

Quand un homme a appris à nager, on dirait qu'il a fait un pacte avec l'eau ; il flotte désormais dans toutes les positions ! Cette heureuse fortune se présente parfois en physique ; dès l'instant que les savants eurent réussi à obtenir des électrons volants dans le tube de Crookes, ils s'aperçurent que des corpuscules semblables jaillissaient des objets éclairés, des corps chauffés, des fils électriques... C'était une grêle universelle dans la nature.

On pouvait même se demander pourquoi l'électricité classique avait tant tardé à se manifester sous ces formes « libres » et comment des électrons arrivent à se déplacer dans la masse compacte des conducteurs métalliques.

La réponse fut apportée par les théories atomiques. On admet aujourd'hui, depuis Rutherford et Bohr, que les atomes matériels sont analogues à de microscopiques systèmes solaires dont le noyau positif est entouré par une multiple ronde d'électrons négatifs tournant comme des planètes.

Or ces électrons ne tiennent pas très solidement au système, tout au moins les électrons périphériques. Dans un fil de cuivre, ils peuvent sauter d'un atome à l'autre ; il y a même des électrons libres qui se promènent entre les atomes du métal. Appliquons aux extrémités du fil une différence de potentiel au moyen d'une dynamo ou d'une pile, et voilà une migration générale d'électrons qui se produit : c'est le courant électrique.

Frottons une baguette de cire à cacheter ou de verre avec un chiffon de laine ; il n'en faut pas plus pour arracher ou pour implanter des électrons, en sorte que la matière se trouve *électrisée.* C'est une expérience d'électronique mécanique. Illuminons fortement une substance placée dans le vide, afin que l'air n'arrête pas les électrons *arrachés* par la lumière ; des électrons vont en effet se trouver libérés, en sorte que nous avons construit une véritable « pile à lumière » ; ce seront nos débuts dans la photo-électronique ». Chauffons une plaque au rouge, elle lâche des électrons, que nous pouvons recueillir sur une plaque froide : cette fois, c'est de la « thermo-électronique » ! Et Crookes, sans le savoir, avait fait de... l' « électro-électronique », terme barbare qui n'est heureusement pas entré dans le langage scientifique.

Tels sont les phénomènes naturels d'où est sortie l'électronique moderne, « penseuse » et automatique.

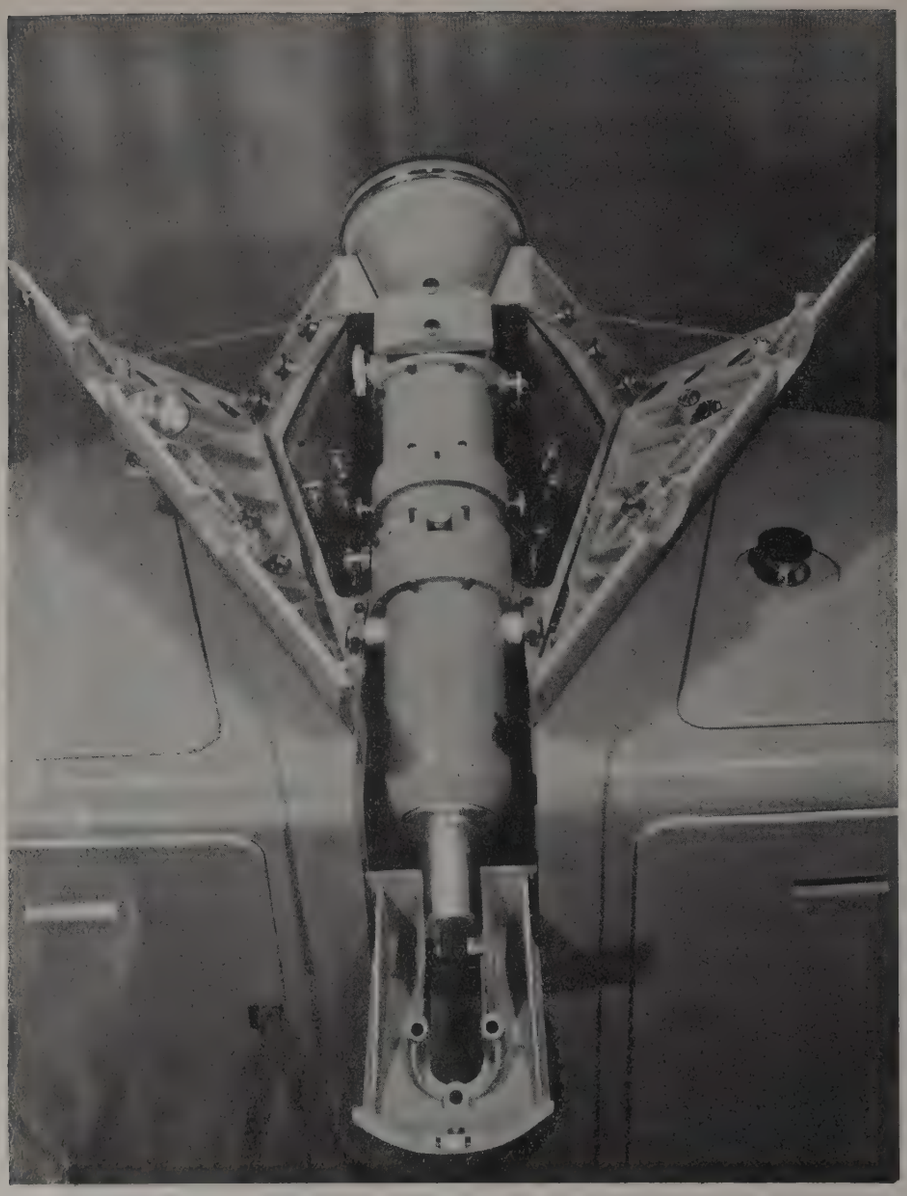
LA CELLULE PHOTOELECTRIQUE

Représentez-vous une bulle de verre où l'on a fait le vide et dont la paroi est tapissée intérieurement d'une couche d'un métal « photosensible », tel que le potassium ou le sésium. Ce genre de métaux et leurs oxydes présentent une couche extérieure d'électrons assez... volages, en sorte que la lumière suffit à les libérer.

Par une « fenêtre » ménagée dans cette couche, faisons tomber un rayon lumineux. Les électrons libérés s'élancent et viennent percuter une pièce métallique, de forme et de nature quelconques, dressée comme un piège au centre de l'ampoule. Cet afflux se traduit par un courant électrique, que nous pouvons recueillir au moyen de deux bornes reliées à la couche et à la pièce centrale... Pas de quoi faire rouler un train, évidemment ; mais rien ne nous empêche *d'amplifier* des milliers ou des millions de fois ce courant pour lui faire accomplir œuvre utile.

C'est ainsi que nous commanderons l'ouverture d'un portillon devant les voyageurs d'une gare, la mise en marche d'un escalier automatique, l'allumage et l'extinction de l'éclairage public à la tombée de la nuit et au lever du jour. Tel est le principe de la *cellule photoélectrique,* ou « œil électrique », universellement employé aujourd'hui pour des problèmes d'automatisme — notamment dans les usines « automatiques » en service aux Etats-Unis.

Citons seulement : le comptage des visiteurs dans les expositions, et des sacs dans les entrepôts, le contrôle des machines-outils, la protection des ouvriers travaillant sur des machines dangereuses, la surveillance d'incendie à bord des navires, le contrôle de l'opacité des fumées, la conduite automatique des distillations du pétrole, l'allumage automatique des phares sans gardien... et la protection des guichets de banque, où l'œil se fait fort de déclencher une mitraillette.



LE CAPOT SUPERIEUR de l'appareil ouvert laisse voir le tube cathodique dans lequel les faisceaux d'électrons se propulsent avec une vitesse et une force proportionnelles à la tension de la source électrique émettrice. Le « balayage » du fond du tube, formant écran, par un pinceau d'électrons dessine l'image.

UN OPERATEUR règle l'image agrandie qui se présente sur le fond du tube cathodique.

LE MICROSCOPE ÉLECTRONIQUE PERMET L'EXPLORATION DU MONDE DE L'INFINIMENT PETIT

LE microscope optique utilise, on le sait, les rayons lumineux traversant une lentille. Dans le microscope électronique, les lentilles sont constituées par des champs électriques ou magnétiques — pièces d'acier électrisé ou bobines creuses — qui dévient les électrons. Et, tandis que le microscope optique donne un grossissement maximum de 2.500 fois, le microscope électronique permet des grossissements de 150.000 fois. C'est dire que son pouvoir d'exploration de l'infiniment petit est pratiquement à peu près illimité. Aussi l'emploie-t-on pour définir la structure interne des matériaux, l'acier, par exemple. Il rend aussi les plus grands services aux laboratoires de biologie pour l'étude des virus et des bactéries, facilitant la découverte des agents de certaines maladies, qui n'étaient connues parfois que par leurs effets sans qu'il ait été possible de les identifier visuellement. Dans tous les compartiments de la science et de la technique, le microscope électronique apporte maintenant un instrument d'investigation qui facilitera grandement le travail des chercheurs.

LA CAMERA DE TELEVISION qu'on voit ci-dessous capte des images agrandies par un microscope électronique. Grâce à la combinaison de ces deux appareils, 400 spécialistes ont pu, lors d'un congrès d'hématologie à Amsterdam, examiner les micro-organismes les plus petits à quelque distance de leur salle de réunion et sur grand écran de 3 mètres sur 4 mètres.

LE MICROSCOPE ELECTRONIQUE a, comme toutes les machines et les appareils de la science et de l'industrie modernes, une beauté propre incontestable. Ses organes complexes et qui permettent des grossissements de l'ordre de 150.000 fois sont protégés par ce meuble aux lignes élégantes.

L'œil électrique est même capable d'actions nuancées, déjà « méditées », pourrait-on dire.

Dernier en date, l'*Optar* indique la *distance* de l'obstacle ; ce résultat est obtenu au moyen d'un masque hélicoïdal qui tourne devant un œil électrique ; quand la position du masque correspond à la « mise au point » voulue, l'appareil émet un son plus ou moins aigu suivant la distance du danger.

DES LAMPES AUX PROPRIETES MERVEILLEUSES

Un Américain, Edison, découvrit un jour qu'un métal chauffé émet des électrons. C'est même une des rares découvertes dont ce génie pratique n'ait tiré aucun résultat commercial. Fleming imagina de placer dans une ampoule vide d'air un filament incandescent — chauffé par un courant auxiliaire — et une plaque chargée de recueillir les électrons projetés. Il créa ainsi une « diode » formant *soupape* électronique, c'est-à-dire ne laissant passer le courant électrique que dans un seul seul sens.

Lee de Forest, dont l'histoire attristante mérite d'inspirer la verve des romanciers, alla plus loin ; entre filament et plaque, il interposa une « grille » métallique. Portons la grille à un potentiel négatif; elle va repousser les électrons, qui n'atteindront plus la plaque, tandis qu'elle les attirera au contraire si nous la portons à un potentiel positif.

On conçoit qu'il soit ainsi possible, à l'aide d'énergies prodigieusement faibles, appliquées à la grille d'une telle « lampe », de gouverner un courant beaucoup plus puissant, circulant entre plaque et filament. Ce n'est plus une modeste soupape, c'est un robinet, une écluse, un gouvernail ; quelque chose d'analogue à un aiguillage de chemin de fer, où la minime force musculaire d'un homme suffit pour orienter d'énormes convois.

L'admirable, dans ce « relais » électronique, c'est son obéissance instantanée, sa prodigieuse « vitesse de réponse » ; et c'est ce qui lui permet d'intervenir dans les postes de radio, de télévision, de radar, d'exécuter des calculs électroniques plus rapides que la pensée.

Ainsi naquit la « lampe de radio », un *triode*, qui domine tout notre siècle.

MICROSCOPE ELECTRONIQUE ET TELEVISION

Lancer les électrons à la volée, comme une poignée de plomb de chasse, est un sport rustique. On peut « focaliser » les faisceaux d'électrons et créer ainsi une véritable *optique électronique*.

Pour focaliser la lumière on emploie une lentille réfringente. Les lentilles qui conviennent aux faisceaux d'électrons sont immatérielles ; on les constitue par des champs électriques ou magnétiques qui dévient les électrons et que l'on obtient au moyen de pièces métalliques électrisées ou d'enroulements en forme de bobines creuses.

Tel est le principe du *microscope électronique*, qui a permis de pousser nos explorations beaucoup plus loin que le microscope « optique » ordinaire vers l'infiniment petit. Tandis que le grossissement maximum d'un microscope optique ne peut dépasser les « 2.500 fois », à cause de la « diffraction » ondulatoire de la lumière, le microscope électronique fournit des grossissements de 150.000, et l'on est même parvenu à photographier les grosses molécules !

Portons une pièce métallique, ou cathode, à un haut potentiel négatif ; plaçons en face une plaque positive percée d'un trou et logeons le tout dans une ampoule vide d'air. C'est ce qu'on appelle un *canon à électrons*. Un fin pinceau d'électrons rapides s'élance à travers l'orifice. Recevons-le sur une substance chimique fluorescente, un vif point lumineux apparaît : le *spot*. Au moyen de plaquettes électrisées disposées à la sortie du « canon », nous allons pouvoir dévier à notre gré ce spot, tel un pinceau d'artiste, pour dessiner de fantaisistes silhouettes sur le fond du tube.

Tel est le principe de la *télévision* sous sa forme actuelle ; les plaquettes déflectrices sont reliées à l'antenne par un système de lampes, de façon à assurer le « balayage » du fond du tube, formant écran, l'intensité du spot varie de façon à former des blancs et des gris plus ou moins foncés, constituant l'image. Un nouveau système de « télévision codée » permettra peut-être d'étendre énormément la portée des ondes de télévision, qui est actuellement limitée par la courbure de la terre. On parle même de la transmission de spectacles télévisés par-dessus l'Atlantique.

LES CERVEAUX ELECTRONIQUES

Ce nom familier de « cerveaux électroniques » a été donné à des engins calculateurs comportant un grand nombre de lampes triodes, comme la célèbre ENIAC américaine, qui calcula la bombe atomique.

Le principe de base des calculatrices électroniques n'a rien de mystérieux. Des lampes génératrices envoient, dans des circuits convenables, des « tops » de courant qui s'ajoutent ; chaque top joue le rôle d'une dent de roue dentée dans une machine à calculer ordinaire, mais avec une souplesse et une rapidité de fonctionnement prodigieuses.

A l'entrée de la machine se trouve une sorte de *mémoire*, constituée par des *cartes perforées* du type « machines à statistiques », qui indique à la machine les opérations à faire ; c'est le *programmateur*, que l'on prépare tout à loisir. La vitesse du calcul électronique est telle, en effet, qu'un opérateur humain ne pourrait fournir les données assez vite pour utiliser la machine à plein rendement.

A l'intérieur de la machine, les lampes sont groupées sous forme double ; c'est ce que l'on appelle un *flip-flop* ou « bascule électronique ». Un flip-flop peut posséder deux positions d'équilibre électrique suivant qu'une lampe bloque l'autre ou inversement. On conçoit que ces deux positions puissent *signifier* les chiffres zéro et un, ce qui, dans le système numérique « binaire », permet d'exprimer tous les nombres, aussi grands que l'on voudra. L'ensemble des flips-flops absorbe les nombres en les additionnant, tout comme un compteur kilométrique ajoute les kilomètres.

Ces machines font aisément une addition ou une soustraction de dix chiffres sous dix chiffres en 60 microsecondes (60 millionièmes de sec.) ; la multiplication ou la division, sur ces mêmes nombres, se font en 250 microsecondes. Pratiquement, dans la tenue des documents comportant des calculs, si compliqués soient-ils, *le temps consacré aux calculs n'existe plus.*

DE LA GESTION ADMINISTRATIVE A LA CRITIQUE LITTERAIRE

La Compagnie américaine I. B. M. a passablement surpris les cybernéticiens et les polyglottes de l'O. N. U. en présentant une adaptation de sa calculatrice 701 transformée en *traductrice*. La machine peut traduire différents textes du russe en anglais, heureux symbole de compréhension internationale !

Théoriquement, le système est simple. Imaginez une bande de magnétophone à double largeur, sur laquelle tous les mots russes et leur traduction en anglais sont inscrits en regard ; inscrits sous forme codée binaire, bien entendu, c'est-à-dire compréhensible pour les lampes. C'est la « bande-dictionnaire ».

Supposons que nous ayons proposé à la machine le mot anglais *fellow* (camarade), qui se trouve par conséquent contenu, sous forme électrique, dans les flips-flops d'entrée. La bande-dictionnaire défile. Au moment où l'inscription « fellow » se présente sous la « tête électromagnétique liseuse », les flips-flops anglais se trouvent remis à zéro. A ce moment, une impulsion de courant jaillit et a pour effet de permettre au signal *tovaritch* de sortir de la bande pour actionner le mécanisme de sortie : le mot tovaritch se trouve ainsi imprimé par la machine.

Il est impossible de donner ici la description de la merveilleuse « grammaire » automatique qui permet à la machine, au lieu de fournir un grossier « mot à mot », de manier les plus subtiles tournures idiomatiques. Ce résultat est obtenu à l'aide de « consignes » qui interviennent, toujours électroniquement, pour définir les formes syntaxiques et l'ordre des mots.

On conçoit que de telles machines puissent exécuter des *combinaisons de pensées* et des *analyses* extrêmement poussées, tout comme les machines à cartes perforées, mais avec une rapidité extraordinaire. Si l'on possède toutes les données d'un problème sociologique, politique, militaire, et *qu'on sache les exprimer sous forme chiffrée*, la machine pourra passer en revue des millions de combinaisons et trouver la bonne, alors qu'un tel travail eût exigé toute une vie.

Tout à l'extrémité de ces prospections hardies, la machine électronique a fait quelques essais, strictement analytiques, dans le domaine... de la critique littéraire. Chaque auteur, dès l'instant qu'il prend la plume en main, possède un style, autrement dit un arc-en-ciel caractéristique de tournures de phrases, de locutions, de vocables qui permettent de l'identifier... au prix, il est vrai, d'analyses interminables, mais que la machine électronique permet d'exécuter.

Appliquée à l'Evangile selon saint Matthieu, l'analyse électronique a fait apparaître des interpolations déjà connues des exégètes. Ne nous pressons point de faire dire à ces curieuses recherches plus qu'elles ne peuvent dire : ce ne sont point les cerveaux électroniques qui nous expliqueront le secret d'un vers de Virgile ni la puissance d'un *Sermon sur la montagne* dans l'histoire de l'humanité.

DU RALLYE DE MONTE-CARLO AUX ROUTES DU NORD

DANS UNE TEMPETE DE NEIGE un concurrent de « Neige et Glace » passe entre les rares maisons du petit village d'Huez, à mi-chemin de l'Alpe où sera jugée l'arrivée.

NEIGE ET VERGLAS ont rendu particulièrement pénible l'épreuve du circuit des routes du Nord. Plus de la moitié des concurrents n'ont pu terminer la course.

AU COURS d'une réception organisée par M. et M^me^ Léon Cibié et M. et M^me^ Pierre Cibié, à l'Hermitage de Monte-Carlo, en l'honneur des concurrents du rallye, M. Pierre Cibié a remis à Paul Guiraud, champion de France des voitures de tourisme 1954, toujours fidèle à Cibié, un superbe cadeau, sous les applaudissements de ses camarades et d'une nombreuse assistance.

EN PASSANT
PAR NEIGE ET GLACE

par RAYMOND MIOMANDRE

LES années précédentes, on reprochait au rallye de Monte-Carlo de ne pas être assez difficile, ce qui faisait arriver plus de deux cents concurrents non pénalisés et se jouer la première place sur une épreuve de maniabilité. Pour pallier cet inconvénient, les organisateurs avaient réussi le tour de force de calculer des moyennes imposées pourtant pas des plus élevées — 45 à 60 km.-h. — sur 350 kilomètres, entre Gap et Monte-Carlo, parcours commun à tous les concurrents. Pour la grande majorité d'entre eux ce fut la catastrophe, car la neige, la brume et le verglas régnèrent pendant plus de 100 kilomètres, ce qui les obligea à prendre de grands risques ; les routes n'étaient pas gardées, et, de plus, des contrôles secrets étaient disposés sur le parcours. Ce fut, notamment, le premier, placé à l'entrée de Vizille, où, dans la salle bien chaude d'un café, le chronométreur, M. Adam, fit la décision, car la plupart des concurrents, voulant prendre de l'avance pour compenser leur retard, dû aux éléments déchaînés, se moquèrent bien de la moyenne imposée. Cette politique valut à tous les concurrents d'être pénalisés.

Toutes ces difficultés n'empêchèrent pas plus de 200 concurrents d'arriver à Monte-Carlo. Surprise ! c'étaient les Français Marang-Manoukian (Citroën) qui étaient en tête devant la coalition étrangère. Cette première place, ils ne la conservaient pas bien longtemps, car, à l'issue de l'épreuve de maniabilité, ils étaient battus, et après l'épreuve de régularité, sur le circuit montagneux de 350 kilomètres, tronçonné en cinq secteurs à couvrir à des moyennes imposées, les Norvégiens Malling-Fadum (Sunbeam) faisaient figure de vainqueurs, talonnés par les Français Guillard-Dugat (Dyna Panhard) et l'équipe franco-hollandaise Becquart-Gatsonides (Aston Martin). Pour la coupe des dames, les Anglaises Sheila Van Dam, championne d'Europe de grand tourisme, et Hall se détachaient nettement.

L'ALPE D'HUEZ A FAIT LA DECISION DANS « NEIGE ET GLACE »

DANS « Neige et Glace », réputé pour sa dureté, son parcours et les épreuves annexes se disputant en montagne, cette dernière ne joua un rôle que sur la fin du parcours. C'est l'épreuve de vitesse en côte de l'Alpe d'Huez qui fit la décision, car la neige, qui jusque-là avait boudé, s'était mise à tomber très fort. Cela valut à quelques concurrents de sérieuses pénalités, et constitua un vrai régal pour les quelques milliers de personnes qui s'échelonnaient tout au long des 12 kilomètres menant à l'Alpe. Finalement, Matussière-Borsa (Salmson) l'emportaient sur la 4 CV pilotée par Caltier-Parisot.

VERITABLE HECATOMBE SUR LES ROUTES DU NORD

LE circuit des Routes du Nord connaissait, lui, les pires difficultés. La neige, le brouillard, le verglas, des routes difficiles dans le Boulonnais étaient causes d'éliminations successives et massives. Sur 108 concurrents au départ 48 seulement terminaient à Roubaix, après 1.000 kilomètres, pour y disputer l'épreuve finale. Sur ces 48 rescapés, ils n'étaient que 5 à ne pas être pénalisés et à pouvoir prétendre à la victoire. Ces cinq avaient noms : M. et J. Parsy (Jaguar), Lesage-Gery (Salmson), Castelain - Ros (Alfa - Roméo), Cornet - Lécuyer (D. B.) et Michy-Dubrull (Denzel), trois grosses cylindrées et deux petites. Avantagées par leurs chevaux, les grosses cylindrées l'emportaient avec Parsy frères, devant Castelain, mais l'équipage parisien Louis Cornet-Lécuyer se classait troisième et vainqueur du groupe sport. Louis Cornet, un jeune qui s'affirme au fil des mois et qui compte à son palmarès le Grand Prix de La Baule, résumait ainsi l'épreuve après l'arrivée :

« Une promenade, sur la glace, de 300 kilomètres, coupée de quelques sorties de route spectaculaires, et surtout beaucoup de chance. »

Mais ce que ne dit pas le jeune Cornet, c'est que la petite D. B. fit un des meilleurs temps dans l'épreuve de vitesse, disputée sur l'aérodrome enneigé de Cambrai.

LE PRINCIPE fondamental du basket-ball consiste à se disputer la balle en évitant tout contact avec l'adversaire. Sous le panier (photographie ci-dessous), la bataille pour le ballon entre attaquants et défenseurs peut donner lieu à un véritable « ballet ».

DERNIER-NÉ DES GRANDS JEUX COLLECTIFS LE BASKET-BALL DEVIENT UNE BATAILLE

PAR MICHEL CLARE

DERNIER-NÉ des grands jeux de ballon, le basket-ball, dû à un phénomène de génération spontanée, sans aucune référence quelconque dans le passé, a connu un succès considérable en l'espace d'un demi-siècle. Il est le plus universel des sports collectifs. Ses règles fondamentales ont été traduites en trente langues. Soixante-quinze nations le pratiquent. De simples villages des Etats-Unis d'Amérique ou des plaines russes le connaissent. La Chine communiste vient de le décréter « sport de base ». Aucune race ne l'ignore. On évalue à plus de 20 millions le nombre de ses joueurs participant aux compétitions. Pour la France seule, la Fédération de basket-ball comptait 1.200 licenciés en 1920, 17.000 en 1938, 69.000 en 1945. Elle en a 120.000 aujourd'hui.

Les raisons de cette vogue ? D'abord, le basket-ball (balle au panier) est un jeu simple : deux équipes de cinq joueurs sont opposées. Le but est d'introduire un ballon dans un cercle (ou panier) placé à 3 m. 05 du sol. Il est interdit de déplacer la balle autrement qu'avec les mains. Ensuite, sa pratique n'exige pas de vastes espaces. Il suffit d'un terrain de 14 mètres sur 26 mètres, c'est-à-dire qu'on peut jouer habituellement dans une salle ou dans un gymnase. Enfin, il répond admirablement à ce que l'on attend du sport : à la fois une formation et un jeu. Le basket-ball cultive l'adresse, la souplesse, l'agilité, les réflexes, le souffle, les muscles et le cœur. « C'est un jeu d'équipe faisant

appel à un haut degré d'attention, de jugement, de talent individuel, d'initiative, de maîtrise de soi et d'esprit de coopération », précise l'encyclopédie britannique.

L'ENFANCE D'UN JEU MAINTENANT PRATIQUE DANS LE MONDE ENTIER

La naissance du basket-ball s'est faite de singulière façon. A l'encontre des autres jeux collectifs, football ou rugby, il fut créé aux Etats-Unis, et de toutes pièces. Au cours de l'automne 1891, dans le collège de Springfield (Massachusetts), où se trouvaient rassemblés les instructeurs de l'Y. M. C. A. (« Young Men Christian Association »), l'on s'inquiéta de trouver un sport qui puisse être joué entre la saison de base-ball (été) et la saison de rugby (hiver) ; un sport qui soit à la fois un divertissement, un jeu et un moyen d'entraînement ; un sport qui, éventuellement, puisse prendre place à l'intérieur d'un gymnase et qui serait plus passionnant que la balle au chasseur ou le ballon prisonnier. Le directeur de l'établissement chargea un jeune professeur, le docteur James Naismith, d'inventer un jeu nouveau. James Naismith, d'origine canadienne, avait fait ses études de théologie, puis avait décidé de se consacrer à la formation physique des jeunes gens. Il se mit à l'œuvre, chercha et trouva. Dans un livre publié en 1937, il nous a raconté comment, partant d'un jeu de son enfance, « le canard sur le rocher », où il s'agissait de lancer une pierre dont la trajectoire suivait la forme d'un arc, il aboutit aux premières règles de la balle au panier ; comment les premiers ustensiles furent deux paniers à pêche qui traînaient à l'économat. Voici les grandes lignes de cette genèse, selon son auteur :

D'abord, je constatai que tous les sports d'équipe utilisent une balle ou un ballon. J'hésitai entre le ballon ovale et le ballon rond, mais finalement je choisis ce dernier, plus facile à manier. Partant du rugby (qui était le jeu le plus en faveur à Springfield), je me rendis compte que l'un des éléments essentiels de ce jeu, le placage, était impossible à pratiquer sur le plancher d'un gymnase. Il fallait trouver autre chose d'analogue, et c'est ainsi que j'eus l'idée d'interdire au joueur de courir avec la balle. Il lui restait deux possibilités, ou bien lancer le ballon ou le faire rebondir avec la main.

Restait à trouver le but du jeu. Je me souvins alors du « canard sur le rocher ». Les joueurs devraient lancer la balle comme j'avais appris à lancer la pierre, cette manière exigeant plus d'habileté et de vigueur. Je songeai un instant à placer une boîte à chaque extrémité du gymnase. Mais je me rappelai que je disposais de dix-huit élèves, c'est-à-dire de deux camps de neuf joueurs, lesquels pourraient former un écran et rendre l'approche de la boîte pratiquement impossible. Pour remédier à cela il convenait de placer le but au-dessus de la tête des joueurs. Le nouveau sport était trouvé. Il suffisait de mettre noir sur blanc le règlement.

TREIZE REGLES FONDAMENTALES

A L'ORIGINE, avant même que fût jouée la première partie, le jeu de James Naismith comprenait treize règles. Les joueurs n'avaient pas le droit de courir avec le ballon ; ce dernier devait être tenu dans une seule main ou entre les deux mains ; les joueurs ne devaient avoir aucun contact entre eux, les coups étaient sanctionnés ; lorsqu'une équipe commettait trois fautes, l'équipe adverse bénéficiait d'un but ; pour qu'il y eût but, le ballon devait demeurer dans le panier ; s'il ressortait il était remis en jeu ; la partie était composée de deux mi-temps de quinze minutes ; l'équipe qui marquait le plus grand nombre de paniers avait gagné. En cas d'égalité, la partie était prolongée.

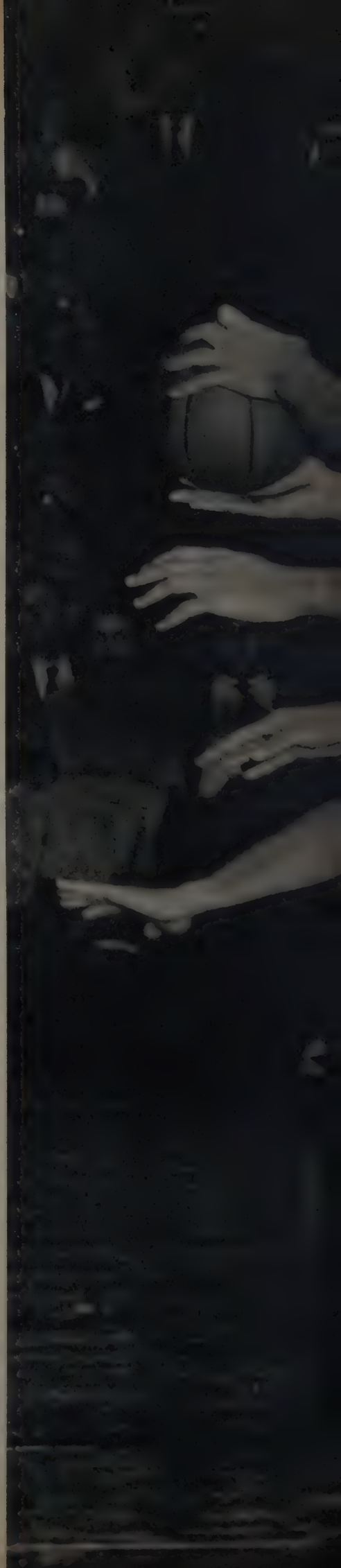
Après quelques échanges d'idées entre les élèves et leur professeur, le nouveau sport trouva son nom : basket-ball.

Dans l'essentiel, les principes fondamentaux formulés par James Naismith demeurent dans les règles actuelles.

L'intérêt suscité par ce jeu moderne se développa comme un feu de brousse. L'Y. M. C. A. avait de nombreuses ramifications aux Etats-Unis et à travers le monde. Ainsi, dès 1892, le basket-ball faisait son apparition en France. La première rencontre avait lieu au début de l'année 1893, dans la salle de l'Y. M. C. A., rue de Trévise. En 1900, on adaptait les règles du jeu pour les jeunes filles.

Mais il fallut attendre l'après-guerre pour que le succès du basket-ball s'affirmât. A l'instar des légionnaires romains qui apportèrent aux Anglais les premières traditions des jeux de l'antiquité, ce furent les soldats américains qui permirent aux sportifs européens de découvrir l'intérêt de ce nouveau sport, lancé par les Jeux interalliés de 1919. L'année suivante, la Fédération française d'athlétisme officialisait le jeu, et en 1921 seize clubs disputèrent le premier titre national, qui revint à l'Evreux Athlétic Club. Le basket-ball progressait à pas de géant. Aux Jeux olympiques de 1936, à Berlin, on enregistrait la participation de vingt et une nations. Au cours de ces mêmes jeux se tinrent les assises de la Fédération internationale, qui définit son règlement. Les règles nouvelles apportaient les modifications suivantes : suppression de l'engagement, au centre, après chaque panier, mais remise en jeu à partir de la ligne de fond de l'équipe contre laquelle le panier venait d'être réussi ; droit pour le joueur de « pivoter » avec la balle en main. Ainsi le jeu gagnait en rapidité.

La technique connut une nouvelle mutation à l'issue de la seconde guerre mondiale, lors des Jeux olympiques de 1948, les changements apportés ten-



AUX ETATS-UNIS, les meilleurs joueurs possèdent à fond la technique du jeu de basket. Ainsi au cours de cette rencontre disputée au Madison Square Garden entre deux grandes équipes universitaires, et où le joueur en possession du ballon aura bien du mal à shooter dans la position convenable, tant l'écran de la défense demeure serré. C'est d'ailleurs dans une défense serrée, qui pratique ce que l'on appelle « l'anti-jeu », que réside le danger du basket moderne.

LES JOUEURS américains se distinguent déjà par leur taille. Ici, il manquait peu de chose pour que l'un d'eux atteignît le panier. Mais la défense veille et est entrée en possession du ballon au moment où il allait être expédié dans le cercle.

AU COURS du dernier tournoi de Milan, les basketteurs soviétiques ont affirmé leur suprématie en Europe. Voici l'un d'eux, qui, ayant réussi à percer la défense des joueurs... français, va réussir le panier.

CETTE FOIS-CI la rapidité de l'attaque a réussi à surprendre les arrières, qui assurent la défense du panier. Et cela nous vaut un admirable shoot d'un joueur en pleine extension. On notera qu'ici les panneaux sont en Plexiglas dans l'intérêt du spectateur, qui a une meilleure vision du jeu.

dant alors surtout à limiter le jeu défensif du basket-ball au profit de l'attaque, afin de rendre cette dernière plus rapide, plus variée. C'est ainsi que les scores, qui atteignaient auparavant des moyennes de 20 à 30 points (2 points par panier marqué, 1 point sur coup franc), passèrent à 60-70 points.

QUAND LE BASKET-BALL DEVIENT UN SPECTACLE

Le caractère spectaculaire du basket-ball devait amener très rapidement à l'organisation d'une branche professionnelle de ce sport ; et même à aller assez loin dans ce domaine du sport spectacle, analogue aux autres jeux dont les participants sont rétribués, à la revue, à la démonstration de virtuosité pure, telle celle offerte à maintes reprises en France par la célèbre troupe noire des « Harlem Globe-Trotters ».

Dès 1898, moins de dix ans après sa fondation, le basket-ball tombait dans les mains des entrepreneurs de spectacles. La « National Basket-Ball League » voyait le jour aux Etats-Unis. Elle avait des équipes à Philadelphie, à New-York, à Brooklyn et à New-Jersey. La même année, la ligue de la Nouvelle-Orléans organisait ses premières tournées. Les joueurs touchaient environ 200 dollars par mois. Il s'agissait alors d'initiatives isolées. Il faudra attendre la fin de la première guerre mondiale pour que le basket professionnel se fonde sur des bases plus solides. La « ligue américaine » s'organisa vers 1925. La saison professionnelle durait six mois, et les joueurs furent payés jusqu'à 2.000 dollars par mois. Après avoir subi des fortunes diverses, la « National Basket-Ball League » compte aujourd'hui onze clubs et organise des tournées dans tous les Etats-Unis. Mais cette forme de professionnalisme n'existe qu'en Amérique, où des joueurs vedettes parviennent à gagner près de 20 millions de francs par saison !

LES HARLEM GLOBE-TROTTERS

Parallèlement, les tournées de l'équipe des Harlem Globe-Trotters, dont l'origine remonte à 1927, sont plus significatives encore. Il s'agit d'une bande de joueurs noirs, très doués, et menés comme une troupe de professionnels du music-hall. La formation des intéressés est extrêmement solide, comme le recrutement est sévère, d'ailleurs. Outre cela, les joueurs consacrent de nombreuses heures par jour à la mise au point de leurs combinaisons ou, plus précisément, de leur numéro.

Leur succès vient à la fois de la pratique d'un jeu extrêmement au point et efficace, dans le respect des règles classiques, quand il le faut, et d'une succession de gags aussi drôles qu'inattendus et dignes du meilleur spectacle de music-hall, gags alimentés par les gestes traditionnels du basketteur, dont les Harlem Globe-Trotters tirent un effet comique (l'utilisation des dribbles, en particulier), et les astuces ressortissant à la farce universelle.

La vogue des prodigieux joueurs noirs connaît une faveur croissante. Les

IL EST PARFOIS DIFFICILE d'empêcher un joueur de poursuivre son but, tout en respectant les règles, qui interdisent à tout joueur d'entrer en contact avec un adversaire, soit en le poussant, soit en le serrant, soit en le chargeant. D'autant plus quand le joueur tient au ballon comme à la prunelle de ses yeux. Aux derniers championnats du monde, le Brésil ne s'inclina que devant les U. S. A. Nous pouvons constater, ci-dessous, que les joueurs brésiliens possèdent des qualités acrobatiques incontestables et savent profiter des « ouvertures ».

L'ART DU « DRIBBLE », c'est l'a b c du basket. Le dribble est un moyen de progression avec le ballon qui consiste à donner une impulsion à celui-ci en le faisant rebondir sur le sol, mais sans le toucher avec les deux mains à la fois. Ce joueur des célèbres « Celtics » de Boston (ci-dessus) n'a plus rien à apprendre dans ce domaine, semble-t-il. Pourtant, le meilleur dribbleur du monde est le basketteur noir des Harlem, le prestigieux Tatum (ci-dessous), dont les mains immenses saisissent le ballon comme s'il s'agissait d'une simple balle. Le joueur noir Tatum est aussi célèbre aux U. S. A. (et à travers le monde) qu'une vedette de music-hall. Son cachet de joueur de basket professionnel s'élève à 12 millions de francs par an.

vedettes en sont le « clown du basket-ball », Reece Tatum, dont les bras sont particulièrement longs (ils s'étendent de l'épaule aux genoux), et Marques Haynes, le « dribbleur » spectaculaire (dans toutes les positions, couché, assis, debout). Les « Harlem » ont gagné plus de quatre mille matches. Ils jouent chaque saison devant plus d'un million de spectateurs (leur record est de 75.000 personnes à Berlin, en 1951, dans l'énorme stade olympique édifié par le IIe Reich). Ils viennent régulièrement en France depuis plusieurs années. Ils ont été en vedette dans le monde entier.

LE BASKET CONNAIT PARTOUT UNE POPULARITE CROISSANTE

De nos jours le basket-ball dépasse en popularité la plupart des jeux d'équipe. Le football ou le rugby exigent de onze à quinze joueurs, un terrain suffisamment vaste, tandis que le basket ne groupe que cinq équipiers, huit ou neuf en comptant les remplaçants. Son attrait fait le reste. Et, après avoir été le sport de prédilection des groupements à faibles effectifs, des patronages, il est devenu le jeu fondamental de toute éducation physique. A cet égard, les résultats ne trompent guère. Les palmarès indiquent, très précisément, la valeur sportive des peuples et l'intérêt qu'ils y portent. Un exemple : aux Etats-Unis le basket-ball est l'un des rares sports pratiqués en dehors des universités, dans les groupements spécifiquement corporatifs.

Le monde du basket-ball est partagé en deux blocs. D'un côté, les Etats-Unis, de l'autre, les démocraties populaires ; ces dernières venues assez tard, mais qui mettent en œuvre des moyens énormes pour rattraper le handicap du temps.

EN AMERIQUE IL EST CONSIDERE COMME SPORT DE BASE

Aux Etats-Unis le basket-ball est entré dans les mœurs, on compte 1.500.000 licenciés et près de 5 millions de pratiquants. La bannière étoilée n'a jamais été amenée au bas du mât des Jeux olympiques ou des championnats du monde. Et, ce qui est d'autant plus remarquable, c'est que les Américains n'envoient pas pour ces grandes rencontres un choix de leurs meilleurs joueurs, mais une équipe de club, celle qui a enlevé le championnat national ou universitaire. Le basket est toujours considéré aux U. S. A. comme l'un des premiers sports nécessaires à l'éducation des jeunes gens, et il fait partie du programme de l'enseignement dès les classes primaires jusqu'aux universités. Aussi n'est-il pas surprenant, là-bas, de voir opérer des garçons de dix à douze ans déjà aptes à fournir des joueurs complets, adroits, rompus à toutes les tactiques de jeu, capables de lancer la balle au panier et de réussir à marquer dans toutes les positions. La passion dure encore à l'issue de la scolarité, chaque usine possède son équipe représentative.

Ainsi le basket américain fonde ses succès sur son expérience, sur ses traditions et sur un recrutement quasi inépuisable, où l'élite physique de toute une nation est sollicitée. Sa méthode de jeu est extrêmement simple. L'équipe classique possède trois avants de grande taille (plus de 2 mètres) et deux arrières de taille inférieure, mais extrêmement rapides, qui conduisent le jeu et qui, en outre, possèdent une adresse exceptionnelle dans les tirs à mi-distance. L'entraînement, la formation athlétique, la répétition quotidienne des gestes classiques font le reste. Les joueurs américains ne seront pas détrônés de sitôt.

LE SUCCES POPULAIRE DU BASKET AUX U. S. A.

Outre cela, la vogue que connaissent les manifestations de basket-ball est, aux Etats-Unis, un fait sociologique. Chaque réunion organisée au Madison Square Garden à New-York, par exemple, fait le plein. On évalue à un demi-milliard de francs les recettes réalisées en quatre mois par cette seule enceinte. Les places pour les grands événements sont d'ailleurs extrêmement rares et donnent lieu à l'organisation d'un véritable marché noir. Un exemple : en 1946, à la sortie de la guerre, à une date où le nylon était encore une matière précieuse, il se trouvait des gens passionnés de basket au point d'échanger une place au Madison Square contre trois paires de bas nylon. Aujourd'hui, on constate que le basket est un des rares sports qui continuent à déplacer la grande foule, malgré le développement de la télévision, toutes les grandes rencontres figurant cependant au programme de la T.V.

A l'intérêt du spectacle s'ajoute la passion du jeu. Les matches font l'objet de paris organisés clandestinement par les « bookmakers ». Mais sur ce dernier point la vigilance du gouvernement fédéral a redoublé. Il y a deux ans, en effet, un immense scandale a éclaté aux U. S. A. quand on eut découvert qu'un grand nombre de managers d'équipes et parfois même des joueurs avaient partie liée avec les bookmakers et « arrangeaient » les résultats des rencontres.

Les rencontres de basket sont extrêmement animées, autant dans la salle que sur le terrain, d'ailleurs. Par soirée, on joue deux matches. Les gradins sont garnis par les « supporters » des équipes, qui manifestent bruyamment, à l'aide de tous les instruments imaginables, en faveur de leur équipe. Pendant les mi-temps, ce sont les troupes de « bobby-soxers », vêtues d'oripeaux originaux aux couleurs des clubs en présence, qui pénètrent sur le terrain et présentent une revue improvisée, accompagnées par la musique et le vacarme indescriptible qui tombe des tribunes.

Jusqu'à l'arbitre qui, en cours de partie, donne son petit numéro ; ce dernier est essentiellement fondé sur le mimodrame, la complicité avec le public et les attitudes du « clown sérieux », perpétuellement outragé par l'indiscipline des joueurs, lesquels, comme chacun sait, tentent toujours de tourner les règlements.

Aux derniers championnats du monde, disputés à Rio-de-Janeiro, en novembre 1954, les U. S. A. se sont taillé un succès facile devant l'équipe du Brésil. Il est vrai qu'à ces championnats l'U. R. S. S., imitée par les démocraties populaires, n'avait pu, malgré elle, défendre ses chances, le Brésil ayant refusé les visas d'accès, à cause des relations diplomatiques tendues entre les deux pays. (Fait extrêmement rare en sport.)

EN U. R. S. S. LES BASKETTEURS ASSUMENT LE PRESTIGE NATIONAL

Mais aux Jeux olympiques de 1952, à Helsinki, la Russie était parvenue en finale face aux U. S. A., et s'était inclinée nettement.

L'U. R. S. S., en revanche, est championne d'Europe depuis 1953, à Moscou, et devant la Hongrie, la France et l'Etat d'Israël. Ses satellites la menacent d'ailleurs dans le domaine sportif, puisqu'elle fut même battue par l'équipe nationale de Bulgarie, en mai dernier ; une seule fois, il est vrai.

La montée des démocraties populaires, sorties de leur politique d'isolement depuis trois ans, s'explique aussi simplement que les succès américains : sélection et entraînement, ce dernier favorisé par l'intérêt qui s'attache au champion, porte-drapeau du prestige national, et qui bénéficie d'une position sociale exceptionnelle, quasiment entretenu par son usine ou par l'Etat. Le sportif a, en U. R. S. S. ou dans les Etats satellites, maintes occasions de pratiquer le sport de son choix ; de nombreux stades sont construits près du lieu de travail ou d'études, et les organisations sportives disposent de moyens puissants, accordés par l'Etat ou par les syndicats. Ainsi les grands clubs sont-ils ceux des universitaires, des cheminots, de l'armée, de la police, de la métallurgie, etc. Chacun de ces clubs étant fortement centralisé, ayant sa tête dans la capitale et de nombreuses cellules jusque dans les villages. Avec une telle organisation, aucun talent n'est laissé au hasard, mais exploité dès son apparition, d'autant plus aisément que le champion occupe dans la société une place privilégiée et a la certitude de l'avenir. La moindre école, le plus modeste atelier possèdent leur terrain de basket-ball. Et pour mieux lutter à l'avenir contre les Etats-Unis, les Soviétiques (qui possèdent déjà 1 million de basketteurs) ont prospecté à travers la Grande Russie pour y découvrir des « grands » champions à opposer à leurs rivaux. Ils ont même établi un record en alignant dans l'équipe nationale, la saison passée, un « superman », Akhtaev, qui mesurait 2 m. 31. Ils ne désespèrent pas, d'ici les prochains Jeux olympiques, de découvrir des joueurs d'une taille de 2 m. 50, lesquels, bien entendu, n'auraient guère d'efforts à faire pour mettre la balle dans le panier. Mais ces géants sont bien loin d'avoir les qualités athlétiques des Américains.

Il ne fait aucun doute que, dans un avenir plus ou moins lointain, le basket ne succombe en partie à cette crise de gigantisme aiguë. Un joueur de taille moyenne n'a pratiquement plus sa place dans une grande équipe nationale. On n'arrête pas le progrès ! Il faudra bientôt peut-être trouver d'autres règles pour que l'esprit du jeu soit respecté.

VOILA UNE BIEN BELLE BATAILLE autour du panneau. Pourtant les règles du basket-ball y sont intégralement respectées. Ce sont les Chinois (en blanc) qui l'emporteront sur le Canada. Venus tard au basket, les Chinois, par leur adresse, leur souplesse et leur rapidité, s'annoncent comme devant, à brève échéance, prendre place parmi les meilleurs joueurs du monde, près des U. S. A. et de l'U. R. S. S. Rien de plus logique, en sport, comme ailleurs, ils imitent les démocraties populaires et mettent en œuvre des moyens énormes pour alimenter cette politique de prestige.

ON A TOUJOURS RAISON d'un plus petit que soi. Au moment de shooter, ce joueur (n° 15) s'est fait subtiliser le ballon par son adversaire (n° 12). Sous le panier, la taille joue un rôle prépondérant. Dans la plupart des équipes internationales, il n'est pas rare que les avants mesurent de 2 m. à 2 m. 15.

EN FRANCE, LE BASKET EST LAISSE A L'IMPROVISATION

En France le basket est aussi un sport populaire, toutes proportions gardées. Il convient admirablement à notre tempérament, à nos moyens, et, si la Fédération française administre 120.000 licenciés, il faut doubler ce chiffre pour avoir le nombre de pratiquants actifs. Le basket-ball français a connu son plus grand succès en 1948, au cours des Jeux olympiques disputés à Londres, en accédant à la finale du tournoi et en se classant deuxième, derrière les Etats-Unis. Depuis il n'a cessé de rétrograder, et ceci en dépit des progrès manifestés par ses joueurs, autant dans l'élite que dans la masse. Aux Jeux olympiques de 1952, la France se classait septième, aux derniers Championnats du monde, elle obtenait une quatrième place.

Les raisons que nous avons développées plus haut pour expliquer les succès américains et soviétiques situent très précisément la mesure du sport français. L'organisation sportive de notre pays est dans l'ensemble assez anarchique ; on y chercherait en vain une méthode ou des principes. La situation est d'autant plus inquiétante que l'état social de notre nation va à l'encontre de toute velléité athlétique. Les horaires de travail auxquels sont soumis ouvriers et employés laissent peu de place pour un loisir quotidien. Il ne fait aucun doute que grouper la journée de travail

DÉFINITIONS

BALLON. — Le ballon est rond ; sa circonférence doit être de 75 centimètres à 80 centimètres, et son poids, de 600 grammes à 650 grammes.

COUP FRANC. — Accordé à un joueur victime d'une faute de l'adversaire. Il s'exécute face au panier, à 5 m. 80 de la ligne de fond. L'arbitre peut attribuer un ou deux coups francs. Chaque coup franc réussi marque 1 point.

DRIBBLE. — Moyen de progression du joueur avec le ballon. Le dribble consiste à donner une impulsion au ballon en le faisant rebondir sur le sol. Au cours du dribble il est interdit au joueur de toucher le ballon avec les deux mains à la fois.

FAUTES. — On distingue la faute personnelle, infligée à tout joueur qui entre en contact avec un adversaire, en le serrant, en le poussant ou en le chargeant, et les fautes techniques et disqualifiantes, qui entraînent l'expulsion du joueur (manque de sportivité, etc.).

JOUEURS. — Au cours de la partie, un ou plusieurs des cinq joueurs en jeu peuvent être remplacés à volonté du manager. Un joueur pénalisé de quatre fautes personnelles doit quitter le jeu et être remplacé.

MARCHER. — Il y a marcher lorsqu'un joueur en possession du ballon se déplace en marquant avec ses pieds plus de deux « temps » (contact d'un pied ou des deux pieds avec le sol).

PANNEAUX ET PANIERS. — Le panier, représenté par un filet suspendu à un cercle et conçu de façon à freiner le passage du ballon, a 60 centimètres de long et 45 centimètres de diamètre. Il est fixé (à 3 m. 05 du sol) sur un panneau rectangulaire de 1 m. 80 sur 1 m. 20 et placé à 1 m. 20 parallèlement à la ligne de fond. Il est en bois dur ou en Plexiglas.

PIVOT. — Geste qui permet au porteur du ballon de déplacer un pied dans toutes les directions tandis que l'autre reste fixé au sol.

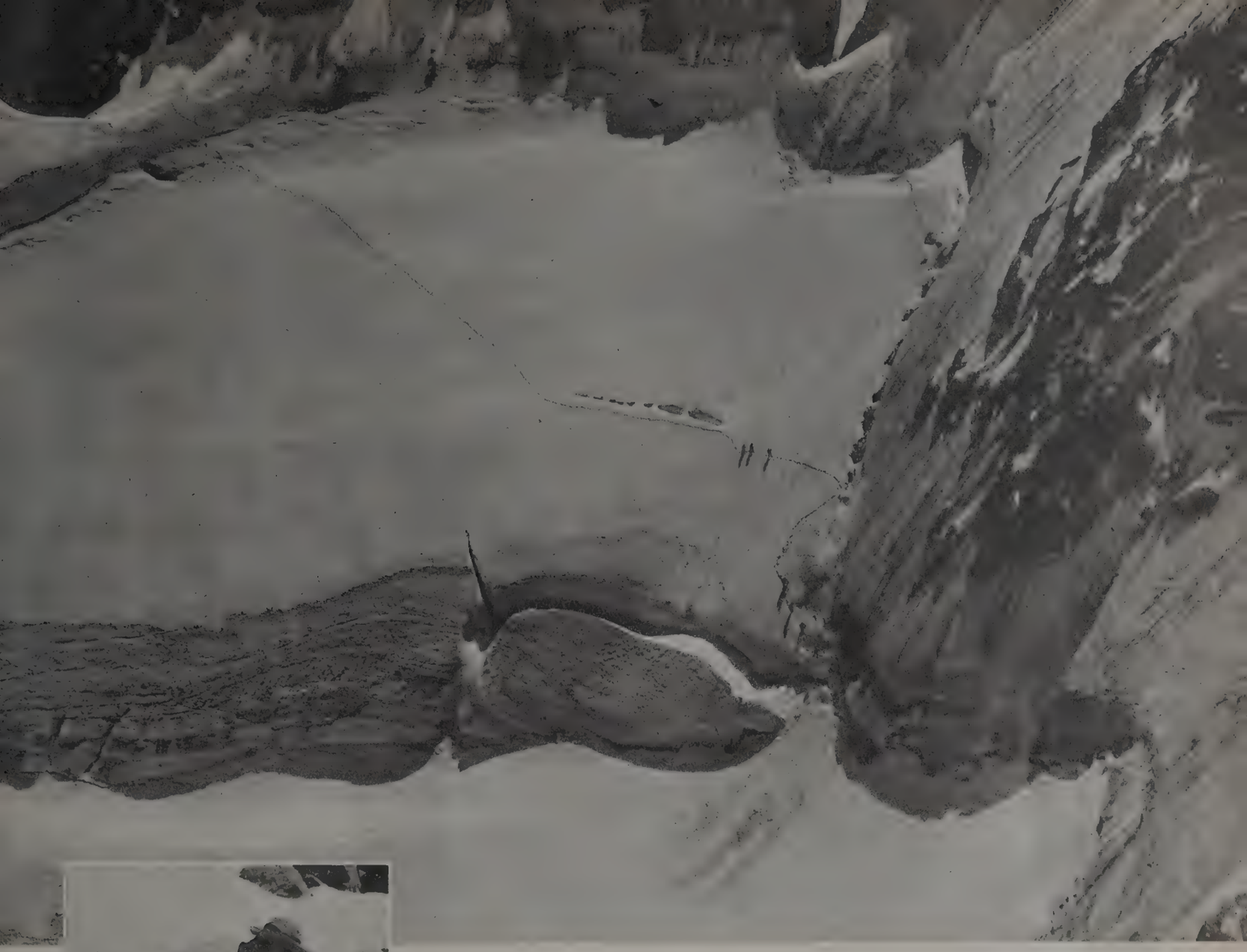
ANTI-JEU. — On appelle anti-jeu l'ensemble des moyens employés par une équipe qui mène à la marque pour resserrer sa défense en respectant les règlements. Ainsi, aux derniers championnats d'Europe, l'U. R. S. S., nettement en tête, garda le ballon en multipliant les passes entre les équipiers, lesquels avaient reçu la consigne suivante : ne pas se dessaisir de la balle, éviter de shooter, jusqu'à la fin de la partie. La tactique de l'anti-jeu représente le plus grand danger du basket moderne, contre lequel on n'a pas encore trouvé de règlement satisfaisant.

TECHNIQUE. — La technique de jeu peut être de caractère défensif, comme celle de l'U. R. S. S., ou offensif, comme celle des U. S. A. La technique de jeu des Américains, maîtres du basket, est extrêmement simple, mais elle exige des joueurs aux qualités physiques remarquables. En voici les grandes lignes : l'équipe est composée de trois joueurs de grande taille (2 m. 10) à l'avant, et de deux joueurs très adroits à l'arrière. Au début de la partie, l'équipe adverse serre sa défense sous les paniers et mobilise ses hommes pour marquer les avants ; à ce moment-là ce sont les arrières américains qui entrent en action et shootent à mi-distance avec efficacité. L'équipe adverse, surprise et dépassée, modifie alors sa tactique ; elle lance ses joueurs à l'assaut des arrières et délaisse en partie sa défense sous les paniers. La partie appartient alors aux avants américains, qui entrent à leur tour en action. Dans toutes les grandes rencontres les Américains dominent ainsi leurs adversaires de 20 à 30 points. Ils marquent au cours de chaque partie plus de quarante paniers.

VOICI UNE AUTRE MANIERE d'assurer la défense : opposer entre l'attaquant et le panier un écran infranchissable. Rien à faire ici, le ballon ne rejoindra pas le but. Et les basketteurs soviétiques, surtout remarquables par leur jeu défensif, remporteront un nouveau succès.

servirait hautement la cause sportive (à condition toutefois que, parallèlement, une politique de grandeur en matière d'équipement soit mise en chantier). A l'école, on attend encore la réforme de l'enseignement souhaitée par l'opinion publique et par les hauts dignitaires de l'Université, tel le recteur de l'Académie de Paris, M. Sarrailh, qui s'élevait récemment contre « l'enflure démentielle » des programmes scolaires. Il est en effet inconcevable que des adolescents, en pleine croissance, aient encore moins de loisirs, moins de possibilités d'assurer leur formation physique que les adultes. Il y a des choses que les statistiques ne disent pas. Il faut avoir parcouru le monde pour se rendre compte de la différence qui existe entre un jeune Anglais, ou un jeune Suédois, ou un jeune Américain, ou un jeune Hongrois de dix ou douze ans et un garçon français du même âge.

Chez nous, à défaut de traditions universitaires comme dans les pays anglo-saxons, ou d'une conscience de la question sportive manifestée par les gouvernements, dans les démocraties populaires, ou dans des pays libéraux comme les nations scandinaves, le sport est livré à l'improvisation. Elle amène de temps à autre un miracle. Mais on sait que les miracles n'ont lieu qu'une fois. Voilà bien des idées générales, mais aucun sport n'en découvre autant l'évidence que le basket-ball, où le jeu couronne la qualité physique, c'est-à-dire la santé et la volonté d'un peuple.



CONTRASTE. — Les deux photographies ci-dessus montrent, en une opposition saisissante, les deux manières dont peut se terminer une course en montagne. EN HAUT, deux cordées, sous un soleil magnifique, vont terminer leur descente en franchissant une rimaye, dernière difficulté de leur parcours. — EN BAS, un jeune alpiniste, qui a fait une chute, est descendu vers la vallée par un sauveteur qui le porte attaché sur son dos à l'aide d'un cacolet, sorte de harnais qui présente l'avantage de laisser libres les bras et les mains du sauveteur et celles du blessé.

ATTENTION !... EN MONTAGNE

L'AVENTURE PEUT COUTER TRÈS CHER

EN RISQUANT VOTRE VIE VOUS ENGAGEZ PARFOIS CELLE DES AUTRES

par BERNARD CROLET

Au cours de l'été 1954, pour la première fois, la presse française a donné au compte rendu des accidents de montagne l'importance d'un événement national.

La matière s'y prêtait remarquablement, il faut bien le dire.

Un scénario soigneusement réglé à l'avance n'aurait certainement pas pu amener dans de meilleures conditions « l'échauffement » de l'opinion publique.

Cela commença au début du mois de juillet par l'apparition des habituels entrefilets sur « l'Alpe homicide » : les alpinistes commençaient à pratiquer leur sport favori ; quelques-uns se blessaient, mais le pourcentage normal de « casse » ne semblait pas dépassé. Puis une période de brusque mauvais temps, vers la mi-juillet, causa une vague d'accidents successifs, dont plusieurs avec mort d'hommes, devant lesquels la réaction de l'opinion publique, assez fidèlement traduite dans les grands quotidiens, fut du style : « Quand interdira-t-on la montagne à ces fous ? »... Cela n'était pas très tendre !

Après une brève période de beau temps, pendant laquelle les alpinistes attendirent avec impatience que la neige

LE SAUVETAGE DES CHASSEURS ALPINS AU GREPON (août 1954). Ci-dessus, une caravane de sauveteurs montant vers le refuge de l'Envers-de-Blaîtière. Les conditions atmosphériques, épouvantables jusqu'à la veille, sont en train de s'améliorer. — CI-DESSOUS : groupe d'une dizaine des meilleurs sauveteurs chamoniards, moniteurs de l'Ecole de haute montagne et professeurs de l'Ecole nationale de ski et d'alpinisme.

tombée sur les sommets pendant les jours précédents voulût bien fondre pour rendre leur terrain de jeu à nouveau praticable, tous les « fanas » de la montagne repartirent à l'assaut... juste à point pour se faire surprendre par des conditions atmosphériques réellement épouvantables pour la saison ; les cordées en détresse ne se comptèrent plus, à tel point que les as du sauvetage, dont l'intervention était indispensable au milieu des difficultés accumulées par le mauvais temps, se trouvèrent débordés par leur tâche.

C'EST à ce moment qu'une réaction plus humaine apparut dans le public, qui commença à vivre la tragédie que les abondants reportages photographiques des journaux et des revues essayaient de lui permettre de suivre.

Enfin, point culminant d'une longue série de drames, il y eut, dans la deuxième semaine d'août, la terrible aventure des deux chasseurs alpins au Grépon, ces jeunes militaires de vingt ans qui, non contents de faire à longueur de semaine de l'alpinisme en service commandé à l'Ecole de haute montagne (la fameuse E. H. M.), étaient allés, pendant le deuxième week-end d'août, se mesurer, pour leur seul plaisir, avec la terrible face rocheuse du « Grépon-Mer de Glace », et qui, ce faisant, se trouvèrent bloqués à 3.300 mètres d'altitude par un temps affreux, dans des conditions telles qu'il ne leur restait pas la moindre chance de se tirer seuls d'affaire, et qui ne purent être retrouvés et sauvés qu'au bout de cinq interminables journées.

Ce dernier épisode provoqua un véritable choc psychologique.

Les Français, bouleversés, s'arrachèrent les journaux donnant les dernières nouvelles du drame du Grépon. La foule, versatile selon son habitude, se découvrit des trésors de tendresse pour ces deux chasseurs alpins, quitte à commettre l'erreur affreuse de s'indigner contre les lenteurs des sauveteurs qui risquaient leur vie avec un merveilleux courage et une opiniâtreté sans égale, dans des conditions effarantes.

NOUS voudrions maintenant, au moment où les fervents de la montagne commencent à penser à leur prochaine saison de « courses », essayer de leur faire comprendre qu'ils n'ont pas le droit de commettre les imprudences graves qui, en même temps que leur propre vie, mettent en péril celle des sauveteurs en montagne, ces hommes splendides qui se comportent en véritables héros des drames de l'altitude.

Nous voudrions, à l'aide d'une documentation photographique, réalisée principalement au cours du sauvetage du Grépon, montrer ce que sont les problèmes et les méthodes du sauvetage en montagne.

Nous voudrions surtout faire comprendre combien il devient nécessaire d'aider les sauveteurs à augmenter leurs moyens d'action, car la montée continuelle des effectifs des pratiquants de l'alpinisme se traduit automatiquement

PASSAGE DE LA RIMAYE
LES SAUVETEURS, arrivés avec un des deux blessés au pied de la face rocheuse, franchissent en rappel la rimaye qui les sépare du glacier.

par une augmentation parallèle du nombre des cordées accidentées ou égarées en haute montagne. L'été 1954 a mis en évidence le fait que les moyens actuels de cette phalange magnifique que groupe l'organisation du « Secours en montagne » ne peut plus faire face... à la demande lorsque, à l'imprudence de certains alpinistes et à la malchance de certains autres, viennent s'ajouter pendant plusieurs jours des conditions atmosphériques défavorables qui mettent les cordées en perdition et rendent délicates, épuisantes et dangereuses les opérations de sauvetage.

Nous voudrions enfin rappeler que des expériences extrêmement intéressantes, qui ont eu lieu dans le massif du Mont Blanc au cours de la première semaine d'août 1954, ont montré de façon extrêmement convaincante l'aide merveilleuse que l'utilisation de l'hélicoptère peut apporter non seulement au « Secours en montagne », mais encore à tous les organismes qui, en montagne et ailleurs, se préoccupent de sauver des vies humaines.

LE SAUVETAGE DES CHASSEURS ALPINS (9-13 AOUT 1954)

Il a déjà été dit plus haut que ce sauvetage fut extrêmement pénible, du fait des conditions atmosphériques exceptionnellement dures qui régnèrent pendant presque toute l'opération.

Pour bien situer le problème posé en l'espèce aux sauveteurs, il faut encore indiquer un élément capital dû à l'imprudence des deux chasseurs alpins : ceux-ci étaient partis à la fin de la première semaine d'août, pour une ascension considérée comme extrêmement difficile, sans prévenir âme qui vive de leurs intentions... Si bien qu'il n'y aurait eu aucune raison pour que l'on se mette à leur recherche au bout de trois journées entières d'absence, s'ils n'avaient eu la chance insigne de rencontrer, au moment de leur départ en course un camarade civil qui se trouvait de passage à Chamonix et qu'ils prirent pour confident de leur escapade en lui recommandant bien de n'en rien dire... Cette consigne fut respectée fidèlement jusqu'au moment où, devant une reprise brusque du mauvais temps, l'ami des deux chasseurs, sur le point de quitter Chamonix deux jours plus tard, eut l'heureux réflexe de tenir à s'assurer à l'Ecole de haute montagne que ses deux camarades avaient bien regagné leur unité en fin de permission. Nos deux gaillards étaient portés absents, et pour cause ; l'accident était probable et les secours risquaient fort d'arriver trop tard.

Le commandant de l'E. H. M., alerté, lança aussitôt à la recherche des deux manquants ses moniteurs et les meilleurs de ses hommes. Ceux-ci, par un temps affreux, au milieu des rafales de pluie et de neige, menacés sans cesse par les avalanches et les chutes de pierres, explorèrent la face nord-est du Grépon, où leurs deux jeunes camarades étaient censés se trouver (il s'agit d'une énorme paroi rocheuse qui s'élève d'un seul jet, presque à la verticale, de près de 1.000 mètres au-dessus du glacier).

Ils ne purent les découvrir, mais crurent, à certains moments d'accalmie, entendre des appels venant d'une région située très en dehors de la voie d'escalade dite du « Grépon-Mer de glace », beaucoup plus à gauche, près de l'aiguille de la République.

Grâce aux liaisons radiotéléphoniques, établies dans l'intervalle par des chasseurs alpins entre le pied de l'énorme paroi rocheuse et la vallée, la nouvelle, transmise au commandant de l'E. H. M., permit à celui-ci de prendre de nouvelles dispositions et d'envoyer, dès le mercredi, ses cordées de sauveteurs, soutenues par des groupes de transmission, reconnaître la face sud-est du Grépon, en partant, cette fois, du refuge de l'Envers-de-Blaîtière et de la cabane de la Tour rouge.

Les sauveteurs militaires continuèrent leurs efforts obstinés, au milieu de terribles dangers, jusqu'au jeudi matin.

L'espoir de retrouver les deux jeunes gens vivants faiblissait d'heure en heure, en admettant même qu'ils n'aient pas fait de chute mortelle, car cinq jours et cinq nuits passés à une altitude supérieure à 3.000 mètres ne pardonnent guère lorsque la tourmente se met de la partie.

Epuisés, mais ne pouvant se décider à renoncer, les équipes de l'Ecole de haute montagne acceptèrent alors l'aide de l'Ecole nationale d'alpinisme de Praz-de-Chamonix, la rivale « civile » de l'E. H. M. en matière de formation de cadres alpins. Ceux qui connaissent la vallée de Chamonix et ses coutumes comprennent ce que signifiait cette demande de renforts : il fallait vraiment que les gars de l'E. H. M. fussent à bout pour accepter de ne pas mener à bien eux-mêmes le sauvetage de leurs camarades.

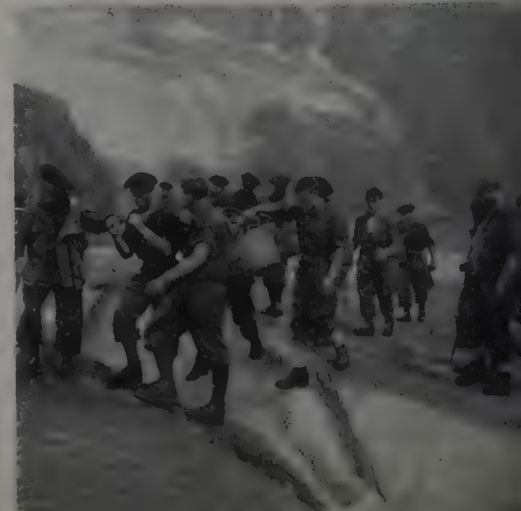
L'Ecole nationale d'alpinisme désigna aussitôt quatre de ses meilleurs sauveteurs, dont l'un fit, au retour, le compte rendu suivant :

« Rapport sur l'aide apportée par les professeurs de l'École nationale de ski et d'alpinisme au sauvetage des chasseurs alpins perdus au Grépon.

» Participants : A. Contamine, P. Jullien, R. Couttet, professeurs à l'Ecole nationale de ski et d'alpinisme, et Vossenaz, aspirant guide.

» *14 heures :* l'équipe prend le train du Montenvers et s'achemine en direction du versant est du Grépon (emportant une journée de vivres et le matériel nécessaire à l'alpinisme difficile), de façon à gagner le bivouac-refuge dit de la « Tour rouge ».

» *16 heures :* après une montée normale, nous atteignons le poste d'observation et d'écoute de l'E. H. M., installé à la base du glacier de Tré-la-Porte. De ce relais, nous pouvons voir plusieurs



LES DERNIERES PHASES DU SAUVETAGE DES CHASSEURS ALPINS. De haut en bas : le médecin de l'Ecole de haute montagne donne les premiers soins, au pied de la face sud-est du Grépon. — Les deux accidentés sont rechargés à dos d'homme et la descente va se continuer vers le glacier du Géant, que l'on voit au fond de la photographie. — La fin des passages rocheux ; tout est facile maintenant. — Sur le glacier les blessés sont transportés chacun par deux sauveteurs à l'aide d'une perche Barnaud.

LES MOYENS les plus simples de transport des blessés : le passage à dos d'homme, directement ou à l'aide d'un cacolet, et la descente en rappel. La nécessité apparaît maintenant d'aider les sauveteurs et de développer leurs possibilités d'action, car le nombre des alpinistes croît sans cesse et la montée continuelle de leurs effectifs se traduit automatiquement par une augmentation parallèle du nombre des cordées accidentées.

cordées de sauveteurs escaladant l'itinéraire du bivouac de la Tour rouge.

» Nous demandons au sergent-chef Falconnet de nous préciser le nombre d'hommes passant la nuit au bivouac. Il nous répond : « Au moins neuf. »

» Devant ce nombre important (le bivouac ne comprenant que huit places), je décide de gagner le refuge « Envers-de-Blaîtière », plus grand, pas très éloigné de la Tour rouge, par lequel nous passerons demain matin.

» *19 heures :* au refuge, le dîner est pris en commun avec les militaires. Les cordées de moniteurs arrivent d'une reconnaissance au-dessus du bivouac de la Tour rouge. Nous recueillons avec intérêt tous les renseignements de cette reconnaissance, et, en conséquence, je fixe notre réveil à 3 h. 30, afin de partir au petit jour et de profiter des meilleures conditions matinales.

» *Vendredi, 4 h. 30 :* C'est à cette heure que nous quittons le refuge. Le glacier de Tré-la-Porte est franchi rapidement, puis nous gagnons les rochers et l'itinéraire normal de montée, que nous gravissons, crampons aux pieds.

» Ce terrain de montée est équipé de cordes fixes posées par les cordées de l'E. H. M. pour faciliter l'escalade et, surtout, la descente éventuelle des accidentés. La neige — notamment dans les parties moins inclinées — recouvre abondamment les terrasses et les vires rocheuses.

» Rapidement, nous atteignons la hauteur du bivouac de la Tour rouge. Il est 5 h. 10. Au-dessus de nos têtes, nous voyons la cordée Chappaz-Bonnet, partie du bivouac de la Tour rouge, attaquant la suite de l'itinéraire.

» Du bivouac, notre cordée repart, prenant la suite des deux cordées de l'E. H. M., et nous grimpons selon la ligne de cheminée-couloir conduisant à l'arête. Dans cette partie, le terrain, qui est difficile dans des conditions normales, présente, ce jour, des difficultés supplémentaires, dues à l'écoulement des eaux de fonte de neige.

» Notre cordée prend la tête pour faire la trace, suivie immédiatement de la cordée Chappaz-Bonnet. Nantis des renseignements du guide Jacquet sur l'endroit où se trouvent probablement les rescapés, nos cordées engagent la lutte en direction de l'aiguille de la République (3.303 mètres), et plus directement vers la brèche W. (3.226 mètres). Bientôt nous dépassons les traces du point atteint la veille par nos camarades.

» La neige, qui subsiste encore abondamment sur la face, est dure à souhait, grâce au gel de la nuit, ce qui rend la progression moins ardue qu'elle ne l'était la veille pour les moniteurs de l'E. H. M., mais du verglas recouvre le rocher.

» Peu à peu la difficulté croît à mesure que la pente se redresse.

» Selon les renseignements fournis auparavant par Jacquet, qui croit avoir entendu de faibles appels la veille, nous devrions retrouver les alpinistes égarés à moins de 400 mètres de cet endroit.

L'ARMEE ALPINE apportera une contribution extrêmement précieuse aux opérations de sauvetage en montagne. Ses unités de transmission, en particulier, grâce à un entraînement constant, sont en mesure de soutenir et de coordonner l'effort des sauveteurs.

» Je décide de partir à droite et de m'élever, pendant 200 mètres environ, sur l'éperon bordant la rive droite du couloir descendant de la brèche de l'aiguille de la République, cela devant permettre de nous orienter, par rapport à la brèche Balfour. Ce point est bientôt dépassé, mais le cheminement très difficile nous impose de grandes précautions. D'autre part, en poursuivant sur l'arête nous risquons de ne pas apercevoir les alpinistes, qui se sont certainement réfugiés dans une anfractuosité, s'ils sont encore vivants.

» Dès lors la progression s'effectue en revenant à gauche, en direction du centre du couloir, très enneigé. Pour entrer au centre du couloir, je dois forcer une courte mais difficile fissure.

» Nous sommes probablement près du but, maintenant, et si nous ne voyons rien alentour, il faudra abandonner ce flanc du couloir, aller à gauche, traverser l'arête et passer sur le flanc descendant de la brèche Charmoz-Grépon. Aucune trace n'est visible alentour. C'est le calme complet. Le seul bruit est celui des cascades d'eau provenant de la neige chauffée par le soleil et dégringolant le long des dalles !

» Il fait chaud ; l'allure de montée a été très rapide.

» De temps à autre notre progression s'interrompt afin de mieux scruter chaque vire, chaque plate-forme, chaque recoin pouvant fournir quelque indication.

» Je m'engage dans un passage difficile, une fissure étroite, lorsque, derrière moi, Jullien, de toutes ses forces, s'écrie : « Les voilà ! » En effet, 40 mètres plus haut, le béret de chasseur alpin de Camerani émerge à peine de l'arête. Il est 6 h. 55.

» Nous demandons à Camerani si son compagnon est vivant. Il nous répond par un hochement de tête affirmatif. A ce moment notre joie est indescriptible.

» Aussitôt, à pleine voix, nous annonçons notre découverte à nos compagnons : la cordée Bonnet-Chappaz, qui nous rejoint, puis, plus bas, la cordée Poncet-Jacquet.

» Forçant l'allure malgré l'insécurité du terrain, nos deux cordées gagnent rapidement le gîte des infortunés. Puis ce sont les paroles de réconfort et nos premiers soins. C'est l'heureuse conclusion d'une très longue lutte, lutte contre les événements, les conditions atmosphériques, les souffrances, la fatigue, à laquelle l'E. N. S. A. a été très heureuse de contribuer. »

Le compte rendu n'en dit pas plus long, son auteur estimant sans doute la suite comme négligeable.

Il restait pourtant à descendre de la montagne deux hommes complètement épuisés par le froid et les privations, incapables de se tenir debout, et dont l'on pouvait seulement tirer quelques mots pour raconter l'essentiel du drame : le mauvais temps survenant en pleine paroi, puis l'erreur d'itinéraire due à la mauvaise visibilité, l'essai fait pour rattraper la voie de l'aiguille de la République, la fausse manœuvre qui précipite dans l'abîme l'un des sacs (celui qui contient le reste du ravitaillement) et la corde de rappel, dernier espoir de salut, enfin l'interminable attente des secours.

La virtuosité des sauveteurs se manifesta là encore de façon extraordinaire, puisqu'en moins de cinq heures les moniteurs militaires et les professeurs de l'E. N. S. A., en se relayant pour porter à dos d'homme les deux corps inertes, réussirent à descendre une paroi rocheuse de 600 mètres de haut, considérée comme très difficile en conditions normales.

A midi, ils atteignaient le glacier, où un médecin de l'E. H. M. put prodiguer ses soins aux accidentés, qui souffraient de gelures assez fortes. Enfin, à 17 heures, la caravane était à la gare du Montenvers, où un train et une foule de curieux l'attendaient.

Les parents des deux chasseurs sauvés étaient là aussi, n'osant croire au bonheur qu'ils devaient à l'héroïsme des sauveteurs.

Des opérations de sauvetage de l'importance de celle que nous venons d'essayer de décrire ne peuvent pas s'improviser au moment où un accident est signalé.

Il faut, pour les mener à bien, pouvoir disposer à point nommé, dans chacun des massifs de nos montagnes, à la fois d'une équipe de sauveteurs qualifiés et du matériel adapté à ce genre d'opération.

C'est à M. Félix Germain, président de la commission de « Secours en montagne » de la Fédération française de la montagne, que nous laisserons le soin de montrer les longs efforts qui ont conduit à l'organisation actuelle.

L'ORGANISATION FRANÇAISE DU SECOURS EN MONTAGNE

Le développement des activités de plein air, de l'alpinisme en particulier, la fréquentation accrue de la haute montagne, l'audace grandissante des grimpeurs et l'importance des risques, la multiplication aussi des groupements, de jeunesse ou corporatifs, implantant en moyenne altitude leurs camps ou leurs colonies de vacances ont eu pour conséquence, depuis quelques années, l'augmentation du nombre des accidents de montagne et, par suite, des actions de secours.

Cette situation n'a pas échappé à la Fédération française de la montagne (F. F. M.), et pas davantage l'urgente nécessité où l'on se trouvait en France de coordonner des efforts jusque-là individuels et dispersés, de munir d'un matériel moderne les organisations existantes de secours des Alpes et des Pyrénées, de susciter la création de nouveaux organismes partout où le besoin s'en faisait sentir, et de donner, enfin, aux sauveteurs une véritable unité : unité administrative, unité de technique, de doctrine et de matériel, et unité d'action. Et c'est ainsi que, depuis 1946, la Commission de secours en montagne de la F. F. M., grâce à un travail inlassable, a groupé progressivement en son sein dix-sept organismes de secours en montagne, équipant les sauveteurs, les instruisant, et faisant d'une poussière de sociétés isolées un tout cohérent et efficace.

Ces dix-sept organismes (treize pour les Alpes, trois pour les Pyrénées, un pour le Massif central) se répartissent

LE TRAINEAU-BRANCARD DIT « MARINER », du nom de son inventeur autrichien, comprend deux éléments en tubes d'acier, en forme de berceau, que réunissent des entretoises et un entoilage robustes. L'engin peut être utilisé soit en téléphérique, soit en traîneau ou brancard, sur la neige, la glace et les pierrailles, soit en voiturette, après adjonction de deux roues.

LA « BARQUETTE », représentée ci-contre, est une adaptation de traîneaux scandinaves aux besoins du sauvetage en montagne. Elle est composée d'une coque en duralumin laqué de forme très étudiée, d'un entoilage analogue au pontage d'un canoe et de bras en contre-plaqué très souples et très robustes permettant une conduite facile sur la neige et sur la glace. Le tout est démontable pour le transport en sept charges indépendantes.

dans l'ensemble du domaine montagnard français.

Ces comités ou sociétés font appel à des sauveteurs bénévoles et, éventuellement, à des guides, rémunérés comme tels. Ils sont assurés en toutes circonstances du concours entier de la gendarmerie (qui est, par excellence, l'organisme d'alerte), et des sections spécialisées des Compagnies républicaines de sécurité (C. R. S.).

Le mérite essentiel de la F. F. M. a été de donner à ces organisations, en les fédérant, une armature solide, et, en même temps, avec l'unité, une très remarquable efficacité.

Unité administrative : grâce à l'emplacement de la présidence de la Commission de secours, à Grenoble, avec deux vice-présidences, l'une à Grenoble pour les Alpes, l'autre à Pau pour les Pyrénées, toutes les questions techniques et de fonctionnement sont réglées à Grenoble.

Unité de doctrine et de technique : la technique du sauvetage en montagne est enseignée aux guides dans les cours de formation qu'ils reçoivent à l'Ecole nationale d'Alpinisme.

Chaque année, d'autre part, sont organisés à l'Ecole des stages d'information et d'instruction à l'usage des sauveteurs volontaires et, dans les Alpes et les Pyrénées, des tournées d'initiation et de démonstration.

Unité de matériel : les photographies jointes à ce texte montrent en action le matériel dont sont actuellement dotées, grâce à de très impotantes subventions du ministère de l'Education nationale (direction de la jeunesse et des sports), les sociétés française de secours en montagne. Il convient d'y ajouter des postes de radio portatifs émetteurs-récepteurs, pesant moins de 3 kilos, étudiés et mis au point à Grenoble, et parfaitement adaptés aux opérations de secours en haute montagne et en terrain très difficile.

Unité d'action : enfin l'unité d'action est assurée par la réunion, à Grenoble, en un congrès annuel, des responsables de toutes les associations de secours fédérées. Congrès auquel assistent les représentants des pouvoirs publics et des grands organismes qui participent aux travaux de la commission de secours en montagne de la F. F. M. : ministère de l'Intérieur, ministère de l'Education nationale, direction générale du tourisme, secrétariat général de l'aviation civile et commerciale, défense aérienne du territoire (D. A. T.), Croix-Rouge française, Fédération française de ski (F. F. S.).

Ce congrès permet de faire le point de toutes les questions, innombrables, dont les sauveteurs, au fil des jours, poursuivent inlassablement l'étude : matériel, innovations techniques, assurances, secours aérien, relations internationales, financement, etc.

Les résultats sont là pour montrer l'efficience de l'organisation actuelle du secours en montagne en France. Quelques exemples typiques, quelques chiffres suffisent à cette démonstration.

Nul n'a oublié l'aventure de Lambert et Piegay, prisonniers du mauvais temps dans la face sud du Pavé, en octobre 1948, et que sauvèrent, après cinq jours de siège, cent dix-huit sauveteurs, briançonnais, grenoblois et chamoniards, fraternellement unis pour une bataille sans merci. En septembre 1949, ce sont les sauveteurs grenoblois qui ramènent de l'Olan leur camarade Woltram, blessé grièvement, mais vivant, après soixante-seize heures d'efforts héroïques. En juillet 1952, six alpinistes sont en perdition dans la formidable muraille nord-ouest de l'Ailefroide. Cinquante sauveteurs, trois jours de lutte et d'héroïsme, d'étonnantes prouesses techniques permettent de les sauver tous les six.

Pour conclure, citons simplement, en les comparant, quelques chiffres empruntés au bilan d'activité de la commission de secours en montagne de la F. F. M. :

1951 : alertes 74 ; interventions 63 ; nombre de journées-sauveteurs 733.

1952 : alertes 106 ; interventions 98 ; nombre de journées-sauveteurs 1.028.

1953 : alertes 87 ; interventions 78 ; nombre de journées-sauveteurs 1.060 ; morts ramenés 78 ; blessés ramenés 38.

Pour l'année 1954, les chiffres, qui n'ont pas encore pu être complètement centralisés, seront certainement nettement plus élevés.

L'ensemble de ces éléments d'ordre statistique seraient utilement complétés par l'indication du nombre des sauveteurs blessés ou tués en opération ; car le « secours en montagne » a son martyrologe, ce qui ne l'empêche nullement,

LE TRAINEAU ci-dessus est utilisé pour le transport des skieurs blessés. Il est particulièrement précieux pour les raids en ski de printemps, car il est composé des skis et des bâtons du blessé reliés entre eux par des entretoises et un entoilage.

bien au contraire, d'avoir aussi ses spécialistes fanatiques, dignes émules des équipages des embarcations de sauvetage en mer.

Certains esprits chagrins seraient sans doute tentés de clore ce débat en assurant que c'est là se donner bien de la peine pour aller sortir d'embarras des jeunes gens dont le principal plaisir semble être de se mettre dans de mauvais cas.

Nous pensons, pour notre part, au contraire, que les générations successives d'alpinistes méritent que l'on fasse l'impossible pour leur permettre de s'adonner à leur sport favori, car la pratique de la montagne, source de joies inégalables, comporte nécessairement une part de risques qui en fait une merveilleuse école du caractère.

C'est bien pour cela d'ailleurs que les pouvoirs publics et les organisations privées de jeunesse cherchent depuis plusieurs années à faciliter l'accès de la montagne aux jeunes, en mettant à leur disposition les chalets de l'Union nationale des centres de montagne et en organisant des stages d'instruction de cadres à l'Ecole nationale de ski et d'alpinisme.

Il est important, en outre, de noter que le stade des discussions stériles entre partisans et adversaires de l'alpinisme est dépassé, car le « secours en montagne » est maintenant l'un des précieux rouages de deux énormes organisations, créées, l'une sur le plan national, et l'autre sur le plan international, pour sauver des vies humaines. Il s'agit, d'une part, du service de la protection civile, dépendant du ministère de l'Intérieur, et, d'autre part, de l'organisation de l'aide et du secours aux aéronefs en détresse, pièce importante de l'Organisation de l'aviation civile internationale (O. A. C. I.).

On pourrait presque dire dès maintenant, en cultivant le paradoxe, qu'il faut que l'alpinisme vive pour que le « Secours en montagne » continue son œuvre et soit alimenté en montagnards de qualité. Car les opérations de sauvetage en altitude nécessiteront toujours l'intervention de ces hommes d'élite.

LE « SECOURS EN MONTAGNE » A L'AIDE DE L'AVIATION

et l'intervention des moyens aériens dans les sauvetages en montagne

Dans le cadre de l'organisation de l'Aviation civile internationale, la France s'est engagée à organiser les recherches et le sauvetage lorsqu'un aéronef s'écrase sur son territoire, qui est lui-même divisé, à ce sujet, en zones de recherches.

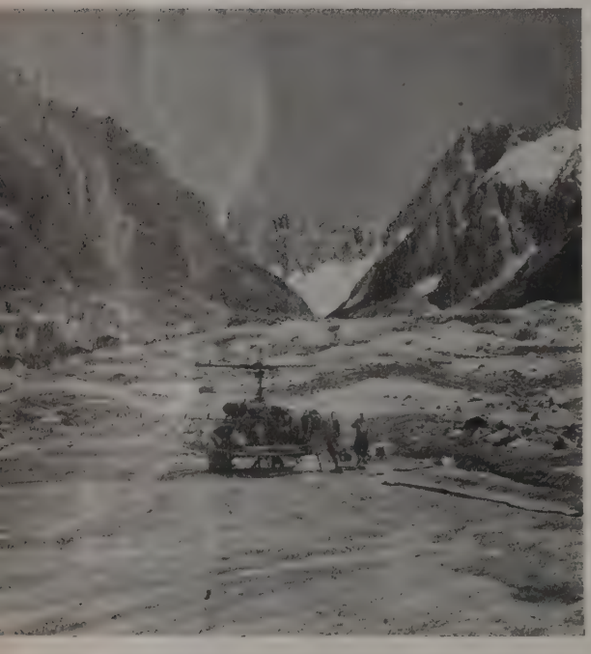
Dans chacune de ces zones fonctionne un centre de coordination des opérations de sauvetage, en liaison directe avec les centres de contrôle qui, dans l'espace aérien correspondant, règlent la circulation aérienne.

Cela étant connu, il est facile d'imaginer le rôle important que sont appelés à jouer, dans le cas d'une opération de recherches ou de sauvetage en terrain montagneux, les équipes des sociétés françaises de secours en montagne. Il suffit de rappeler, entre autres, leurs interventions lors des accidents du Constellation d'Air-India au mont Blanc, d'un D C 4 américain à l'Obiou, de l'avion F-BAXO Nice-Paris, écrasé contre la falaise de la Grande-Moucherolle, près de Grenoble.

Ces opérations, menées par très mauvais temps et dans des conditions très dures, ont malheureusement mis en évidence le fait que les moyens actuels du « Secours en montagne » ne pouvaient en aucune façon, malgré le dévouement des sauveteurs, permettre de faire face à la tâche que représentent de tels sinistres. Que feront, par exemple, les sauveteurs de Modane, malgré tout leur courage, avec leur unique traîneau-brancard, si un aéronef vient s'écraser, avec soixante passagers à bord, à la frontière franco-italienne, un jour d'hiver, alors que la tourmente sévit sur les sommets et que la neige s'accumule sur les pentes ? Qu'arrivera-t-il si, pour comble de malchance, un accident de ce genre coïncide avec de graves sinistres terrestres dus à des avalanches particulièrement meurtrières ?

Seule l'intervention de moyens aériens

L'HELICOPTERE décolle de la vallée (ci-dessus), muni des deux brancards métalliques légers à l'aide desquels il pourra transporter deux blessés. En un quart d'heure il sera près du lieu de l'accident signalé. — CI-DESSOUS, l'appareil vient de se poser sur le glacier, à proximité de l'endroit où un alpiniste s'est brisé une jambe, au cours d'un exercice d'école de glace.



MOINS D'UNE HEURE après l'accident, le blessé est débarqué à la porte de l'hôpital. — CI-DESSOUS, parfois l'hélicoptère, ne pouvant se poser à proximité immédiate du blessé, rendra tout de même un précieux service aux sauveteurs en les transportant avec leur matériel pendant la majeure partie du trajet, économisant leur forces et leur faisant gagner un temps énorme.

permettra de faire face à des obligations aussi lourdes. La valeur des services de l'avion en matière de recherches et de parachutage n'est pas à démontrer — notre ami Guiron, l'as suisse, Geiger et maints pilotes militaires l'ont fait souvent. En outre, les essais concernant l'utilisation de l'hélicoptère comme moyen de sauvetage en montagne qui ont eu lieu dans le massif du Mont-Blanc au cours de la première semaine d'août 1954 permettent d'entrevoir la seule solution raisonnable dans l'état actuel des choses.

En effet, une série d'expériences systématiques menées avec un hélicoptère Bell 47 D. I. du secrétariat général à l'Aviation civile et commerciale, dans le cadre des stages de perfectionnement au sauvetage organisés à l'Ecole nationale de Ski et d'Alpinisme, ont permis de mettre en évidence les services extraordinaires que ce genre de machine peut rendre au « Secours en montagne » en dépit de la faible puissance (200 CV.) et du « plafond » relativement réduit de l'appareil utilisé.

Les spécialistes du sauvetage en montagne, et en particulier les guides de Chamonix, fort sceptiques au départ, ont été enthousiasmés par les perspectives qui leur ont été découvertes en matière de : recherches et transports de blessés ; reconnaissances d'itinéraires et transports de sauveteurs et de matériels pour les cas où l'intervention directe de l'hélicoptère sur les lieux de l'accident est impossible ; parachutages beaucoup plus précis que par avion.

Les médecins présents, eux, ont surtout noté les possibilités inégalables de l'hélicoptère en matière de rapidité d'intervention et de confort pour le transport des blessés, éléments capitaux pour la réussite d'opérations réalisées par des froids généralement très durs, avec des blessés profondément « choqués » au sens médical du terme.

Plusieurs accidents de montagne survenus au début d'août dans le massif du Mont-Blanc, à altitude déjà élevée, ont permis précisément au vaillant petit Bell et à son pilote de montrer que tout accidenté peut être secouru, jusqu'à 2.800 mètres d'altitude, dans la demi-heure qui suit l'alerte, et que l'hélicoptère le déposera en une autre demi-heure à la porte de l'hôpital, qu'il ne franchirait que huit à dix heures plus tard, et après quel supplice ! à la suite d'un transport à dos d'homme...

Certes, il paraît difficile, dans l'état actuel de pauvreté du « parc » français d'hélicoptères, d'envisager de consacrer exclusivement un appareil aux sauvetages en montagne, au seul bénéfice des alpinistes et skieurs.

Mais le service de la Protection civile a reçu un crédit pour l'achat de plusieurs de ces appareils et pour l'entraînement de leurs pilotes. Il paraît raisonnable de concevoir qu'un stage de perfectionnement de certains de ces pilotes soit organisé chaque été par roulement dans la région des Alpes, pendant le mois et demi qui représente la période de pointe de la pratique de l'alpinisme.

Il pourrait en être de même pour les hélicoptères militaires.

Qui peut le plus peut le moins, et il est bien certain qu'un pilote capable de se tirer d'affaire en montagne pour des opérations réalisées au voisinage du plafond pratique de son appareil considérera ensuite comme jeux d'enfant les interventions qu'il aura à effectuer en plaine.

Il est en outre important de noter que l'hélicoptère, qui paraît un instrument de luxe, compte tenu de son prix d'achat et du coût de son entretien, se révélera finalement parfaitement « rentable » lorsqu'il permettra, à l'occasion d'accidents analogues à celui des deux chasseurs alpins du Grépon, de retrouver la cordée en perdition en une heure (en profitant d'une accalmie) au lieu de quatre jours, d'employer en tout et pour tout, en dehors du pilote de l'appareil, deux cordées de deux sauveteurs chacune, qui seront transportées à pied d'œuvre avec leur matériel, au lieu des vingt sauveteurs soutenus par cent cinquante chasseurs alpins chargés des transmissions et des transports de matériel et de vivres nécessaires pendant six jours.

Il ne faut pas oublier non plus que dans certains cas l'hélicoptère sera le seul moyen d'intervention, franchissant aisément, par exemple, des zones où un grave danger d'avalanches arrête les sauveteurs terrestres.

En terminant nous voudrions expliquer pourquoi cet article paraît un peu... hors de saison.

Cela tient à ce que nous espérons que les quelques idées exposées dans cet article auront la chance de faire leur chemin dans la double voie de la prudence que nous recommandons aux amoureux de la montagne et de l'effort d'équipement qui nous paraît indispensable. Il faut leur laisser du temps pour cela.

Photographies Aérophoto, Angot, Contamine, Crolet, Curie, Penwick (hélicoptères Bell). Documentation technique fournie par Gilbert Robino, prof. à l'E. N. S. A.

LA CEREMONIE DE LA RECONNAISSANCE. Il ne suffit pas de s'être emparé de haute lutte des bâtonnets, il faut encore justifier que ce sont bien ceux qui étaient les enjeux de l'épreuve. Aussi, avant que les gagnants puissent les vendre comme porte-bonheur, le chef des prêtres vérifie qu'il s'agit des « shingi » qu'il a lancés au milieu de la foule.

L'UN DES BATONS SACRES que les jeunes gens vont se disputer. La lutte se déroulant dans l'obscurité, les bâtons sont imprégnés de camphre.

LA LUTTE POUR LE BONHEUR

UNE ÉTRANGE CÉRÉMONIE MARQUE LE NOUVEL AN JAPONAIS

La fête principale au Japon est celle du Nouvel An. Elle est célébrée en concordance avec le calendrier lunaire et tombe généralement, de la sorte, dans la première quinzaine de février. Si moderne qu'il se veuille, le Japon, on le sait, n'a pas abdiqué ses coutumes millénaires, et c'est précisément cette juxtaposition de la civilisation lointaine de ce pays et des mœurs occidentales qui lui confère aujourd'hui un caractère si particulier.

Aussi, comme bien l'on pense, ces coutumes ancestrales revivent tout naturellement à l'occasion des grandes fêtes, dont certaines ont conservé un caractère d'étrangeté bien propre à surprendre l'observateur. L'une des manifestations les plus singulières de cette survivance trouve justement sa place à l'occasion de la fête du Nouvel An. Elle a pour cadre le temple de Kwannon, à Saidaiji, et constitue certainement une très ancienne cérémonie.

Chaque année donc, lorsque revient le Jour de l'an, une foule de jeunes gens se rassemblent au temple. Ils sont vêtus comme s'ils allaient pratiquer la natation et attendent avec impatience le moment où ils vont entrer en compétition. Mais cette compétition, quoique fort

CETTE EFFROYABLE MÊLÉE NOCTURNE, RÉVÉLÉE PAR LES FLASHES DU PHOTOGRAPHE,

SEMBLE-T-ELLE PAS DIGNE D'ILLUSTRER UN CHANT DE « L'ENFER » DE DANTE ?

AVANT LA BATAILLE (ci-dessus). Les jeunes gens qui vont participer à la compétition, qui exige des garçons robustes et souples, s'alignent devant la foule des spectateurs. La photographie ci-dessous représente les concurrents s'acheminant vers le temple de Kwannon, à Saidaiji, où se déroule la très ancienne cérémonie.

CET EXTRAORDINAIRE ENCHEVETREMENT de membres et de visages ne paraît-il pas issu de l'imagination d'un artiste médiéval ? Cet acharnement frénétique s'explique : les bâtonnets pour lesquels on se bat apportent aux vainqueurs bonheur et... fortune, car on leur en offrira 100.000 yens, soit près de 100.000 francs.

violente et exigeant de ceux qui y prennent part beaucoup de force et beaucoup d'agilité en même temps, n'a cependant rien de proprement sportif. Il s'agit, en réalité, d'une véritable cérémonie religieuse.

En effet, le chef des prêtres qui desservent le temple, assurant sa garde et son entretien, est le principal personnage de cette lutte, dont l'enjeu est tout simplement la capture de deux bâtonnets appelés « shingi ». C'est pour la possession de ces deux petits bâtons que les quelque mille cinq cents jeunes gens réunis au temple vont déployer leurs efforts dans une mêlée dont nos photographies donnent une idée impressionnante.

QU'ATTEND-ON donc de ces bâtonnets, pour se les disputer avec un pareil acharnement ? C'est qu'ils sont considérés comme des fétiches et que leur possesseur peut, selon la croyance, compter sur eux pour lui assurer le bonheur. Cela vaut bien la peine de risquer une entorse ou une fracture... Aussi, dès que le prêtre a lancé les deux « shingi » dans la foule, c'est une ruée, où chacun cherche à s'approprier l'objet convoité. La difficulté est d'autant plus grande que cette bataille se déroule dans l'obscurité, et il serait impossible, à moins d'une chance particulièrement grande, de saisir les bâtonnets s'ils ne se révélaient par l'odeur. En effet, ils sont enduits de camphre, et c'est ce parfum qui les signale à l'attention des concurrents.

Ceux qui réussissent à s'en emparer et à s'éloigner du Temple avec eux ont donc mis la main sur un précieux porte-bonheur. Mais ils ont aussi fait une bonne affaire, car ils peuvent revendre les petits morceaux de bois. Et l'opération est extrêmement fructueuse puisque les marchands, empressés à les acheter, en offrent, dit-on, jusqu'à 100.000 yens, c'est-à-dire 275 dollars. On voit que le risque vaut la peine d'être pris.

MAINTENANT, l'histoire ne dit pas si les heureux champions cèdent, en même temps que les bâtonnets, leur part de bonheur aux acquéreurs. Mais il est probable que, au Japon comme ailleurs, et sans préjudice de l'avenir, la maxime fameuse qui veut que « de l'argent qu'on reçoit, c'est toujours clair » trouve aussi son application... et l'approbation des vainqueurs.

Avec la coquette somme qu'ils nous rapportent, pensent sans doute ceux-ci, nous nous procurerons bien un peu de ce bonheur attaché aux « shingi ». N'est-ce pas d'ailleurs une première chance que de les avoir trouvés ? Ainsi tout le monde est satisfait.

Photographies « Three Lions, Inc. »

JEANNE MOREAU, qui est la principale interprète aux Bouffes-Parisiens de « Pygmalion », de Bernard Shaw, où Jean Marais lui donne la réplique, a réussi au premier acte une étonnante composition de pauvresse.

LES PIÈCES DU MOIS

« PYGMALION » AUX BOUFFES-PARISIENS

« VOLPONE » AU THÉATRE MARIGNY

« VOULEZ-VOUS JOUER AVEC MOA ? » AU THÉATRE EN ROND

« QUATUOR » AUX CAPUCINES

PAR GILLES DEBOISGE

PEUT-ON transformer une pauvre fille sans éducation, qui vend des fleurs aux passants dans la rue, en une femme du monde accomplie qui ne sera déplacée dans aucun salon ? Tel est le pari que fait, au début de la pièce de Bernard Shaw, le jeune et savant Henri Higgins, spécialiste de la phonétique, dont il pousse le goût jusqu'à la manie. Ce pari, Higgins le gagne... En quelques mois la métamorphose est complète. La petite bouquetière a appris à se tenir, à marcher, à sourire, à évoluer avec aisance devant les faces-à-main inquisiteurs. Elle n'ignore aucune des ressources hydrothérapiques d'une salle de bains luxueusement installée. Le coiffeur, la manucure, le couturier ont utilement coopéré à la transformation. Surtout, et c'est le triomphe du phonéticien, elle a perdu son affreux accent de faubourg, elle a éliminé de son langage les scories qui l'encombraient. L'audacieuse expérience a complètement réussi.

Et Pygmalion ?... Eh bien, vous savez que, selon la fable antique, le sculpteur devint amoureux de la statue qu'il avait créée. Ici, Bernard Shaw a voulu qu'au dénouement Higgins et son « sujet » tombent dans les bras l'un de l'autre. Les sentiments de l'élève ont évolué en même temps que son langage. Sa personnalité s'est affinée, enrichie. Quant au créateur, il découvrira, lui aussi, « in extremis », qu'il ne peut vraiment plus se passer de la créature qu'il a remodelée.

Il paraît bien y avoir quelque arbitraire dans cette conclusion. Car Higgins est un personnage assez odieux. Il tyrannise la malheureuse jeune femme, montre envers elle une cruauté un peu sadique. Tout à sa volonté de gagner son pari, il n'a pas l'air de se douter qu'il a en face de lui un être humain capable de souffrir.

Brillante dans ses premiers tableaux, la pièce, joliment mise en scène, décorée, costumée par M. Jean Marais, languit un

LE MOIS THÉATRAL

LA LUNE EST BLEUE, au théâtre Michel. C'est une gentille comédie, pas mal d'orgeat, un peu de poivre, qui commence très haut — au sommet de l'Empire State Building, à New-York — mais sans beaucoup d'éclat. Heureusement, elle s'anime vite, et les deux derniers actes surtout ne manquent pas de drôlerie. Cette historiette d'amour à l'américaine, dont la plus grande partie se passe dans l'appartement d'un jeune célibataire, architecte de talent, nous dit-on, mais un peu béjaune, s'écoute en somme avec agrément. Et le dialogue contient des répliques bien trouvées. L'adaptateur, M. Jean Bernard-Luc, a procédé adroitement au travail nécessaire pour que la pièce de Hugh Herbert s'acclimate à Paris. Elle convient fort bien au théâtre Michel. dont la directrice, M^lle^ Parisys, a, une fois encore, tiré le bon numéro.

D'autant qu'il y a pour jouer le rôle principal M^lle^ Evelyne Gabrielli, surprenante d'autorité, d'abatage, de naturel. Voilà une « révélation » qui semble devoir brûler les étapes. M. Jacques Dacqmine exécute avec une bonne grâce parfaite un exercice de virtuosité qui n'est pas transcendant pour un comédien comme lui, M. Gérard Séty est charmant et sincère. M^lle^ Micheline Gary, une belle personne, M. Guervil, policeman massif, sont au mieux de leur forme.

Tous évoluent dans de jolis décors de François Ganeau. La mise en scène de Jacques Charon est l'ingéniosité même.

Dans LADY 213, à la Madeleine, M. Jean Guitton conte une histoire d'espionnage qui met aux prises deux agents secrets et aussi un diplomate qui n'est pas, hélas ! réfractaire à la corruption. L'auteur a prouvé déjà son adresse à exploiter une intrigue. Cette fois, cependant, sa pièce a semblé assez prévue et dépourvue du mystère qui, dans un drame de ce genre, retient l'attention des spectateurs. On a du moins apprécié une interprétation dont les noms : Suzet Maïs, Suzanne Rissler, Jean-Max, Jacques Castelot, José Noguéro, disent assez la qualité.

Passant de Labiche à Eugène Sue, le théâtre La Bruyère a monté LES MYSTERES DE PARIS dans une version réduite aux possibilités de la scène, un « digest », comme on dit à présent. L'adaptateur, M. Vidalie, s'il s'est permis de loin en loin une touche ironique, ne s'est jamais laissé aller à la parodie. Il a joué franc jeu. Le metteur en scène, M. Georges Vitaly, aussi. Il n'y a que des compliments à lui adresser, ainsi qu'à toute la troupe qu'il a stylée. Le succès du théâtre La Bruyère ramènera-t-il des lecteurs à Eugène Sue ? Si jamais pareil hasard se produisait, faudrait-il s'en féliciter ?

MACBETH, au T. N. P. Sur le plateau du théâtre de Chaillot, en présence du ministre de l'Education nationale et de nombreuses personnalités, Jean Vilar a reçu, des mains de notre ami Robert Kemp, le prix Molière pour sa mise en scène de « Don Juan ». C'était justice, car ce « Don Juan » est assurément une de ses plus indiscutables réussites. Pour « Macbeth » on montrera moins d'enthousiasme. D'abord, on souhaiterait plus de lumière, plus de clarté. Un spectacle qui se déroule à peu près totalement dans la pénombre est pénible à suivre. Quant à Jean Vilar, il a indéniablement fait un gros effort pour s'identifier à Macbeth. Un effort qui nous a valu quelques moments assez saisissants. Pourtant, maigre, agité, Jean Vilar n'a pas le volume physique et vocal qu'on attend du personnage. Maria Casarès a de beaux cris, d'éloquentes attitudes. Elle n'a pas réussi cependant à faire passer le frisson dans la scène de l'hallucination.

peu ensuite. La verve percutante de Bernard Shaw y semble légèrement refroidie.

Dans Eliza, la bouquetière qui devient grande dame, Mme Jeanne Moreau a réussi un de ces exploits qui classent une comédienne. La façon dont elle a traduit les différents aspects du rôle est d'une saisissante vérité. Mme Suzanne Dehelly, Noël Roquevert, Michel Etcheverry sont également fort bons.

Quant à M. Jean Marais, il joue Higgins avec véhémence et d'explosives colères. On l'imagine plutôt hautain, sarcastique, méprisant. Mais il est certain que cette interprétation atténue le côté antipathique du personnage.

A MARIGNY, « Volpone » est sous le signe de Dullin. C'est sa mise en scène que Jean-Louis Barrault s'est attaché à reconstituer. Et avec quel plaisir il a dû buriner sa composition du vieil usurier Corbaccio. Il en fait d'ailleurs une figure extraordinaire. On n'oubliera pas ce visage décrépit, cette bouche édentée, cette allure proche de la tombe et les réveils subits d'une allégresse macabre. C'est du grand art, et l'on a, avec raison, acclamé Barrault.

La pièce célèbre de Jules Romains et Stefan Zweig est une farce dont la bouffonnerie recouvre de sordides intrigues. Il faut que le spectateur soit emporté à vive allure pour ne pas s'arrêter à ces laideurs et pour qu'il rie franchement. Le soir de la générale, la première partie avait paru un peu lente. Depuis on a, sans doute, trouvé le mouvement exact.

Il y a pourtant un personnage qui, sans que l'interprète le pousse systématiquement au noir, devrait faire sentir l'âpreté qui est au fond de la pièce : c'est Volpone lui-même. Il est méchant et heureux de satisfaire sa méchanceté. M. Ledoux ne donne pas cette impression. On ne croit guère, à le voir et à l'entendre, que ce Volpone puisse être inexorable.

Dans le mari jaloux et complaisant, M. Jean Servais a été excellent, et Mme Nathalie Nerval a figuré son épouse avec une discrétion très adroite. M. Beauchamp s'est taillé un succès dans le juge pour son comique savoureux. Mme Simone Valère se montre fort gracieuse dans un rôle qui n'est pourtant pas tout à fait de ceux qui lui conviennent. Et M. Jean Desailly, qui dépense beaucoup d'entrain, et du plus intelligent, au service de Mosca, ne s'accorde peut-être pas non plus exactement avec ce parasite qu'on peut bien, quoi qu'on en ait dit, tenir pour un Scapin. Question de visage, de voix, de distinction naturelle.

Les décors d'André Barsacq sont parmi les plus heureux qu'il ait signés. Ses costumes aussi sont réussis. La musique de Georges Auric commente l'action avec esprit. « Volpone » vaut d'être vu ou revu.

QUELLE charmante soirée nous avons passée au Théâtre en Rond, et comme la joie de Marcel Achard faisait plaisir à voir ! Sa parade n'a rien perdu de sa fraîcheur, de sa spirituelle naïveté, de sa poésie en un mot. Petits airs ambigus, lazzi sonores, ingénuité et rouerie, comme le mélange est savant et pourtant spontané ! On a bien souvent, depuis, essayé de nous faire boire des cocktails analogues. Mais il faut avouer qu'ici le barman est maître en son art et que son dosage, « où l'imprécis au précis se joint », a une saveur toute personnelle.

Sans doute la pièce s'accorde tout à fait au cadre. Cette fantaisie clownesque est exactement à sa place sur la scène du Théâtre en Rond. Et même il faut louer Mme Paquita Claude et son metteur en scène, M. André Villiers, d'avoir résisté à la tentation — elle était forte — de ne pas monter « Voulez-vous jouer... » pour leur spectacle d'ouverture. C'était tellement indiqué. Ils ont joué élégamment la difficulté, et le succès de leur première tentative avec Oscar Wilde les autorisait à prendre librement leur chance avec Marcel Achard.

Un minimum d'accessoires suffit à évoquer le cirque. M. Loyal est en carton. La musique de Georges Van Parys crée l'ambiance. Et le public entre vraiment dans le jeu. L'interprétation est d'ailleurs de premier ordre : Robert Dhéry est d'une bouffonnerie énorme et infiniment spirituelle. Cette création marquera dans sa carrière. Christian

JEAN-LOUIS BARRAULT donne un relief extraordinaire au vieil usurier Corbaccio dans « Volpone », au théâtre Marigny. Le voici dans une des principales scènes avec Simone Valère.

LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME, la comédie que M. Jacques Deval a donnée au théâtre Edouard-VII, réclame du spectateur beaucoup de complaisance. Certes, il nous est arrivé à tous d'avoir l'impression de reconnaître une personne que nous n'avions encore jamais rencontrée, un endroit où nous n'avions jamais pénétré. Peut-on, sur une donnée aussi ténue, bâtir une action dramatique ? M. Jacques Deval, qui semble attiré par certaines spéculations, l'a cru, et il a imaginé une histoire assez compliquée, où un couple que le hasard a rapproché dans une boutique de brocanteur, à La Rochelle, réincarne un autre couple dont, sous la Révolution, la chaste idylle fut brutalement interrompue par la guillotine. Pour assurer le parallélisme des deux romans d'amour — l'actuel se terminant d'ailleurs bien — il faut de nombreuses coïncidences. Bref, on sent trop la main de l'auteur. Wakhévitch a brossé d'amusants décors. Jean-Pierre Aumont, Jeanne Fusier-Gir, Jacqueline Monsigny défendent avec conviction cet ouvrage plutôt laborieux.

LA PETITE MAISON DE THE, au théâtre Montparnasse, nous montre les Américains s'efforçant d'inculquer aux Japonais dans une île qu'ils occupent le culte de la démocratie, le sens du travail rationalisé et l'amour de la mécanique. Echec complet. Les habitants de l'île préfèrent à l'école qu'on veut leur faire construire une petite maison de thé où ils viendront passer des heures aimables. Ils finissent même par convertir leurs vainqueurs et éducateurs à leur souriante ataraxie. « Græcia capta... » On connaît le thème. Assez invraisemblable ici, car si l'entreprise américaine de démocratisation n'a que médiocrement réussi, on sait aussi avec quelle facilité le Japon a assimilé « l'occidentalisme », sous l'aspect industriel notamment.

La satire aurait pu néanmoins être très piquante. Elle est fort grosse. Et si la pièce, après un premier acte plutôt morne, fait parfois rire, elle paraît cependant longue. Mlle Yoko Tani est une très avenante geisha. Mais pourquoi, M. Mauricet étant malade, a-t-il fallu le remplacer par un autre chansonnier ? Non, vraiment, cette fois, les anges n'ont pas aidé M. Albert Husson à faire sa cuisine.

URBAIN GRANDIER, de Pierre Chevrillon, aux Mardis de l'Œuvre.

L'histoire véridique d'un prêtre du XVIIe siècle, accusé de sorcellerie et brûlé par les hommes politiques de Richelieu, tel est le thème qu'a choisi Pierre Chevrillon.

Sa pièce, incontestablement pleine de qualités de tout premier ordre, serait appelée à un grand succès si elle était montée avec tous les moyens qu'elle demande. Une langue riche et noble, des images saisissantes, une action qui, de tableau en tableau, monte et se développe jusqu'à la fin (le Jugement) en se chargeant de plus d'émotion. Toutes ces qualités font regretter une présentation scénique hachée qui nuit à l'unité, une certaine hétérogénéité dans le jeu des acteurs.

D'une nombreuse distribution il convient de détacher Tony Taffin, qui incarne avec passion et conviction Urbain Grandier, Estella Blain, dont le beau visage émeut dans le rôle de Madeleine de Brou, et Judith Magre, qui sait, en Jeanne-des-Anges, composer un beau personnage de moniale possédée, sans oublier Pascale de Boysson, dont la présence est rehaussée par une voix pleine de noblesse.

Il faut féliciter la direction du théâtre de l'Œuvre d'avoir présenté cette première pièce de Pierre Chevrillon, qui a l'étoffe d'un véritable dramaturge. L'Œuvre continue ainsi à tenir le rôle, courageux et toujours intéressant, de pionnier.

JEAN VILAR, qu'on voit ci-dessus affrontant les sorcières shakespeariennes, a présenté à son fidèle public du T. N. P. « Macbeth », qui avait été un de ses succès au Festival d'art dramatique d'Avignon.

LE PREMIER ET LE DERNIER TABLEAU de « Quatuor », la pièce de Noël Coward adaptée par Paul Géraldy, que jouent aux Capucines Pierre Dux et Alice Cocéa, se passent au buffet de la gare de Calais.

Duvaleix n'est pas moins drôle par des moyens tout différents. Colette Brosset est Isabelle, indécise, puérile, hardie — l'Eve éternelle en maillot d'écuyère. Jacques Duby, si remarquable naguère dans « Clérambard », joue Auguste avec la sensibilité la plus juste. La mise en scène d'André Villiers est d'une adresse qui résout toutes difficultés.

CELINE CHAUMONT, qui créa « Divorçons », avait, paraît-il, coutume d'arrêter ses partenaires au cours des répétitions pour leur dire : « Attention, ici, je fais un effet ! » Et elle en faisait ! Mme Alice Cocéa est de cette école. Non qu'elle insiste ou appuie : elle est bien trop fine pour cela. Mais comme elle détaille, comme elle distille, comme elle raffine sur les nuances ! Avec elle on n'oublie jamais qu'on est au théâtre. Et l'on est pourtant ravi. C'est le triomphe de la haute virtuosité.

La pièce de Noël Coward lui fournit l'occasion de briller dans toute l'étendue de son registre. Dirai-je que cette aimable comédie est un peu étirée et qu'il ne faut pas le flair d'un Maigret pour en imaginer le cours et le dénouement ? Mais elle n'est jamais ennuyeuse. Et le dialogue en est souvent délicat, sensible, avec de fines demi-teintes qui appellent le sourire ou frôlent l'émotion. Sans doute faut-il y voir la marque personnelle de l'adaptateur, M. Paul Géraldy. Il aurait pu incliner au drame ou pencher vers le vaudeville. Il s'en est gardé. Et c'est du joli travail.

Et puis, il y a des pièces qui semblent faites pour certains théâtres. Celle-ci convient admirablement aux Capucines. Elle y est à l'aise. Elle demande, dans sa présentation, de l'élégance, du luxe, de la fantaisie. Mlle Cocéa a inventé des décors charmants. Les costumes d'hommes — l'action se passe vers 1875 — sont amusants. Et quant aux robes, elles sont « sensationnelles », « ébouriffantes »... enfin, vous voyez.

Les acteurs ont la part belle. Mmes Paule Emmanuèle et Jacqueline Rivière sont fort séduisantes. M. Martinelli a grande allure, M. Francœur est le plus sympathique des « raseurs ». Et M. Pierre Dux joue en grand comédien l'Américain rude et sincère qu'une « lady » apprivoisera.

LE MOIS CHORÉGRAPHIQUE

par MARTINE CADIEU

LE BALLET NATIONAL GREC AU THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

DORA STRATOU, qui chantait comme chantaient les pleureuses d'Homère, selon le rite de la joie et de la peine, rite de seul amour, a réuni ces paysans de Thessalie ou de Macédoine, ces bergers du mont Hymette ou ces pêcheurs des îles Mikonos et Kio.

Les traditions ne sont point mortes ; sous les pins et dans les oliveraies, tandis que le crissement des cigales se mêle au chant de la lyre, du violon, de la lagouta ou de la flûte, les jeunes gens dansent. Ils dansent sur les places des villages blancs, écrasés dans la chaleur, pour la joie des naissances et des noces claires.

Les mouvements des jeunes filles, aux riches costumes, évoquent les fresques qui ornent les vases et les temples.

Il existe deux formes de danses, très distinctes, et qui sont aimées dans toutes les provinces : les sautillantes et les traînantes, ou « Romaïka ». Les dérivées sont des danses mixtes, telles le Karagouna et le Macédonien. Ces danses portent les noms des métiers qu'elles évoquent, ou les noms des villes où elles sont nées. Toutes sont humaines, simples. Toutes chantent les gestes quotidiens — magnifiés, transfigurés — ou les aspirations des vivants. Les femmes sont la tendresse, l'inflexion de la voix, toute la douceur du monde. Elles vont à petits pas glissés, le corps immobile. Les hommes, eux, sont le feu et le vent.

Cet art, langage simple, est empreint de l'antique sagesse, ce que les Grecs nomment « le Gnos ». Et, pour eux, semble-t-il, même la mélancolie est douce, même la tristesse est bonne.

JACQUES DUBY (au centre) fait dans « Voulez-vous jouer avec moâ » le rude apprentissage du cirque. A gauche, Dhéry (Rascasse) ; à droite, Duvaleix (Crackson).

TOUTE LA BONNE HUMEUR de Pagnol s'est retrouvée sur l'écran avec Panisse et Honorine, les célèbres héros marseillais de « Marius », qu'on a revus avec grand plaisir et dont le succès a été très vif.

DANS LES COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

PAR JEAN-PIERRE MORPHÉ

PROGRAMME DE MARS

LA R. T. F., qui a peu renouvelé ses programmes pendant le mois de février, va lancer en mars quelques séries nouvelles. Sur Paris-Inter, André Beucler présentera « Modes et travers intellectuels », qui passera en revue les lieux communs de l'époque ; les premières émissions auront pour sous-titres : « Parlez-moi d'amour » et « l'Argot ». Une autre série, due à Jean Guignebert, commencera vers la fin du mois : « D'Esope à Conan Doyle », elle fera revivre le conte et le mystère à travers les âges.

La Chaîne Parisienne a trois projets : une série Patachou, une série Frères Jacques et une série consacrée aux Compagnons de la Chanson, auxquels se joindront par sympathie Madeleine Robinson et Odette Laure. Jacqueline Lenoir découpe en quarts d'heure *le Tour du monde en quatre-vingts jours*, tandis que les « Carnets de bord de la mer », illustrés par des chansons de marins, reconstitueront les grandes énigmes maritimes.

Les amateurs de « bel canto » trouveront sur Paris-Inter la retransmission des quatre demi-finales, en France, en Belgique, en Italie et en Autriche, puis la finale du grand concours international du contre-*ut*.

Deux opérettes au moins, *Embrassez-moi*, de Moretti, et une retransmission des *Amants de Venise*. Le *David* de Darius Milhaud sera diffusé le 31 mars. Quant au théâtre, on pourra entendre *les J3, le Rendez-vous de Senlis* et, surtout, *les Œufs de l'autruche*, où l'auteur, André Roussin, tiendra le rôle que reprend actuellement à la Michodière Pierre Fresnay, et *l'Annonce faite à Marie*, depuis la Comédie-Française.

UNE SOIREE DE SPECTACLE CHEZ SOI

MARDI 8 février. Les programmes de la Télévision annoncent ce soir la création en France d'un opéra de Menotti, un débat sur le désarmement avec M. Jules Moch, une émission de variétés à la Tour d'Argent. Au début et à la fin, le Journal Télévisé. A 20 h. 30, on s'installe. Il est bon, même quand le spectacle vient à soi, de considérer qu'on va un peu vers lui. On est mieux préparé à le recevoir si on a le sentiment qu'on l'a choisi et désiré. Il ne faut pas se laisser surprendre par la première image ; il faut l'avoir attendue comme si vraiment un rideau allait se lever. La télévision est encore un petit miracle ; n'en prenons pas trop vite l'habitude, ne la subissons pas distraitement comme le fond de bruit de la radio. Cinq minutes avant la séance, éveillons en nous le plaisir d'entendre les trois coups.

Catherine Langeais fait aimablement son annonce, puis on passe au Journal Télévisé. Nous avons de la chance, si j'ose dire. Chute du ministère Mendès-France, effacement de Malenkov. L'écran montre des visages, fait un petit cours de constitution soviétique. Le texte est clair, bien fait, les images peut-être un peu sombres. L'heure est venue de l'œuvre principale.

« LES VISITEURS DE LA NUIT »

C'EST un opéra en un acte que Menotti a écrit directement pour la Télévision américaine et que la R. T. F. va jouer pour la première fois. Menotti est célèbre par son opéra « le Consul » et par le film qu'il a tiré du « Médium ». On est resté surpris chaque fois par une habileté dans le sens du spectacle qui dissimule les faiblesses de la partition. Sort étrange que celui de ce musicien qui ne satisfait pas les amateurs de musique, mais conquiert un vaste public par ses dons de metteur en scène. Ses deux tentatives ont été d'incontestables réussites. « Le Consul » a usé de tous les moyens, de la prestidigitation au mélodrame, pour réhabiliter l'action scénique dans les drames lyriques. « Le Médium » devait révéler la même virtuosité dans la séduction du spectateur, avec des moyens différents du cinéma. On attendait avec curiosité la confrontation de cet illusionniste et d'un art à son début.

Il faut distinguer, dans le résultat, le plaisir des yeux et celui de l'oreille. Plaisir des yeux d'abord, répondra-t-on, puisqu'il s'agit de télévision. Plaisir de l'oreille, ne l'oublions pas, puisqu'il s'agit de musique et d'opéra. Et voici tout le problème posé.

Menotti a repris des éléments de plusieurs légendes pour créer un argument de rencontre poétique. Le petit berger Amalh, qui ne peut marcher qu'avec une béquille, rêve qu'il reçoit d'étranges visiteurs. Chaque soir, il guette leur venue ; sa mère redoute que ces songes n'égarent sa raison. Ce soir encore, on frappe à la porte. Amalh glisse un œil, revient prévenir sa mère ; c'est un, puis deux, puis trois rois mages qui ont rencontré la cabane d'Amalh sur le chemin que leur trace l'étoile. Les gens du village accourent et dansent en l'honneur des messagers. Mais les rois mages, en échange des présents qu'ils lui font, ne demandent qu'un seul cadeau : la béquille d'Amalh. Il consent à abandonner pour eux son seul soutien et retrouve aussitôt deux jambes solides. Et il part à leur suite en sifflant dans son flûtiau.

La légende des mages, l'enfant malade qui rêve de pays lointains et s'appelle également Amal dans le conte de Rabindranath Tagore, le mythe du don suprême pour recevoir en échange tous les dons composent ici une anecdote très simple, mais extrêmement habile.

La réalisation de Claude Loursais est parfaite. L'écran acquiert des profondeurs mystérieuses, les compositions des personnages échappent au temps et appartiennent aussi bien à une Judée légendaire qu'à un mystère germanique.

Ainsi, une fois encore, Menotti a triomphé. Mais une question se pose alors, et la plus aiguë dans ce domaine. Que gagne ce spectacle parfait, qui a sur quelques centimètres carrés une puissance poétique étonnante, à n'être pas muet ? Ou, tout au plus, commenté de temps à autre par un récitant ?

Menotti n'aurait-il alors triomphé que dans son véritable domaine : celui de la mise en scène ? On a la surprise, d'ailleurs, quand on lit, quelques jours après, les critiques justement élogieuses, de constater qu'aucun auditeur n'a été particulièrement frappé par la partition.

On peut sans doute reconnaître un style Menotti, si l'on admet, en effet, qu'un grand brassage de Debussy et de Charpentier, de Puccini et de Kurt Weil constitue un style très reconnaissable et très personnel. Ici, un récitatif qui a des échos de Ravel coule à la surface d'une mer de mélodie italienne. Et comme dans toutes les œuvres où le musicien sent mieux la part du spectacle, c'est le ballet qui est le mieux écrit. Le jour où Menotti s'adressera à un vrai musicien, il nous donnera sans doute l'œuvre non point la plus pure dans ses origines, car il y a toujours chez lui un peu trop d'habileté, mais en tout cas la plus frappante et la plus achevée dans le domaine du spectacle.

Amalh pose un dernier problème. Les amateurs d'opéra qui demandent pour tous les soirs de l'année « Faust » et « Manon » ne vont pas manquer de réclamer à la télévision des représentations intégrales d'œuvres classiques. C'est là où je rendrai les armes à Menotti, car il est passé à côté de tous les périls. Il faudra se tenir bien ferme à la petite table ou avoir la cavatine chevillée au corps pour supporter trois heures de fausses barbes et de bouches distendues.

ENTR'ACTE

J'EN fais un ici parce que, dans la réalité, il n'y en a pas. On oublie trop que la télévision est un spectacle et que l'entr'acte est non seulement un moyen de revendre des programmes et d'écouler des crèmes glacées, mais aussi de détendre le spectateur et de lui permettre d'assimiler ce qu'il vient d'entendre.

Je craindrais fort, si la Télévision accordait entre deux émissions un court repos, qu'elle ne reçût beaucoup de protestations. « Nous ne payons pas la taxe pour voir des entr'actes. » Je suis sûr de n'être pas entendu, et pourtant cinq minutes d'écran gris, avec un léger fond de musique, m'aurait beaucoup mieux préparé à passer d'Amalh aux problèmes du désarmement.

LE PARLEMENT CHEZ SOI

ICI, il ne s'agit pas de discuter de l'émission même. Les commentaires politiques ne relèvent pas, heureusement, de ces modestes notes. Au début, on est flatté de recevoir chez soi, installé devant sa cheminée, des hommes politiques illustres et de grands journalistes. On les écoute avec le même intérêt que la Tribune de Paris. A la Tribune, on regrettait de ne pas voir toutes les fois qu'on sentait naître un orage. Dans « Face à l'opinion », on sait qu'il n'y aura pas d'orages, et on finit par se demander s'il est bien nécessaire de voir. Les arguments auraient la même valeur, le débat serait aussi intéressant si Un Tel ne tapait pas du bout des doigts, si tel autre ne jouait pas avec ses lunettes. Il serait difficile de tirer de gestes aussi simples des considérations psychologiques profondes. Tout compte fait, je crois que l'émission est trop longue, et lorsque ces messieurs sortent enfin de la pièce où on les a accueillis il semble qu'ils ont été un peu bavards.

ENTR'ACTE

IL n'y en a toujours pas.

et accusent ainsi son insignifiance. Lamartine et Baudelaire sont appelés au secours. Naturellement : deux vers du « Lac », deux de « l'Invitation au voyage »... Il semble que la Télévision n'ait pas assez considéré qu'elle se rendait chez le spectateur et qu'il fallait essayer de jouer un peu avec lui. C'est là que l'annoncier peut trouver un ton qui anime le spectacle et, en même temps, s'adresse individuellement dans chaque foyer. Il y a un type à créer, et c'est dans ce domaine que la Télévision devrait faire quelque recherche. La réussite des émissions de Jean Nohain, en dépit de complaisances qui atteignent quelquefois la parodie de soi-même, montre combien est nécessaire à la Télévision le rôle du meneur de jeu.

On a revu avec plaisir les Frères Jacques, dont le numéro précis s'inscrit parfaitement sur un écran, et Germaine Montéro, chanteuse d'amères complaintes. Mais, si les amateurs d'opéra sont restés jusqu'à la fin de la soirée devant leur poste, la vue du baryton en costume Louis XV qui chantait la Romance de la rose de « Monsieur Beaucaire » les aura peut-être effrayés sur l'avenir du répertoire lyrique à la Télévision.

Un dernier Journal clôt cette soirée dont la diversité même souligne assez l'intérêt que peuvent y trouver tous les spectateurs.

UN AUTRE EPISODE DE « MARIUS », où l'on voit (à gauche) le célèbre M. Brun, puis Marius lui-même et, enfin, César, dans le décor si « couleur locale » du Café de la Marine.

JACQUES TATI ET JEAN THEVENOT présentent chaque semaine une émission de variétés au cours de laquelle ils s'attachent à découvrir l'influence qu'ont pu avoir trois objets sur la vie d'une personne donnée.

DANS les grandes villes, aux Etats-Unis, on a le choix entre plusieurs émissions. A New-York, par exemple, fonctionnent actuellement sept émetteurs, dont trois en couleurs. Sur ces sept émetteurs quatre marchent de 16 heures à minuit, deux de 6 heures du matin à minuit, et un ne s'arrête jamais.

★

EN 1954, aux Etats-Unis, grâce à des écrans spéciaux, deux spectateurs peuvent suivre deux programmes différents sur un même poste.

★

DEPUIS l'avènement de la télévision aux Etats-Unis, un tiers des Américains, c'est-à-dire ceux qui ont un récepteur personnel ou familial, ont modifié le rythme de leur existence : 65 % d'entre eux passent plus de temps chez eux et 61 % reçoivent plus d'amis. Sans d'ailleurs que les enquêteurs expliquent pourquoi, il en est résulté une diminution de 20 % du nombre des divorces.

★

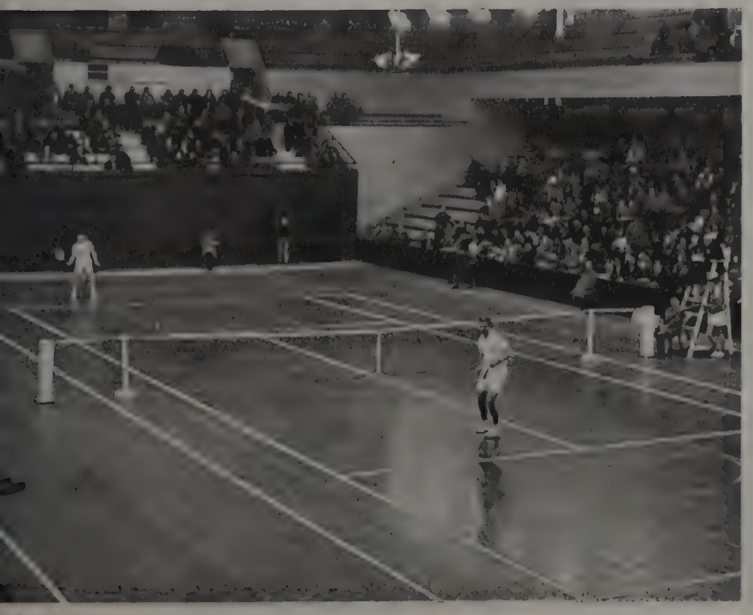
AUX Etats-Unis, l'écoute de la radiophonie a été réduite de 44 %, la lecture de 18 %, le cinéma de 20 % et les sorties du soir de 42 % depuis l'avènement de la télévision, ce qui a permis à M. Ford de dire : « L'automobile a fait sortir les gens de chez eux, la télévision les y a fait rentrer. »

(Extraits des « Informations et Documents » des Services d'information des Etats-Unis, n° 21.)

PAUL CLAUDEL, peu avant sa mort, au cours d'une répétition de « l'Annonce faite à Marie »,

ET MAINTENANT, A LA TOUR D'ARGENT !

ON quitte le désarmement pour filer à la Tour d'Argent, qui donne, sous l'égide de l'industrie cotonnière, une téléparty. Sachez donc qu'une centaine d'invités, soigneusement choisis et élégamment vêtus, se tiennent dans un grand salon et regardent sur des écrans de télévision un spectacle pris par les cameras deux étages au-dessus. Nous aurons donc, nous, le spectacle, plus quelques plans des spectateurs. Les transitions entre les numéros sont assurées par des tissus dont nous avons la primeur et par un couple de comédiens, Odette Joyeux et Jean Berger. Le réalisateur, François Chatel, joue fort bien avec ses tissus ; les comédiens jouent comme ils peuvent avec leur texte. C'est l'éternel petit dialogue marivaudant qui doit établir la liaison entre les différents moments du spectacle. « J'ai des transitions grosses comme des câbles », disait le père Hugo. Nous avons fait mieux depuis. Ce petit bavardage dans lequel se débattent les acteurs passe assez vite, à la radio. A la télévision, pour tenter de le sauver, les interprètes essaient de le jouer, de le rendre vrai,



COLETTE MARCHAND témoigne de sa virtuosité habituelle dans cette parade de Gilles Margaritis, « Music-Hall », qu'elle interprète avec Jean Perrault.

DE HAUT EN BAS, A GAUCHE. Deux scènes d' « Amalh », l'opéra en un acte que Menotti a écrit directement pour la télévision américaine et que la R. T. F. a projeté il y a peu pour la première fois. En haut, Amalh, le héros de la pièce, incarné par Claude Renaud, et les gens du village. Au centre, une émouvante attitude de Rita Gorr dans le rôle de la mère. — Au stade Coubertin (en bas), la finale des championnats de France internationaux de tennis sur court couvert a mis aux prises les Américains Budge Patty (au fond du court) et H. Stewart, qui fut battu en 3 sets par 6-3, 7-5 et 6-3, sans avoir pu opposer une sérieuse résistance à son prestigieux rival.

UNE GRANDE TELEPARTY a réuni dans un salon de « la Tour d'Argent » une centaine d'invités conviés à y assister par l'industrie cotonnière.

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR DENIS MARION

FABRICATION AMÉRICAINE COURANTE

Si le cinéma nous passionne, c'est parce qu'il produit de temps à autre des œuvres d'une qualité exceptionnelle. Mais si le cinéma existe, c'est parce qu'il produit en grande série des films artistiquement médiocres, qui n'en assurent pas moins au spectateur les deux heures de distraction dont il a besoin. Dans ce domaine-là, les Américains se montrent imbattables depuis quarante ans. Une technique impeccable est mise au service d'une des nombreuses recettes dont la vogue plus ou moins durable est assurée. Les dernières exclusivités nous en fournissent trois exemples fort différents, qui constituent un échantillonnage instructif.

« Le Crime était presque parfait » est le reliquat d'une tentative similaire, mais dont l'échec se trouve dès à présent acquis : le relief. Pour expérimenter le procédé, rien de plus naturel que de filmer une pièce qui a fait ses preuves et de juger le résultat. Le producteur n'a pas lésiné sur les moyens. Il a pris un drame policier, remarquablement bien fait, de Frédéric Knott : le public parisien lui a d'ailleurs réservé un bon accueil quand il fut présenté, il y a deux ans, sous le titre « Crime parfait ». Le réalisateur est le célèbre Alfred Hitchcock, spécialiste éprouvé du genre depuis « la Corde », entre autres. L'interprétation comprend des vedettes aussi sûres que Ray Milland et Robert Cummings, aussi neuve que Grace Kelly, et deux acteurs de complément qui les éclipsent : Anthony Dawson (le tueur) et John Williams (l'inspecteur). L'opérateur a cherché des angles de prise de vues (plongées et contre-plongées) qui augmenteraient l'illusion du relief.

Avant que le film sorte en France, les 3D — comme on croyait déjà devoir dire — sont mortes de leur belle mort. Aussi ne voyons-nous qu'une projection ordinaire, qui, nécessairement, paraît d'une qualité photographique fort inférieure à celle à laquelle nous sommes habitués. La couleur est spécialement laide (elle n'a d'ailleurs jamais été le fort de Hitchcock). De sorte que le résidu est une pièce filmée, avec une incontestable adresse sans doute (la mise en place, le cadrage et les mouvements d'appareil sont d'une efficacité remarquable), mais sans la moindre qualité de narration cinématographique : les personnages ne cessent de se trouver pour la première fois au milieu de l'action à laquelle ils assistent. Ils ne tarderont guère à épuiser l'agrément limité de cette sensation. Alors nous verrons ce que peut réellement nous apporter le cinémascope quand il aura passé sa crise de croissance.

L'EGYPTIEN, qui, avec Jean Simmons (ci-dessus), Edmund Purdom, Victor Mature, Gene Tierney et Peter Ustinov, bénéficie d'une brillante interprétation, fait revivre en cinémascope les fastes de l'ancienne Egypte.

Tiré d'un roman finlandais, réalisé en partie sur place par un metteur en scène hongrois, « l'Egyptien » se situe au XIVe siècle avant J.-C., mais toute similitude avec une réalité historique quelconque ne saurait être due qu'à une coïncidence. En dépit du cadre, il s'agit d'un roman de cape et d'épée traité dans le style du western (au point qu'au cours d'une partie de chasse les lions se découpent en contre-jour au sommet d'une colline, exactement comme les Indiens le font inévitablement quand les cow-boys s'engagent dans le défilé). Ceci n'est d'ailleurs qu'un prétexte à se servir de la nouvelle lentille du cinémascope. Comme toutes les innovations, celle-ci a dû provoquer une telle quantité de problèmes techniques que, occupés à les résoudre, les responsables n'ont plus eu le temps de se soucier de scénario, d'interprétation ou de mise en scène proprement dite. Ceux qui ont bonne mémoire se souviendront que ce fut aussi le cas lors de l'avènement du cinéma parlant : les navets qui fleurirent alors n'en eurent pas moins de succès auprès du public, fasciné par la nouveauté du procédé en attendant que celui-ci se révélât capable d'effets proprement artistiques. Aujourd'hui de même, les spectateurs sont attirés par le grand écran. Ils ont l'impression de ne plus regarder à travers la fenêtre relativement étroite qui leur était jusqu'ici imposée et de

DERRIÈRE LE PLATEAU

OKASAN. (Japonais.)

Le garçon pâtissier offre à sa fiancée un gâteau de sa composition.

« Je l'ai appelé Picasso, dit-il fièrement.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne sait pas ce qui s'y trouve. »

Ce n'est pas mal en soi, mais le dialogue devient encore plus piquant quand il s'échange entre deux habitants d'un faubourg de Tokio qui, à quelques détails près, ressemble à s'y méprendre à Aubervilliers.

Tout le film est d'ailleurs de cette gentillesse directe qui nous révèle un Japon bien différent de celui des samouraïs.

LE COMTE DE MONTE-CRISTO, par Robert Vernay. (Français.)

Jean Marais succède à Pierre Richard-Willm, qui avait remplacé Jean Angelo, lequel avait pris la place de Léon Mathot... en attendant qu'on découvre une précédente version due à un contemporain de Méliès ou de Zecca et sans préjudice des adaptations américaines ou hindoues, ni des contrefaçons adroites : « le Fils de Monte-Cristo », « le Secret de Monte-Cristo », etc.

Ce Dumas père, quand même, quand il se mêlait de donner la vie à un personnage, il le rendait plus increvable que le pneu X...

LA MAGGIE, par Alexander Mackendrick. (Anglais.)

Une ravissante histoire d'un homme d'affaires américain aux prises avec des marins écossais qui, pour l'ivrognerie et la fainéantise, n'ont rien à envier à leurs collègues méditerranéens et qui sont d'ailleurs également sympathiques.

L'humour n'est jamais forcé, les répliques ou les gestes drôles arrivent si naturellement qu'on est prêt à croire que les acteurs les ont improvisés par un réflexe inévitable, et, au lieu de s'en vouloir d'avoir tant ri, on en demeure attendri. La meilleure réussite du cinéma anglais depuis « Noblesse oblige » et un rival heureux de « Passeport pour Pimlico », « l'Homme au complet blanc » et « Whisky à gogo ».

SUR LES QUAIS, par Elia Kazan. (Américain.)

Partant de l'histoire authentique d'un syndicat des dockers dont un groupe de gangsters avait réussi à prendre en main les postes de direction, Elia Kazan a mis en scène un film qui force l'admiration par sa perfection technique (les extérieurs tournés sur place se traduisent en photographies esthétiquement composées et en travellings plus longs et plus compliqués que les prises de vues en studio) mais qui manque singulièrement de chaleur humaine.

Marlon Brando fait une composition saisissante dans un rôle de minus habens.

LE PAIN VIVANT, par Jean Mousselle. (Français.)

Il y a de l'humilité chrétienne chez François Mauriac à avoir appris si tard le métier de scénariste et à l'avoir aussi mal appris.

Sur le sujet imposé : « Expliquer, aux croyants comme aux incroyants, ce que signifie la messe », la vieille mécanique a réagi automatiquement et a fabriqué les personnages stéréotypés : la femme adultère (elle reste en coulisse), le mari trompé qui se venge en torturant son fils et en aimant sa fille avec trop de jalousie, l'adolescent dépravé de mœurs et pur de cœur, l'athée attiré par les mystères de la foi, le couple de jeunes que l'amour sublimise et, enfin, l'agneau pur et sans tache dont la

AUDREY HEPBURN, la charmante interprète de « Gigi » et de « Vacances romaines », est une Cendrillon moderne dans « Sabrina », de Wilder, qu'elle joue avec William Holden (ci-dessus) et Humphrey Bogart.

se raconter les uns aux autres des événements qui ont eu lieu et que nous aurions préféré voir de nos yeux.

ON se souvient de l'exquise révélation que fut Audrey Hepburn dans « Vacances romaines ». Hollywood s'est mis en devoir de l'exploiter — dans le pire sens du mot. D'abord, les spécialistes ont fabriqué un scénario sur mesures : le premier tiers montre la protagoniste en sauvageonne (n'oublions pas qu'elle a été « Gigi » à Broadway), et les deux derniers tiers la montrent sophistiquée selon les canons des instituts de beauté. C'eût été trop dangereux de permettre à une actrice de ne pas correspondre exactement à l'idéal féminin des cultivateurs de l'Arkansas et des petits boutiquiers du Connecticut...

L'intrigue est celle de Cendrillon, mais elle est située dans un monde beaucoup plus éloigné de la réalité que celui des contes de fées, le monde des milliardaires tel que l'imaginent les scénaristes. Ce qui permet d'utiliser les vieilles marionnettes de la comédie de Boulevard dans les dernières années du XIX[e] siècle : le fils de famille noceur, l'homme d'affaires dont le cœur n'est ému que par la lecture des rapports de conseil d'administration, le chauffeur qui est plus snob que ses maîtres — sans parler d'un chef d'une école de cuisine à Paris qui, lui, paraîtrait caricatural au milieu des frères Marx. Seul, le dénouement s'éloigne du poncif, puisque le quinquagénaire sérieux l'emporte sur le jeune Don Juan, mais il n'en retombe que mieux dans une autre tradition, périmée, par surcroît.

La sauce vaut beaucoup mieux que le poisson. L'adresse de Billy Wilder comme réalisateur escamote les ficelles. Le charme personnel, un peu acide, d'Audrey Hepburn perce par instant son épaisse couche de maquillage. Humphrey Bogart projette l'auréole de tant de meilleurs rôles sur son personnage de milliardaire racorni que celui-ci en prend comme un reflet d'humanité. William Holden ne tire rien du joyeux fêtard qu'il incarne contre toute probabilité, mais il faut reconnaître qu'il n'y avait rien à en tirer.

A CES trois exemples il serait commode d'en ajouter d'autres. Joan Crawford, dans « Johny Guitare », rappelle que le western sert aussi de maison de retraite pour vedettes un peu fatiguées. « Rhapsodie » est la dernière mouture du film musical où une intrigue amoureuse désespérément conventionnelle s'intercale entre des fragments de concertos célèbres, qui sont d'ailleurs aussi admirablement exécutés qu'enregistrés et qui suffiront à ravir les mélomanes. « Phffft » est l'éternelle histoire des époux divorcés qui se réconcilient et la quatrième variation de June Hollyday exécutant son numéro de « blonde idiote ».

A tout prendre, je préfère alors un film policier strictement de série comme « Du plomb pour l'inspecteur ». La seule originalité à laquelle il prétende consiste à faire se dérouler l'attaque de la banque par des gangsters pendant le générique : comme nous connaissons quand même ce genre d'images avant de les avoir vues, les noms en surimpression ne les gâtent pas. Et s'ils en sont un peu moins lisibles eux-mêmes, qui s'en plaindra ? Fred MacMurray est le prototype de ces vedettes américaines, dont on n'oserait prétendre qu'elles ont du talent, mais qui ont une présence incontestable dans des rôles faits sur mesure. Dans le cas présent, un grand souvenir ne manque pas de s'imposer, qui fait de ce film, comme l'a dit un mauvais plaisant, « l'Assurance sur la mort (du pauvre) ». Il n'en contient pas moins une révélation, déjà aperçue dans « Phffft » : Klim Novak, qui semble née pour incarner cette combinaison pure ingénue-vamp perverse, typiquement américaine.

Il serait fastidieux de multiplier les exemples. Surtout que, si vous aimez le bon cinéma, rien ne vous empêche d'aller revoir, fût-ce pour la dixième fois, « les Temps modernes » : vous y trouverez plus de plaisir et plus de nouveauté.

DERRIÈRE LE PLATEAU

(SUITE)

vocation pour le sacrifice n'a rien, mais vraiment rien de commun avec le masochisme.

Ce pourrait être génial comme, parfois, dans ses romans. Ce pourrait être ridicule, privé des prestiges du style. Ce n'est que redoutablement ennuyeux.

LA FENETRE OUVERTE, par Henri Storck. (Français.)

Une merveilleuse promenade dans une galerie imaginaire où se trouvent réunis les plus beaux paysages des peintres français, anglais, belges et hollandais : avec leurs vraies couleurs et mieux montrés que notre œil ne les verrait dans la réalité grâce à une camera intelligente qui ne s'attarde jamais.

LA REINE CHRISTINE, par Ruben Mamoulian. (Américain.)

La jeune génération, qui n'a pratiquement jamais eu l'occasion de voir Greta Garbo, ne peut pas manquer cette réédition, qui demeure jusqu'à présent la seule des nombreux films de la vedette suédoise

Celui-ci n'est ni le meilleur ni le pire. En fait, à part « la Rue sans joie », Greta Garbo n'a pas tourné une seule bande qui puisse prétendre au titre de classique. Aussi « la Reine Christine » donne-t-elle une idée exacte du prodigieux rayonnement que conserve cette actrice exceptionnelle, même mal servie par un scénario conventionnel, une mise en scène négligée d'un homme qui a fait beaucoup mieux et un partenaire devenu ridicule (John Gilbert)

LES FRUITS DE L'ETE, par Raymond Bernard. (Français.)

Ils sont blets.

SPECTACLE PERMANENT.

Ingénieusement, le producteur des « Diaboliques » a fait porter toute la publicité sur l'imprévisibilité du dénouement, et les salles ferment leurs portes dès le début du film.

Le premier jour, Clouzot surveillait avec satisfaction la queue qui s'allongeait sur les Champs-Elysées en attendant la prochaine séance, quand le directeur d'une salle voisine l'aborde et lui dit avec une feinte commisération :

« Que d'argent perdu !

— Vous bénéficierez du surplus », répond Clouzot magnanime.

QUANTITE CONTRE QUALITE

Les courts métrages encaissent une recette proportionnelle à celle du grand film qu'ils accompagnent. Le succès de celui-ci, et non le leur propre, détermine donc ce qu'ils rapportent.

Aussi la loi d'aide ne devait-elle pas leur être appliquée uniquement en raison de leurs recettes, mais également en fonction de leur valeur, déterminée par le jury.

A peine celui-ci venait-il de voir cent trente-huit courts métrages (sur les deux cent cinquante produits dans l'année) que des hurlements s'élevaient de la part de ceux qui avaient été écartés et se trouvaient soutenus, en sourdine mais de manière efficace, par les producteurs qui ont tout intérêt à ce que l'aide ne soit attribuée qu'en fonction de la quantité, sans tenir compte de la qualité.

Sur quoi le ministre alors en fonction, après s'être solidement fait couvrir par le Conseil d'Etat, a pris la décision de ne rien distribuer du tout. Na !

AU PETIT PALAIS

TRIOMPHE DE COURBET

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

LA RENCONTRE. (Musée de Montpellier.)

BICHE FORCEE DANS LA NEIGE. (Collection particulière.)

NOUS n'allons pas, quant à nous, dresser la liste des grandes œuvres du maître qui ne se trouvent pas à l'exposition du Petit Palais. Celle-ci n'a jamais prétendu être complète. Au surplus, nous avons déjà dit notre pensée : il n'est pas souhaitable, hormis des cas très exceptionnels, d'imposer aux chefs-d'œuvre de la peinture ces dangereux va-et-vient dont on a déjà trop abusé. Ne jouons plus aux enfants gâtés, et nous serons satisfaits de cette manifestation plus qu'honorable d'une centaine de toiles fort diverses, venues, pour une part, de la rétrospective présentée à la dernière Biennale de Venise, pour une autre part, des collections publiques et privées, et, enfin, du fonds même du Petit Palais, particulièrement riche en œuvres de Courbet.

Nous pouvons féliciter M. André Chamson d'avoir su aussi bien présenter les peintures dont il disposait dans un local aussi mal conçu pour les mettre en valeur. C'est une exposition heureusement répartie et, somme toute, fort attrayante.

LES intentions philosophico-politiques de ce libertaire fanfaronnant qu'était Courbet échappent aujourd'hui à notre attention. Quel visiteur non prévenu aura remarqué que dans son énorme et sombre composition inachevée : *les Pompiers courant à un incendie* — dont le sujet, paraît-il, lui fut suggéré par son ami Prud'hon — les gens du peuple courent au danger tandis qu'un couple bourgeois s'éloigne avec indifférence ? Tout au plus, la noble attitude, complaisamment apprêtée, du peintre lui-même, salué bas dans *la Rencontre*, ou bien dressé en face de la mer, évoque-t-elle le père Hugo des jours de grandiloquence.

Ce qu'il y a d'admirable chez Courbet, c'est le côté terrien, cette belle rusticité de paysan franc-comtois qui lui fait pénétrer les secrets des paysages du pays natal avec un naturel si parfait qu'ils sont placés à la limite où l'imagier populaire cède le pas au génial paysagiste. Ses tableaux de la vallée de la Loue, du Puits noir, des environs d'Ornans, ce vallon, ces prairies, ces forêts, qu'il a parcourus le fusil au bras, sont traités avec un réalisme transfiguré par l'amour de la nature — transfiguré surtout par l'amour de peindre. Ses constants retours au pays — auquel l'exil seul devait mettre fin — sont peut-être la clef de cette extraordinaire unité que nous trouvons d'un bout à l'autre de son œuvre.

DEPUIS que les batailles suscitées par son esprit frondeur se sont apaisées, on n'a pas cessé de célébrer le métier de Courbet, l'opulence de sa pâte, sa transparence et sa densité. Quelle générosité ! Des tableaux comme le *Portrait de Wissilingh*, comme *les Deux Amies*, d'une sensualité si grave qu'elle en excuse l'impudicité, comme *le Treillis*, où la profusion des fleurs est traitée avec une saveur sans égale, peuvent être confrontés avec les chefs-d'œuvre de l'histoire de la peinture. Le maître d'Ornans a ressuscité au XIX[e] siècle la somptuosité des grands Vénitiens, faisant passer dans ses figures plébéiennes l'impérieux éclat qui éternise la gloire de la cité patricienne.

Malgré quelques faiblesses et quelques banalités, l'œuvre de Courbet chante son hymne de triomphe. Par son art robuste, elle domine de très haut toutes les petites querelles d'esthètes. Son exemple suffit à les ramener à leur juste place.

PORTRAIT DE BERLIOZ (Musée du Louvre). — A droite : LES AMANTS DANS LA CAMPAGNE (Musée de Lyon). — Ci-dessous : LA FILEUSE ENDORMIE (Musée de Montpellier). Photographies Bulloz.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

ON se rend compte, chaque jour, de l'importance que revêt Caravage dans l'évolution de la peinture du XVII[e] siècle à nos jours. Aussi félicitons-nous la Galerie Heim de son exposition intitulée « Caravage et les peintres français du XVII[e] siècle », organisée au profit de la Société des amis du Louvre. Autour du milieu italien de Caravage, voici les Français : Georges de La Tour et Louis Le Nain sont plus connus du public ; mais combien Jean Chalette, Nicolas Régnier, les Tassel, Robert Tournier, Valentin de Boullongne ou Simon Vouet offrent d'intérêt ! Les érudits, les amateurs, les artistes, le public lui-même trouvent là un enrichissement. L'intérêt de telles manifestations, les rapprochements établis entre divers maîtres ou diverses toiles font souhaiter que la Galerie Heim nous convie à d'autres expositions organisées dans cet esprit.

PORTRAIT D'ARTISTE

M. SERULLAZ : Nature morte.

LE contact permanent des chefs-d'œuvre de l'art ancien n'a pas du tout stérilisé, comme il arrive, la peinture de Maurice Sérullaz. Ses tableaux sont éclatants de fraîcheur. Un bouquet de fleurs, il semble toujours en découvrir les chatoiements, les parfums et les valeurs tactiles. Le grandiose paysage parisien qui s'étend sous les fenêtres de son atelier, il en donne une vision émerveillée, qui nous oblige, nous, à le redécouvrir. Et on le sent toujours amoureux de ces paysages de l'Indre qui enchantèrent son enfance.

L'étrange est banni de ces tableaux familiers, dont les thèmes sont restés les mêmes depuis son jeune âge. Il n'est pas l'artiste des « recherches » — si bien portées de nos jours — mais des perfectionnements. On peut comprendre ce que cette attitude signifie lorsqu'on sait que Maurice Sérullaz a été élevé dans un milieu d'amateurs d'art, qu'il a fait sa première exposition dans une galerie parisienne à quatorze ans et que, depuis, continuant ses études d'histoire de l'art, puis l'enseignant aux autres, il n'a jamais quitté la voie qu'il s'était tracée. Il ne s'est jamais lassé, il ne nous a jamais lassés, devant une rivière pleine d'éclats de ciel ou devant une simple branche de lilas blanc. — B. C.

EN art, rien n'est suranné ; il suffit d'une parcelle de génie ou même de talent pour rendre immortels et neufs telle forme ou tel objet. Aussi approuvons-nous cet « Hommage à Louise Hervieu » que consacre une fois encore la Galerie Bernheim Jeune au talent exceptionnel de cette grande artiste. Le dessin est un art difficile, beaucoup plus que la peinture, et qui sait peindre ne sait pas toujours dessiner. Or Louise Hervieu est un des grands dessinateurs de notre temps, et la qualité de ses « noirs » est telle qu'ils arrivent, comme ceux de Rembrandt, à être « colorés ». Elle part du réel, et le transfigure : c'est l'apanage des grands artistes, des poètes.

Louise Hervieu a une technique extraordinaire ; pour exprimer la lumière, elle gratte le papier, « l'écorche » véritablement, elle obtient ainsi des valeurs lumineuses exceptionnelles par rapport à l'intensité de ses noirs profonds.

Le souvenir de celle qui fut « Louise » pour ses amis restera parmi nous grâce à ce don merveilleux d'elle-même qui passe au travers de chacun de ses dessins.

HORREUR DE LA GUERRE, tel est le thème choisi et développé cette année par Bernard Buffet, qui expose trois très vastes toiles de près de 7 mètres sur 3 à la Galerie Drouant-David, avec quelques dessins, et une série d'autres dessins complémentaires à la Galerie Visconti. Nous sommes assez loin de Callot, mais plus près de la fameuse série de gravures de Goya sur les désastres de la guerre.

Mais Bernard Buffet met une intensité, une force, une violence qui vous bouleversent. Il se complaît dans le drame et la torture, il aime la laideur, mais une laideur belle en soi par la passion qui s'en dégage, par la grandeur du sacrifice consenti.

Devant sa grande composition de « l'Ange de la guerre », on songe incontestablement à la « Guerre » du douanier Rousseau. Mais Bernard Buffet sait rester lui-même, et affirme avec force et grandeur sa personnalité, qui l'impose malgré tout ce qu'il peut y avoir de choquant, d'immonde même parfois dans son humanité, tant au point de vue physique que sur le plan moral.

Artiste doué d'un talent exceptionnel, Bernard Buffet triomphe envers et contre tout.

JEAN COUTY, prix de la Critique en 1950, cherche le style par un art dépouillé et sobre, libre et réaliste. Techniquement, il aime à employer le couteau à palette, car la pâte lui permet d'accuser cette force par laquelle s'exprime son talent. Ses thèmes favoris sont des sujets empruntés à la réalité la plus objective : ouvriers, paysans, Sœurs de charité, natures mortes, paysages de la Saône ; dans ces derniers, l'atmosphère est rendue avec encore plus de subtilité (Galerie Katia Granoff).

NANQUETTE a voulu faire une peinture d'atmosphère, mais, si l'ambiance paraît être exacte, le cœur et la sensibilité n'y sont guère. Une certaine monotonie est due sans doute à la pauvreté de la matière et du style (Galerie Suillerot).

L'ART de Bellegarde est purement suggestif ; il crée, dans sa pure imagination, des espaces, des mondes où l'illusion joue le principal rôle. Des souvenirs des paysagistes chinois, des touches colorées qui se dissolvent dans la lumière, comme les « Nymphéas » de Claude Monet, c'est à la fois cela et autre chose d'impondérable que Bellegarde suggère dans son exposition au Studio P. Facchetti.

A LA Bibliothèque Nationale, une importante exposition réunit un ensemble de dessins et de gravures d'Henry de Waroquier, d'un art noble, grave, douloureux. L'artiste, qui ressent violemment l'angoisse de l'époque où nous vivons, l'exprime en des œuvres où s'affirme une connaissance approfondie des techniques qu'il emploie, eau-forte, bois, gravure sur gypse. Il demande souvent au visage humain de traduire la douleur, et il s'en sert symboliquement dans ses illustrations de « l'Apocalypse », édition pour laquelle Paul Claudel avait écrit une importante préface. Et parmi ces œuvres où l'idée de la mort, acceptée d'ailleurs et non redoutée — comme pour Claudel — est constamment présente, il faut faire une place à part aux dessins et gravures que Waroquier offre à la mémoire de sa femme.

TOUTE sa finesse de tempérament, M. T. Krafft la met à exprimer la blondeur, la lumière de la nature. Ses paysages de Grèce, de Noirmoutier et de Paris sont d'une grande délicatesse et très évocateurs de chacune de ces régions. Quelques natures mortes et figures complètent cette exposition, à la Galerie Saint-Placide.

BELLE exposition A. Walt (Anna Massardy) à la Galerie André Weil. Le jeune prodige de dix ans, Thierry Vaubourgoin, à la Galerie Alex Cazelles : c'est gentil.

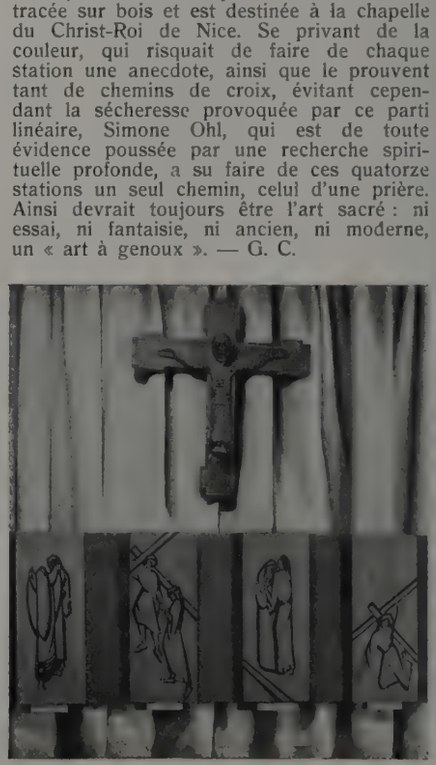
Remarquable présentation, à la Galerie yougoslave, des détails des fresques médiévales de Notre-Dame de Ljevicha à Prizren.

Nous annonçons enfin une exposition de dessins et pastels de Jean Cocteau à la Galerie Au Pont des Arts, chez Lucie Weil.

Nicolas REGNIER : la Diseuse de bonne aventure. (Coll. part.).

LE CHEMIN DE CROIX DE SIMONE OHL

VOICI une des stations du « Chemin de croix » que Simone Ohl vient d'exposer à la Galerie Art et Tradition chrétienne, rue Saint-Sulpice. L'œuvre a été tracée sur bois et est destinée à la chapelle du Christ-Roi de Nice. Se privant de la couleur, qui risquait de faire de chaque station une anecdote, ainsi que le prouvent tant de chemins de croix, évitant cependant la sécheresse provoquée par ce parti linéaire, Simone Ohl, qui est de toute évidence poussée par une recherche spirituelle profonde, a su faire de ces quatorze stations un seul chemin, celui d'une prière. Ainsi devrait toujours être l'art sacré : ni essai, ni fantaisie, ni ancien, ni moderne, un « art à genoux ». — G. C.



LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

UN POLICIER PARMI TANT D'AUTRES

VOILA quelques mois paraissait un roman policier parmi tant d'autres ; du moins pouvait-on le penser en l'ouvrant.

On pouvait aussi regarder soigneusement le nom des auteurs sur la couverture : Boileau et Narcejac. Cela évoquait déjà quelque chose : Pierre Boileau, n'était-ce pas le prix du Roman d'aventures 1938 ; l'auteur — pour ne citer que la plus récente de ses œuvres étranges — de « Six Crimes sans assassin », qui avait laissé un bien joli souvenir ? Quant à Thomas Narcejac, chacun sait que c'est le plus subtil théoricien (presque le psychanalyste !) du roman policier. Leur collaboration ne pouvait pas ne pas être satisfaisante.

De fait, le roman auquel je fais aujourd'hui allusion se révélait être l'une des plus ébouriffantes, l'une des plus saisissantes constructions policières qui soient jamais sorties de l'imagination subtile des spécialistes. Pour trouver aussi extraordinaire machination (comme dirait Jacques Robert...) il fallait remonter aux exemples célèbres : au « Double Crime de la rue Morgue », d'Edgar Poe, au « Meurtre de Roger Acroyd », qui lança Agatha Christie en France et, en même temps, la collection du Masque.

Qui plus est, le récit se déroulait dans une atmosphère exceptionnellement tendue ; les personnages étaient fermement dessinés ; l'agaçant cauchemar avait une densité réelle ; le dénouement, pour surprenant qu'il était, paraissait tout à fait vraisemblable ; c'est là une des principales qualités de Pierre Boileau : il ne sollicite point les événements qu'il suscite.

A toutes ces vertus — elles sont rares dans ce petit coin de littérature particulière qu'intoxique l'exemple de la Série noire — s'ajoutait une vertu suprême : l'ironie. Quand le drame atroce se dénouait, la solution apportée était si cocasse qu'on ne pouvait s'empêcher d'en sourire.

J'ignore quel fut en librairie le destin de ce livre. Les romans policiers d'auteurs connus se vendent généralement bien ; le public les suit. Il n'est point besoin d'attirer particulièrement l'attention sur eux.

Pourquoi j'en parle aujourd'hui ?

Parce que (je me garde d'empiéter sur les attributions de mon ami Denis Marion), parce qu'il se projette actuellement à Paris certain film. Que ce film suscite l'enthousiasme débordant des uns, l'agacement de beaucoup d'autres qui l'accusent de formalisme vide et y voient une construction gratuite. C'est à ces derniers que je m'adresse. A ceux qui n'ont pas aimé « les Diaboliques », de G.-H. Clouzot.

Pour qu'ils fassent lire autour d'eux « Celle qui n'était plus », de Boileau et Narcejac.

LITTÉRATURE ENREGISTRÉE

ÉCOUTER à volonté la voix de Romain Rolland ; entendre, quand on le désire, Georges Bernanos réclamer au monde des hommes libres ; goûter les plus belles pages de Colette ou de Malraux, lues par des acteurs exceptionnels, voilà ce qui est devenu possible à chacun d'entre nous grâce à l'effort que réalisent, depuis près de deux ans, Jacques Canetti et Gilbert Sigaux.

Grâce aussi au microsillon.

Je n'ai que peu de goût pour les anthologies : je trouve qu'un texte a beaucoup plus de sens si on le peut replacer dans son son contexte. J'accuse toujours l'anthologie de tronquer plus ou moins la statue d'un auteur.

Et voici que je suis amené à faire volte-face parce que je viens de découvrir une forme d'anthologie qui me va droit au cœur : l'anthologie sonore.

Il faut dire que l'action de Gilbert Sigaux s'exerce dans un sens bien particulier. En 1953, la collection « Auteurs du XX[e] siècle » (1) définissait son ambition en présentant un « Paul Léautaud ». Depuis, elle n'a cessé de progresser : Mauriac, Green, Cocteau, Apollinaire ; ces noms disent assez que l'on entend nous offrir un panorama vivant, et y rassembler des textes qui ne risquent pas de s'effacer si vite de nos préoccupations.

J'ai demandé à Gilbert Sigaux comment il travaillait.

« Quand j'ai choisi un auteur, m'explique-t-il, je détermine moi-même les textes que je désire enregistrer, si j'en ai une connaissance suffisante. Si je juge, au contraire, qu'un spécialiste est plus qualifié que moi, je fais aussitôt appel à lui : c'est ainsi qu'Albert Béguin a découpé les passages qui figurent dans notre « Georges Bernanos », et qu'André Maurois m'a proposé lui-même les siens.

— Et vos interprètes ?

— Je les choisis en vertu d'un principe rigoureux : ne pas prendre les « acteurs habituels ». Voilà pourquoi c'est Serge Reggiani qui a enregistré le « Paul Claudel », pourquoi Raymond Rouleau et Maria Casarès ont gravé l' « Apollinaire »... Le choix n'était pas si mauvais, somme toute, puisque Raymond Rouleau m'a dit : « Comment saviez-vous qu'Apollinaire était le poète que j'aimais le mieux ? »

Trouver des interprètes amoureux de leur texte, voilà peut-être l'un des secrets de la belle réussite de Sigaux. Certes on n'oublie pas la voix de Colette lisant « Sido », ni celle de Mac Orlan détaillant ses « Poèmes en prose » ; on écoute avec curiosité Malraux déclamant « les Voix du silence », Cocteau expliquant le rôle du poète ou Julien Green rappelant comment il écrivit « Moïra ». Mais j'ai retenu comme moments particulièrement impressionnants la lecture par Jean Marchat des « Enfants humiliés », le sermon de « Monsieur Ouine » par Michel Bouquet ; et je peux dire qu'une émotion très grande m'étreignit en écoutant Pierre Fresnay lire — admirablement — la Mort de Beethoven telle que l'écrivit Romain Rolland : on conçoit que l'Académie du disque français lui ait décerné son dernier Grand Prix. En même temps je découvrais qu'il y a dans la littérature enregistrée une qualité que ne possède pas toujours la littérature imprimée (parce que celle-ci est sujette à la trahison du lecteur) : **on n'y triche pas avec le temps.**

J'ai parlé des « Auteurs du XX[e] siècle ». Je dois passer plus vite sur le reste.

Le reste, pourtant, est significatif, lui aussi.

Je fais allusion à ce « Major Thompson » — d'après Daninos — dont le premier tirage fut si vite épuisé. Je pense à cette « Histoire de France racontée à Juliette », de Jean Duché, que Sophie Desmarets est actuellement en train d'enregistrer.

Je songe à toute la collection « théâtre »... A l' « Antigone » de Cocteau, que doit enregistrer Cocteau. A Montherlant lisant lui-même « A une jeune fille victorieuse dans la course de mille mètres », extrait de la deuxième « Olympique ». A Simenon traîné devant le micro lors de son passage à Paris... Mais il me semble que je vais verser dans l'indiscrétion.

Ce que je voulais souligner, c'est la nouveauté et l'excellence de la tâche.

(1) Philips.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

LA GUERRE DE LIBERATION

C'est à un des épisodes les plus dramatiques de la reconquête du sol français — le débarquement sur la côte méditerranéenne — qu'est consacré le beau livre de l'amiral Lemonnier, « Cap sur la Provence » (éditions France-Empire, 288 pages).

Chef d'état-major général de la Marine de 1943 à 1947, l'auteur commanda, à ce titre, au côté de l'amiral américain Hewitt, l'opération appelée Anvil ou Dragoon, qui devait libérer le Midi de la France. Déconseillée par Churchill, approuvée par Eisenhower, cette opération donna lieu à une controverse à la fois stratégique et politique, opposant les partisans d'une action permettant d'atteindre les Balkans avant l'armée russe à ceux qui préféraient soulager l'offensive menée au nord des Alpes vers le cœur de l'Allemagne.

La concentration était achevée le 13 août 1944 : 974 navires portant ou escortant 250.000 combattants vers la Provence ; jamais on n'avait vu en mer une armée aussi importante. La marine française allait ainsi donner l'assaut aux forts où elle avait effectué son entraînement, à un port dont le nom évoquait les fastes de son histoire ! La première phase de l'opération, enlevée brillamment, ouvrit dans le mur du littoral une brèche par laquelle nos troupes s'engouffrèrent. L'attaque de Toulon, libéré le 25 août, se solda par une victoire payée de lourdes pertes ; à quelques kilomètres des batteries ennemies, le général de Lattre fit une entrée triomphale dans la ville.

Une page émouvante relate la rentrée de l'escadre à Toulon, où la ramena l'amiral Lemonnier, précédée de deux navires qu'il avait commandés dans les dernières années.

Le bilan de ces opérations donnait raison à ceux qui les avaient conçues : elles avaient coûté aux Allemands deux cent mille hommes et ouvert une seconde porte d'entrée sur le continent après la libération de la Normandie.

« Je ne crois pas, dit l'amiral Lemonnier, qu'à aucune époque de son histoire la Marine française ait eu un personnel et un matériel de meilleure qualité. Nos états-majors et nos équipages chevronnés avaient conquis une valeur absolument exceptionnelle, qui ne fut jamais atteinte dans le passé et qui, j'en suis convaincu, ne sera sans doute jamais surpassée. » Plus concluante encore que l'opération de Normandie, l'opération de Provence démontra qu'il est possible aujourd'hui d'obtenir de forces alliées le même rendement que de forces nationales.

Ce récit, d'une sobriété pathétique et scrupuleusement documenté, apporte une contribution de tout premier ordre à l'histoire de la Marine française pendant la dernière guerre.

LA FRANCE FEODALE

Il y a une vingtaine d'années, le duc de Levis-Mirepoix fit paraître une vie de Philippe le Bel, qui restitua le véritable visage d'un monarque assez malmené par les historiens d'autrefois.

(Suite page 89.)

LE SERPENT DE MER ET L'ABOMINABLE HOMME DES NEIGES EXISTENT-ILS SCIENTIFIQUEMENT ?

Si je possède encore quelques notions relativement précises en physique ou en mathématiques — et même, à l'occasion, en littérature — j'avoue que la zoologie pure est un domaine où j'erre un peu à l'aventure. Cette précaution était nécessaire avant que je confesse l'amusement que vient de me procurer le livre de Bernard Heuvelmans : « Sur la piste des bêtes ignorées » (1) ; le plaisir que j'ai pris à le lire ne garantit pas, en effet, la véracité de toutes ses thèses.

Car Bernard Heuvelmans, tout docteur ès sciences qu'il soit, entend rompre avec l'enseignement « officiel ». Voilà déjà quelques années, son « Secret des Parques » contenait pas mal d'allégations non conformistes sur les problèmes de la vie et de la mort. Aujourd'hui, lui-même qualifie sa nouvelle tentative de « pérégrination aux frontières de la science et du fantastique » ; son objectif est d'éviter l'embourgeoisement de la zoologie. Vous êtes prévenu !

Quel est maintenant le problème ?

C'est celui du serpent de mer, c'est celui de l'homme des neiges — en laissant de côté les adjectifs — c'est celui de toute la horde problématique des bêtes dont la science n'aurait pas encore osé reconnaître l'existence... Ne haussez pas les épaules ! Avant de commencer son exploration, Bernard Heuvelmans fait remarquer que Colomb cherchait les Indes, qu'Henri Schliemann découvrit presque Troie à l'endroit où il avait juré de la trouver... et que lui-même, alors qu'il n'avait pas encore conçu ce livre, accusait de canular le naturaliste Sanderson, qui évoquait la possibilité d'une survivance des dinosaures...

Il y a, en effet, des obstacles aux progrès de la zoologie : ces obstacles sont d'abord des préjugés, ensuite des barrières naturelles. Les préjugés consistent à « tout mettre dans le même sac », ce qui est injuste : pourquoi n'examinerait-on pas les serpents de mer un à un ? On le fait bien pour les soucoupes volantes ! Les barrières naturelles ressortissent à la géographie et à la psychologie, elles ont nom : forêts, insectes, soif, peur. Quelques hommes les ont pourtant déjà vaincues ; c'est leur histoire que conte, tout d'abord, Heuvelmans.

Et voici défiler le takin doré, découvert en 1850 dans le Tibet, nié par tout le monde, et dont le premier exemplaire fut offert à la Société zoologique de Londres cinquante-neuf ans après sa découverte ; voici le singe des neiges, connu des amateurs de vases et de peintures chinois sous le nom de « singe au nez de Parisienne », que personne ne prenait au sérieux, et que le Père David découvrit à 3.000 mètres d'altitude ; voici le zèbre offert en 1882 par le négus Ménélik Ier au président Grévy, zèbre d'un pelage jusqu'alors totalement inconnu, et qui porte désormais le joli nom de « dolichohippus grevyi » ; voici l'okapi, considéré au siècle dernier comme une bête mythique ; voici le plus grand des lézards, le « dragon de Komodo », qui fut tenu pour fabuleux jusqu'en 1912 ; voici l'insaisissable panda géant tant de fois poursuivi, jamais capturé, jusqu'au jour où Mrs. Harkness en rapporta deux, coup sur coup, aux Etats-Unis, et dont la silhouette, popularisée sous le nom d'Andy Panda, fit, dans les « comics », le rival pur et simple de Mickey Mouse et de Donald Duck.

Je n'ai pas l'intention de vous recopier l'immense catalogue dressé par Heuvelmans. Ses chapitres portent des noms délicieusement évocateurs : « les Bêtes à face humaine », « les Fossiles vivants », « les Epouvantes de l'Afrique », « la Leçon des fantômes malgaches »... Si l'intention est spectaculaire, le contenu l'est également. Ecoutez plutôt l'histoire des jeunes mariés.

Elle se passe en Nouvelle-Guinée. C'est là que Mr. et Mrs. Charles Miller avaient décidé de passer leur lune de miel. Un matin, dans le village inconnu jusqu'ici de Kirriri, Mrs. Miller vit une femme se servir d'un étrange pilon qui ressemblait à une grande corne de rhinocéros ; comme elle demandait de quelle bête provenait ce vestige, la femme esquissa sur le sable une sorte de lézard, seulement elle dessina la corne à l'extrémité de la queue... En même temps on faisait comprendre à nos explorateurs que le lézard mesurait quelque 12 mètres de longueur.

Je passe sur les détails des préparatifs qui suivirent. Les Miller apprirent que l'animal se nommait dans le pays « Raou », et qu'il vivait dans les roseaux. On se mit en route avec une camera. Ici, comme le fait Heuvelmans, il convient de laisser parler le voyageur : celui-ci vit un long cou jaillir du marais, puis la bête elle-même déambula. « A un moment, dit-il, sa queue fouetta l'herbe si loin de sa tête que je crus qu'elle appartenait à une autre bête. J'entendis le sifflement de la bête. Puis celle-ci, effrayée par le ronron de la camera, disparut. » Mr. et Mrs. Miller venaient de rencontrer un dinosaure.

Evidemment l'histoire est difficile à avaler. Nul n'a vu le film des Miller ; la « défense » n'a été montrée à personne. Seul a été publié un croquis de la bête, en 1950. Finalement, Heuvelmans lui-même écarte le témoignage comme trop suspect, mais il faut avouer que c'est dommage.

REPRESENTATION de l'aspect et de la taille de l'abominable homme des neiges, établie d'après les témoignages les plus précis qui le concernent.

Il ne s'en rattrapera que mieux par la suite.

En étalant le dossier de l'homme des neiges.

Ce dossier comprend quatre sortes de documents : les légendes, les observations directes, les observations indirectes, les hypothèses. Les légendes courent depuis des années dans l'Himalaya : il y est question d'hommes des neiges ravageant les villages, par désordre plutôt que par méchanceté ; d'hommes des neiges se laissant griser par des boissons mises à leur disposition, etc. Les observations directes émanent d'un certain nombre de « sherpas » (dont le célèbre Tensing) ; d'un Anglais nommé Hugh Knight, qui vit une telle créature manier un arc et une flèche ; du Français Marquès-Rivière, qui en contempla une dizaine occupés à jouer du tam-tam. Les observations indirectes, extrêmement récentes, portent, elles, sur de nombreuses traces de pas et sur un scalp (dont un poil même fut soumis aux experts anglais). Les hypothèses, enfin, apparaissent comme multiples et incompatibles ; elles se répartissent en trois groupes : 1° « c'est un singe » ; 2° « c'est un ours » ; 3° « c'est un géant ». Naturellement, c'est à la troisième affirmation que s'arrête Bernard Heuvelmans. Les récentes découvertes de Java et du Kwangsi ne lui donnent pas tout à fait tort ; et il est possible que, dans quelques années, on reconnaisse officiellement l'existence de ce qu'il nomme avec précision : « Dinopithecus nivalis ». Si vous voulez des détails, reportez-vous aux pages qu'il lui consacre et qui ont le mérite d'être extrêmement claires.

C'est d'ailleurs le mérite général de ces deux curieux volumes. Et si l'on n'ose être toujours convaincu, il reste l'impression agréable que l'on n'a pas cherché à surprendre votre bonne foi. Libre à vous de rêver ensuite sur toutes les bêtes ignorées.

(1) Plon, 2 vol.

PAUL CLAUDEL EST MORT

Dans notre prochain numéro nous consacrerons une importante étude à la vie et à l'œuvre de l'illustre écrivain qui vient de disparaître.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(Suite de la page 87.)

Aujourd'hui, renouvelant et étendant sa documentation, il nous donne un « Siècle de Philippe le Bel » (Amiot-Dumont, 260 pages), où l'érudition s'allie à la plus pénétrante des études psychologiques.

Le « Siècle de Philippe le Bel », c'est celui des universités, de la philosophie et des inventions ; c'est aussi une ère de prospérité économique. Le monarque s'est fait la plus haute idée de sa mission. Absorbé par les affaires de l'Etat, il n'a, pour ainsi dire, pas eu de vie privée. Il a gouverné d'instinct, selon le réalisme de sa race. Il est monté sur le trône « comme on entre dans les Ordres ». C'est un administrateur doublé d'un juriste. Il a un sens aiguisé de la justice sociale, témoin son ordonnance pour les aides, qui, « levées loyalement et raisonnablement », doivent « faire compensation du riche au pauvre ».

Il a liquidé avec une rare prudence les litiges qu'il a trouvés à son avènement ; il a laissé, en mourant, la France plus grande et plus forte qu'il ne l'avait trouvée.

Sans doute, sur sa mémoire pèse le procès des Templiers. Mais l'autonomie de l'Ordre lui avait fait sacrifier l'intérêt national à son propre intérêt. Elle plaça Philippe le Bel devant un problème d'Etat. Les contemporains ont retenu la brutalité de la répression, sans songer aux catastrophes qu'elle a peut-être conjurées.

Ce livre est une œuvre magistrale qui éclaire non seulement le visage d'un roi, mais celui d'un siècle.

L'affaire Louis XVII connaît un curieux regain d'actualité, ravivée encore par un récent procès. Après le livre de Maurice Garçon, qui plaida dans ce procès, voici celui de son adversaire, Me René Escaich, « l'Affaire Louis XVII devant la Justice et devant l'Histoire » (Editions de Navarre, 360 pages).

Son livre n'est pas un plaidoyer, mais une confrontation de témoignages dont il ne retient que les faits qui peuvent être regardés comme acquis. Mais la somme de ceux-ci lui paraît faire pencher la balance en faveur de la thèse naundorffiste, sans pour autant conjuguer cette thèse avec celle de l'évasion. Aussi se borne-t-il à nous présenter son livre comme offrant une « solution momentanée » de la question. L'énigme du Temple subsistera jusqu'à la production d'un « document massue » qui, en dépit de recherches passionnées, se fait toujours attendre.

LA FRANCE IMPERIALE

« L'Impératrice Joséphine, anecdotes et curiosités » (Peyronnet, 104 pages). Une série de récits épisodiques qui, sans constituer une biographie, mettent en relief certains traits peu connus de la vie de l'impératrice. Joséphine s'appelait Marie-Rose ; le prénom qui devint son état civil dynastique lui aurait été donné en 1795 par Bonaparte. Son emblème préféré était le cygne ; sa couleur favorite, le bleu pâle. Dans le tableau du couronnement, a dit Napoléon, « c'est réellement le couronnement de l'impératrice que l'on voit, et non le mien ; ce fut une petite intrigue de Joséphine avec le peintre David ; on donna pour prétexte que cela ferait un tableau plus joli ».

Montholon prétend que, le samedi 5 mai, Napoléon, expirant, aurait dit : « France, armée, tête d'armée, Joséphine. »

On trouve ainsi dans ce livre nombre de détails évocateurs qui relèvent de la petite histoire mais sont d'une lecture savoureuse.

Marcel Gobineau, « la Vie amoureuse de la reine Hortense » (Deux Rives, 252 pages). Dans les derniers conseils à son fils, Napoléon place Hortense au nombre des « femmes supérieures ». « Elle raisonne si juste, disait-il, qu'on pourrait croire qu'elle ne sent rien, mais, lorsqu'on la connaît, on voit que c'est son sentiment qui la fait raisonner juste. »

La légende s'est emparée de cette figure : son charme, sa douceur, sa harpe, son aquarelle ont seuls subsisté et en ont fait un personnage poétique ou une frêle victime.

M. Gobineau nous la montre sous un jour plus humain. La reine n'a jamais eu honte d'être dévorée de passions violentes ; elle a affiché de passagères liaisons avec un profond mépris de l'opinion. Elle satisfait même le caprice d'un soir avec un bel inconnu rencontré au bal. Elle a un besoin irrésistible de briller, de plaire, et surtout d'être aimée.

C'est à reconstituer cette merveilleuse vie d'amour, à faire revivre ce roman sensuel que l'auteur s'attache. Il le fait avec une parfaite délicatesse de touche.

Quand Hortense mourut, son fils Louis — le futur Napoléon III — trouva dans sa cassette un cahier qui lui était destiné. On y lisait : « Surveillez l'horizon : il n'est comédie ou drame qui ne puisse vous fournir quelque motif d'y intervenir comme un dieu de théâtre. Le monde peut bien être deux fois pris au même lacet ». Voilà un conseil qui relevait à la fois du machiavélisme et de la prophétie !

LA FRANCE CONTEMPORAINE

Robert Lacour-Gayet, « la France au XXe siècle » (Hachette, 330 pages). Une vue d'ensemble, nécessairement schématique, des divers aspects de l'activité française : politique, sociale, intellectuelle, économique, au cours d'un siècle qui a vu probablement les plus grandes transformations de l'histoire. Cette synthèse est conçue dans un esprit d'objectivité qui lui assigne une place durable parmi les instruments de travail de tout Français intéressé à l'évolution de la vie publique : politique, administration, finances, problèmes sociaux, sciences, arts et lettres.

De cette vision rétrospective, l'auteur déduit que la France est à un tournant de son histoire (on en pourrait d'ailleurs dire autant de pas mal d'autres pays) et qu'il lui faut se ranger dans le camp des « Européens », après s'être réconciliée avec l'Allemagne, la pierre de touche de cette réconciliation étant le règlement sarrois.

L'ILE-DE-FRANCE

Jacques de La Garde, « Ile-de-France : la seule description complète des environs de Paris » (Arts et Voyages, 216 pages). Ce volume ingénieusement illustré tient à la fois du guide et de l'histoire — la grande et la petite. C'est le premier d'une série qui décrira la totalité de l'Ile-de-France dans les limites de 1789. Les itinéraires sont agencés d'après un plan extrêmement pratique ; une documentation de première main, riche d'anecdotes et de précisions topographiques, fait de l'auteur le plus avisé des introducteurs, dans une des régions les plus riches en monuments, châteaux, abbayes, églises de notre pays. On saura gré à M. Jacques de La Garde d'avoir entrepris une tâche de cette ampleur et on souhaitera qu'il la mène à bien, pour le plus grand profit d'un public dont la curiosité touristique s'est singulièrement accrue avec la facilité des déplacements.

NOUVEAUX PRIX LITTÉRAIRES

LE prix Amar, destiné à récompenser un ouvrage consacré au cirque et au music-hall, a été décerné à Mlle Arlette Grebel (debout au centre sur notre photographie) et qu'entourent Me Maurice Garçon, M. Marcel Achard et Mme Amar.

D'autre part, le prix de la Chronique parisienne a été décerné à M. Pierre Macaigne et le prix Charles Veillon, au poète et romancier Jacques Audiberti. Ce prix est décerné à Lausanne et le jury était présidé par l'écrivain français André Chamson.

AU SALON DES ARTS MÉNAGERS

LA RÉTROSPECTIVE DU SYNDICAT NATIONAL DES ANTIQUAIRES

CHAQUE ANNEE la section organisée par les soins des antiquaires est un des « clous » du Salon des Arts ménagers. Cette année les antiquaires ont choisi de montrer comment les meubles et les objets anciens peuvent s'accorder parfaitement avec le cadre d'un appartement moderne. Idée heureuse et qui retiendra longuement la foule des visiteurs.

VIEUX CHINE - ANTIQUITÉS
PIERRES DURES
PORCELAINES - LAQUES

R. RICHER

226, Faubourg-St-Honoré, Paris-8e

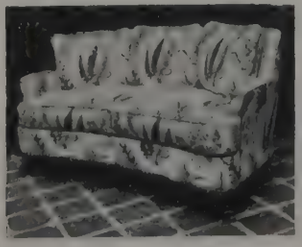
Meubles Anglais d'époque

Maurice PERINET

Décorateur

17, rue des Saints-Pères

BAB. 09-42 PARIS-VIe

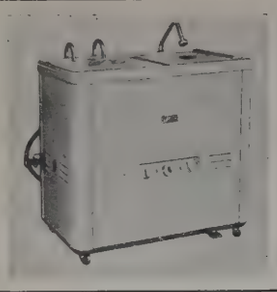


SALVA FRÈRES

Décorateurs

13 et 15, rue des Saints-Pères

LITtré 21-60 PARIS



BLOC LAVEUR SEMI-AUTOMATIQUE
à essoreuse rinceuse

Cette machine à laver perfectionnée permet, en quelques minutes et sans usure prématurée du linge, de faire **TREMPER, BOUILLIR, LAVER, BLANCHIR, RINCER, ESSORER.**

C'EST UNE PRODUCTION

FLANDRIA

Usines à WATTRELOS (Nord)

96, avenue de Clichy - PARIS
45, rue de la République - LYON

SALON DES ARTS MÉNAGERS - STAND C 28 B - GRANDE NEF.

LE XXIVe SALON DES

LE Salon des Arts ménagers pourrait assurément se passer de présentation. S'il est une exposition qui s'est implantée dans la vie de la capitale, c'est bien celle-là à coup sûr. Et même, c'est la limiter que d'en parler ainsi. Car exposants et visiteurs ne sont pas seulement parisiens ou proches banlieusards. On vient de loin pour visiter le Salon ou pour y participer.

On raconte que, vers 1870, une Américaine, étant allée faire une croisière, fut émerveillée par l'agencement des cuisines du bord, par l'ingéniosité avec laquelle on avait tiré parti du peu de place disponible. Elle s'avisa qu'il y avait là un exemple dont les « terriens » feraient utilement leur profit. Et elle publia un livre pour leur faire part de ses remarques et de ses suggestions. Sans doute ne prévoyait-elle pas quel essor allaient prendre ces Arts ménagers dont nous serions, en somme, redevables à la Marine. Essor qui justifie le Salon actuel, lequel prouve son utilité par son développement même.

C'est que le goût du confort est allé croissant et que les difficultés d'installation se sont multipliées. La vaste maison « commode, propre et belle », aux armoires profondes, remplies de linge odorant, n'est plus bien souvent qu'un souvenir. Il faut maintenant « vivre sa vie » dans des espaces chichement mesurés, où chaque mètre compte. Des problèmes nouveaux ont surgi qui réclamaient des solutions. On en a trouvé d'heureuses, d'efficaces. On essaie de les améliorer. L'évolution des mœurs, l'obligation fréquente pour la

COMARGENT, la perfection dans l'Inoxydable que vous connaissez, réalise le couteau **MONOCOQUE,** manche orfèvre indémanchable assorti aux couverts permettant la composition de ménagères 49 et 61 p. Identiques aux ménagères argent, mais combien avantageuses. **COMARGENT** en acier inoxydable, à haute teneur de chrome et de nickel, au poli spécial patiné, a le reflet de l'argent, mais ne nécessite ancun entretien. Durée illimitée. Vente, bons magasins spécialisés, avec bon de garantie, et Salon des Arts Ménagers, GALERIE NORD-EST - STAND 2 D.

Exigez la marque **" COMARGENT "** — THIERS.

Pour quelques centaines de Francs par M²
Vos parquets resplendiront pendant des années grâce au

REVÊTEMENT PARQUET SOLEIL

Application par spécialistes dans toute la France

RENSEIGNEMENTS ET DOCUMENTATION A :

PARQUET SOLEIL, 9, boul. des Capucines — PARIS
OPÉRA 84-55

Vous trouverez ce produit
avec le TAMPON VIVOR
et l'ENCAUSTIQUE

BRILL-ÉCLAT

au Stand nº 61, Balcon Grande Nef des Produits d'entretien **BRILL-ÉCLAT**

MEUBLES de CUISINE
mobutil
B. P. 125 TOULOUSE
ANCILLA
73, rue de Reuilly - **PARIS-XIIe**

MANUFACTURE MÉTALLURGIQUE
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE Fr. 300.000.000
MARQUE DÉPOSÉE
TOUS ARTICLES DE MÉNAGE
ET SPÉCIAUX POUR GRANDES CUISINES

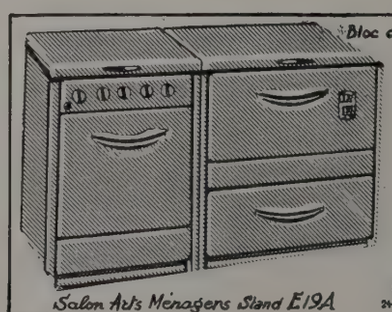
TOURNUS UNIS FRANCE ALUMINIUM PUR

TOURNUS

CETTE MARQUE EST UNE GARANTIE
ALUMINIUM PUR

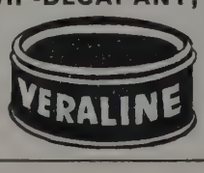
LA COULEUR DANS VOTRE **CUISINE**
GRACE AUX ÉLÉMENTS MULTIPLES
EN **BOIS GAINÉ VINILYC**
4 couleurs — Lavable — Ininflammable — Inusable

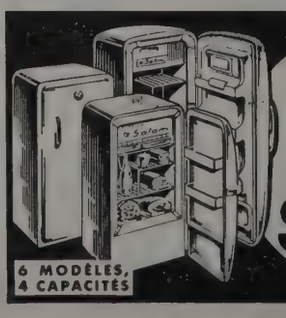
Cuisines METEOR S.A.
47, rue de Vendenheim - Strasbourg - SCHILTIGHEIM - Bas-Rhin



La société **VÉRALINE**, qui s'est classée parmi les grandes marques de produits d'entretien, continue d'exposer dans son stand attractif — balcon 63 — les produits qui ont fait la renommée de cette firme et parmi lesquels il faut citer :

le **WIP-NIDON,** le **WIP-DÉCAPANT,** l'**ENDUIT PLASTIQUE VÉRALINE** aux silicones en pâte et en liquide, les **HYDROFUGES VÉRALINE** aux silicones pour matériaux et textiles.





Des réfrigérateurs ultra-modernes à la portée de tous, avec le CRÉDIT-ÉPARGNE

SATAM *froid*

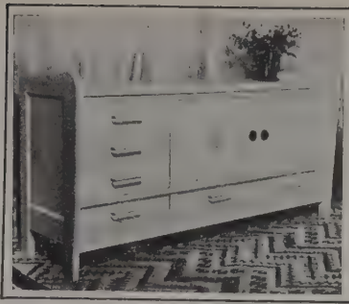
Société Anonyme au capital de 500 Millions
17 BIS, BD PASTEUR, PARIS - SUF. 19-01

ARTS MÉNAGERS

femme de travailler à l'extérieur, la crise du personnel domestique devaient assurer à l'appareillage ménager une place de plus en plus grande. Or il n'est pas douteux que le Salon des Arts ménagers soit le plus vaste réservoir d'idées pour la maison.

On y trouvera cette année, plus nombreux encore, les stands habituels, les traditionnelles sections des vins et de l'alimentation, des meubles répondant aux exigences de l'habitation moderne et d'une économie souvent, hélas ! imposée, une salle de la femme et de l'enfant. Pour apporter une note de luxe agréable à tous, s'il n'est accessible qu'à certains, comme aussi pour relier le présent au passé, décorateurs et antiquaires sont au Salon. Dans les jardins du Grand Palais, l'exposition de l'habitation proposera des solutions au problème du logement. Enfin, de nombreuses causeries, démonstrations, manifestations ont été prévues pour le délassement et la documentation des visiteurs : la cuisine, le gaz, l'électricité, le papier, les arts ménagers ruraux, le froid, la couleur, l'utilisation du charbon, l'enseignement ménager en seront les principaux sujets.

Et, comme il y aura foule, il sera prudent de s'informer et de choisir ses heures de visite. Retenez, en tout cas, que les voitures (à l'exception des camionnettes et des véhicules publicitaires) devront se garer avenue de Selves, devant le Palais de Glace, avenue Alexandre-III (entre le péristyle du Grand Palais et le Cours la Reine) et Cours la Reine, entre le pont Alexandre-III et le pont des Invalides.



LA GENTILHOMMIÈRE

Meubles modernes
et ensembles de classe
en chêne plein

« Dignes de vous »

63, 65, 67, boulevard Raspail
LITtré 96-11 PARIS

ADOPTEZ
L'INDISPENSABLE
CAVE A WHISKY "55"
CRÉATION DE
LOUIS VUITTON
AVENUE MARCEAU, 78 bis
PARIS - ÉTOILE

La Cafetière HELLEM
vous invite à venir déguster une délicieuse tasse de café à son
Stand B 3 B
Grande nef au
SALON DES ARTS MÉNAGERS

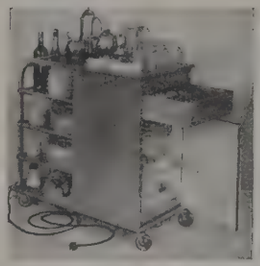
EN VENTE :
DANS TOUS LES GRANDS MAGASINS ET TOUTES LES BONNES MAISONS.
Fab. : Établissements MARTINENT
82, rue Crillon — LYON

Les sièges Steiner sont visibles partout à la section décoration des arts ménagers

OZONAIR
GÉNÉRATEUR D'OXYGÈNE NAISSANT

Détruit les microbes
Supprime les odeurs

OZONAIR — 63, rue de Lancry — PARIS (X^e^)
ARTS MÉNAGERS : STAND C 5 B - GRANDE NEF

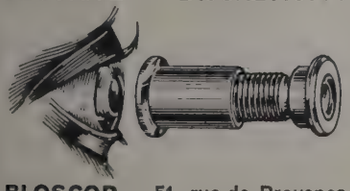


LA SERVANTE CHAUFFANTE A. F.

- *Vous évite de vous lever pendant les repas.*
- *Tout à portée de votre main près de la table.*
- *Plats et assiettes chauds pendant 2 h. dans une étuve calorifugée.*

A. FOURNIER — Roq. 43-50
62, rue Saint-Sabin — PARIS-XI^e^

SÉCURITÉ - DISCRÉTION !



Voyez sans être vu !

BLOSCOP

le plus petit judas optique du monde permet de voir de face comme de côté tout visiteur ami ou importun qui se présente à votre porte

BLOSCOP - 51, rue de Provence
PARIS Tél. : TRI. 88-31
Démonstration et vente : Salon des Arts Ménagers, galerie Nord, Stand 15 C.

LE LIT DE REPOS JUVÉA
à inclinaison réglable.
LIT, BANQUETTE, PLANCHE DE REPOS, TABLE DE MASSAGE.
Se transforme en **déclive** pour permettre un **relax** total : 24.500 fr. (sans matelas).

LA TABLE DE LIT JUVÉA réglable, à usages multiples :
Lecture, travail et repas au lit
Table basse pour le thé
Table à écrire
En chêne : 16.000 fr. (En acajou, sur demande.)
NOTICE SUR DEMANDE. — JUVÉA, 22, RUE FRANÇOIS-I^er^, PARIS. ELY. 04-59.

l'eau chaude
INSTANTANÉMENT
AVEC LES APPAREILS
b.daffos & Cie
16, RUE LÉCHEVIN - PARIS XI^e^ ROQ. 72-02

SALON DES ARTS MÉNAGERS
Grande nef, Stand 18 B, Allée meubles de cuisine

LUMINAIRES
PETITOT
S.A.R.L. Capital 12.000.000 de francs
USINE, SALLES D'EXPOSITION, BUREAUX
10-12, rue du Vert-Bois, PARIS-III^e^
Métro : TEMPLE — TUR. 94-00
SALON DES ARTS MÉNAGERS
POURTOUR GRANDE NEF
STAND F 4

EDMOND FOURET

PRÉSIDENT honoraire de la librairie Hachette, Edmond Fouret est décédé, en son domicile parisien, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Il fut un des grands animateurs de l'édition et de la presse. Se consacrant avec une inlassable activité pendant plus de soixante années à la grande maison d'édition dont il fut le directeur général, puis le président du conseil d'administration — et où M. Meunier du Houssoye devait lui succéder — il sut à la fois étendre son développement et la spécialiser dans l'édition des livres d'enseignement. La publication de collections historiques et artistiques lui est due, ainsi que celle d'importants ouvrages tels le dictionnaire de Littré, l'*Histoire des Romains,* de Victor Duruy, et l'*Histoire des peuples d'Orient,* de Gaston Maspéro.

Créateur ou animateur de publications, il donna tous ses soins à la diffusion de la presse et créa le département étranger Hachette. Edmond Fouret était grand officier de la Légion d'honneur.

LE VATICAN FERME SA PRISON

QUAND furent conclus les accords du Latran, le Vatican estima qu'il devait avoir une prison. On en ménagea donc une, fort confortable assure-t-on. Mais elle ne servit guère. Si rarement même qu'on l'a jugée inutile et qu'elle a fermé ses portes, il y a peu. Les délinquants éventuels seront conduits dans une prison romaine dont on ne dit pas si elle sera aussi douce que celle de la cité vaticane.

LES SPECTACLES

CASINO DE PARIS
Super Music-Hall des grandes revues
SENSATIONS DE PARIS
scintille, éblouit, fait rêver
LYNDA GLORIA
ALFREDO ALARIA avec
SON GRAND BALLET ARGENTIN

FOLIES LÉGÈRES
FOLIES BERGÈRE

THÉATRE MOGADOR
2e année de succès
LES AMANTS DE VENISE
Formule nouvelle, du faste, de la féerie, du rire, des coups de théâtre.
MARCEL MERKÈS
Musique V. SCOTTO, product. H. VARNA

M. ANDRÉ MOYNET REÇOIT UN CHÈQUE POUR LA JEUNESSE FRANÇAISE

DANS les salons de l'hôtel Scribe à Paris, et en présence d'une assistance nombreuse, Lord Russell of Liverpool a remis à M. André Moynet, secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil, un chèque représentant les droits d'auteur sur les mille premiers exemplaires de l'ouvrage du docteur Louis Moss : *le Rhumatisme et vous,* récemment traduit en français.

Cette manifestation d'amitié franco-britannique était placée sous la présidence de M. John Hay, député aux Communes, secrétaire parlementaire privé du président du Board of Trade, qui présenta Lord Russell of Liverpool, avocat général, ancien conseiller juridique près du commandant en chef des troupes britanniques d'occupation en Allemagne, et dont le livre : *The scourge of the Swastika,* dénonçant les atrocités nazies, connaît en Angleterre un retentissement considérable et va paraître prochainement en Suisse sous le titre : *Sous le signe de la croix gammée.* Lord Russell of Liverpool est également l'auteur de l'avant-propos au livre du docteur Louis Moss, membre du Collège Royal des Médecins et Chirurgiens de Grande-Bretagne : *le Rhumatisme et vous,* et c'est à ce titre qu'il avait été chargé par le célèbre rhumatologue, retenu en Australie par ses travaux, de remettre le chèque entre les mains du représentant du gouvernement français en vue de la création d'une bourse destinée à la jeunesse française.

Cet ouvrage met à la portée du grand public français le nouveau traitement qui a valu au docteur Moss le surnom de *Fleming du rhumatisme* et qui, basé sur l'action de la crème à l'adrénaline, permet d'espérer que la maladie rhumatismale ne sera bientôt plus qu'un souvenir.

En exprimant ses remerciements, M. André Moynet a dit :

« De tels gestes prouvent que si les gouvernements connaissent parfois des difficultés financières, c'est que les problèmes sont quelquefois mal posés, puisqu'on voit des contribuables français et même étrangers leur apporter spontanément de l'argent. »

En terminant, le secrétaire d'Etat annonça son intention de convier en France de nombreux représentants de tous les pays du monde en un large rassemblement de la jeunesse qui travaillera à l'édification d'un monde plus logique, plus libre et plus heureux.

FAITES VÉRIFIER LE RÉGLAGE DE VOS PHARES

LE Centre de vérification installé sur l'esplanade des Invalides, sur l'initiative de la Prévention routière et de la Préfecture de police, a procédé à une série d'examens dont les résultats doivent retenir l'attention des automobilistes. En effet, sur trois mille véhicules présentés, il a été constaté que deux mille six cents, soit 86 % d'entre eux, avaient leurs projecteurs déréglés. Si l'on songe qu'un grand nombre d'accidents sont précisément dus au mauvais fonctionnement de ces appareils, on ne peut que conseiller aux automobilistes parisiens de soumettre leurs voitures aux vérifications, d'ailleurs gratuites, du Centre.

AU MUSÉE TOULOUSE-LAUTREC D'ALBI

POURSUIVANT son programme de décentralisation, le musée Toulouse-Lautrec, à Albi, prépare pour cette année deux grandes expositions dont le caractère exceptionnel réjouira les amateurs d'art.

La première, pendant la saison de Pâques, du 3 au 24 avril prochain, groupera un ensemble important de peintures et de gravures de Jacques Villon. Cette exposition sera inaugurée par M. Albert Sarraut, président de l'Assemblée de l'Union française, membre de l'Institut.

La deuxième manifestation aura lieu cet été et présentera un grand nombre de peintures, aquarelles et dessins de Raoul Dufy.

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE par W.-L. LANDOWSKI

MUSIQUE D'OPERETTE

La sortie du millionième disque de Georges Guétary a été célébrée avec éclat au pavillon de l'Elysée par les soins de M. Pierre Bourgeois, directeur général des I. M. E. Pathé-Marconi. L'heureux triomphateur était là, ému et souriant, au milieu de la foule compacte qui le félicitait. Après un échange de discours amicaux, Georges Guétary a reçu la plaquette d'un disque en or, mis en fabrication pour lui. Ces honneurs justifiés s'adressent au chanteur en pleine possession d'un métier appris auprès de Ninon Vallin, et qui se donne la peine d'appliquer son talent au répertoire de l'opérette, digne d'être enrichi et joué avec soin. « Le Baron tzigane », enregistré par Georges Guétary, est empreint d'un charme très particulier, et on ne se lasse pas d'écouter les passages majeurs : « Et voilà le travail », « Toi sans moi », « De l'or, de l'or », chantés avec une autorité souveraine alliée à une grande noblesse d'expression, avec accompagnement d'orchestre et de chœurs placés sous la direction de Jacques Météhen (disque Médium-Pathé).

POUR LES JEUNES

Les albums enchantés, présentés sous le titre « Triomphe », apportent des heures de joie aux enfants, qui ne se lasseront pas de lire, de voir et d'entendre simultanément « la Belle au bois dormant » ou « les Mémoires d'un âne ». Les contes de Perrault et de la comtesse de Ségur sont présentés par Pierre Le Rouzic, dans des livres à la reliure en spirale, aux dessins évocateurs agréablement coloriés. Les petits trouvent à la dernière page une pochette plate d'où ils sortent le microsillon. Ils suivent le texte, regardent les images, écoutent la musique de Jean-Michel Arnaud et les chansons interprétées par Nicole Doucet.

Les divertissements pour les jeunes sont à l'ordre du jour. Voici les grandes vedettes qui chantent à leur intention (Philips Mini-groove) quelques airs faciles à comprendre et qui les amuseront par leur finesse et leur gaieté. Des discussions s'amorceront entre camarades. Les uns proclameront leur préférence pour « le Petit Remorqueur », présenté par les Do-Ré-Mi ; les autres affirmeront que « Mon petit frère », dépeint par Lucie Dolène, mérite la palme. Patachou, Brassens et Mouloudji auront de chauds partisans comme ils en trouvent parmi les adultes.

VARIETES

Les amateurs de musique légère apprécieront les Frères Médinger et leur orchestre musette, qui ont enregistré un charmant fox-step de Louis Gasté, intitulé « Pam-Pou-De », et une pittoresque « Valse des montagnes » de Tony Murena (Philips).

NOTRE NOUVEL AMBASSADEUR A LONDRES

APPELÉ à remplacer M. Massigli en qualité d'ambassadeur de France en Grande-Bretagne, M. Jean Chauvel est arrivé à Londres où il a pris possession de ses fonctions. On sait que M. Jean Chauvel a été ambassadeur à Berne, et qu'il occupait en dernier lieu le poste de haut commissaire à Vienne.

LA MÉDAILLE DE LA VILLE DE PARIS A AURORE SAND

A l'occasion du cent cinquantenaire de George Sand, M. Bernard Lafay, président du Conseil municipal, a remis la grande médaille de vermeil de la Ville de Paris à Mme Aurore Sand, arrière-petite-fille de la célèbre romancière. Sur notre photographie (de gauche à droite) : M. Bernard Lafay, M. Paul Boncour, Mme Aurore Sand et M. Ratineau.

DANS LA LÉGION D'HONNEUR

PLUSIEURS personnalités ont été élevées à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Ce sont : MM. André Maurois, de l'Académie française ; Albert Châtelet, doyen honoraire de la Faculté des sciences ; Julliot de la Morandière, doyen de la Faculté de droit ; Edouard Parent, premier président de la Cour des comptes, et Robert Servan-Schreiber, directeur-fondateur des *Echos.* Et, à titre militaire, le général d'armée aérienne Pierre Fay et l'ingénieur général de l'Air Paul Mazer.

D'autre part, ont été promus commandeurs le docteur Henry Foley et M. J.-G. Raty, président-directeur général de sociétés. Parmi les officiers, M. Stich, adjoint au maire de Gisors, et notre confrère Jacques Fauvet. Enfin, au titre des Affaires étrangères, Mgr Claude Flusin, évêque de Saint-Claude, ancien recteur de la communauté de Saint-Louis-des-Français à Rome.

LE BOOM H. E. C.

CHAQUE année la fête de l'Ecole des hautes études commerciales est un succès. Le « boom » 1955 a été plus réussi encore que les précédents, et l'on évalue à six mille le nombre des spectateurs qui ont passé, dans les bâtiments du boulevard Malesherbes, une nuit extrêmement agréable. Le thème en était la chanson, et les H. E. C. avaient déployé autant de goût que d'ingéniosité pour l'illustrer sous tous ses aspects.

Dans la S. N. C. F.

M. LOUIS ARMAND, NOUVEAU PRÉSIDENT

En remplacement de Pierre Tissier, décédé, M. Louis Armand, qui occupait depuis 1949 les fonctions de directeur général, a été appelé à la présidence du conseil d'administration de la S. N. C. F. Originaire de Haute-Savoie, ancien élève de l'Ecole polytechnique, M. Louis Armand, après avoir été ingénieur des Mines à Clermont-Ferrand, passa comme ingénieur au P.-L.-M. et devint, en 1946, directeur général adjoint de la S. N. C. F. puis directeur général. Son rôle dans la réorganisation des transports français a été considérable.

Pendant la guerre, il manifesta une grande activité dans plusieurs réseaux de renseignements. Arrêté par la Gestapo, il fut emprisonné à Fresnes.

Président de l'Union internationale des chemins de fer, M. Louis Armand est compagnon de la Libération et commandeur de la Légion d'honneur.

M. CHARLES BOYAUX, DIRECTEUR GÉNÉRAL

En remplacement de M. Louis Armand, M. Charles Boyaux a été nommé directeur général de la S. N. C. F. Ancien élève de Polytechnique, d'où il est sorti second, ingénieur des Mines, M. Boyaux remplit différents postes au P.-L.-M., où il devint ingénieur en chef. Directeur commercial de la S. N. C. F. en 1938, directeur général adjoint en 1946, il a rénové la politique commerciale des Chemins de fer français et suscité d'importantes transformations. Il a participé à tous les travaux qui ont modernisé le réseau national et amélioré sa productivité. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

M. DARGEAU, DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT

Né à Angoulême en 1898, de deux ans plus jeune que M. Boyaux, le nouveau directeur général adjoint, M. Philippe Dargeau, est, lui aussi, ancien élève de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole des Mines. Il a déployé une très grande activité à la tête du Service du mouvement à la S. N. C. F., où il eut à faire face, pendant l'occupation et à la libération, à de très grosses difficultés. Il est officier de la Légion d'honneur.

VISITE DE PARLEMENTAIRES FRANÇAIS EN TURQUIE

Présidée par M. Gaston Palewski, vice-président de l'Assemblée nationale, une mission de parlementaires français, appartenant au groupe France-Turquie du Palais-Bourbon, vient de passer dix jours en terre turque. Les députés, qui répondaient à une invitation de leurs collègues de la grande Assemblée nationale d'Ankara, ont été l'objet des attentions les plus flatteuses durant tout leur séjour.

Après un bref passage à Istanbul, où avait atterri l'avion militaire français qui les amenait de Paris, les parlementaires ont été reçus, dans la capitale, par le président de la République, M. Djelal Bayar, et les plus hautes autorités.

A Ankara, l'ambassadeur de France et

DE DROITE A GAUCHE en regardant la photographie : M. Adnan Menderes, président du Conseil de Turquie ; M. Gaston Palewski, vice-président de l'Assemblée nationale française ; M. Louis Christiaens, ancien ministre ; M. Mukerrem Sarol, ministre d'Etat du cabinet Menderes ; M. Keuprulu, ministre des Affaires étrangères ; M. de Saint-Hardouin, ambassadeur de France, etc.

Mme de Saint-Hardouin ont organisé en leur honneur un grand déjeuner et une brillante réception, puis l'ambassadeur a accompagné la délégation à Istanbul pour la présenter au président du Conseil, M. Adnan Menderes, qui séjournait sur les rives du Bosphore.

A leur départ, M. Gaston Palewski et M. Louis Christiaens, vice-président du groupe France-Turquie — le ministre qui a franchi le « mur du son » — ont souligné respectivement, dans leurs déclarations, toute leur joie d'avoir pu apprécier la réalité de l'amitié franco-turque.

René Houille.

FRANKLIN ET L'AMITIÉ FRANCO-AMÉRICAINE

Le 6 février 1778, la France et les Etats-Unis signaient, à Paris, leur premier traité d'alliance. C'est une grande date dans l'histoire de l'amitié franco-américaine. Franklin, qui était venu en France, où il devait rester neuf années, environ un an avant, signa, en qualité de plénipotentiaire de son pays. Il avait déjà conquis à Paris de nombreuses amitiés, dont celle de Vergennes, le ministre des Affaires étrangères, et, pendant tout son séjour, il fut entouré d'une admiration affectueuse. Nous venons d'entrer dans la cent soixante-dix-huitième année de cette amitié entre deux grandes nations. Cette date valait d'être rappelée.

A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

En remplacement du peintre Edgar Maxence, l'Académie des Beaux-Arts a élu M. Lucien Fontanarosa. Le nouvel académicien, portraitiste et paysagiste, est né à Paris en 1912. Il a obtenu en 1936 le grand prix de Rome.

GALERIE MARGUERIE
48, bd Malesherbes. — Lab. : 08-59.
G.-A. de POGEDAIEFF
« PROVENCE »

« ART ET PUBLICITÉ DANS LE MONDE »

Au printemps prochain, et pour la première fois à Paris depuis l'exposition de 1937, le public sera mis en présence des œuvres les plus significatives de l'art graphique d'aujourd'hui.

L'Alliance graphique internationale, association qui groupe les artistes les plus renommés de divers pays, organise une importante exposition, qui présentera non seulement les travaux individuels de plus de soixante-dix participants, mais traitera encore de grands thèmes, tels l'art graphique dans le commerce et l'industrie et l'art graphique au service des campagnes d'intérêt public : hygiène, sécurité, coopération internationale, etc.

Cette exposition, intitulée « Art et Publicité dans le monde », aura lieu à Paris, du 24 mars au 8 mai 1955, au musée des Arts décoratifs, palais du Louvre, pavillon de Marsan.

LA RETRAITE D'UN CRACK

La glorieuse carrière du célèbre trotteur Fandango, qui remporta trente-huit victoires consécutives, est terminée. Au cours d'une vente à l'hippodrome de Vincennes, l'administration des haras nationaux a acheté Fandango, ainsi que deux autres trotteurs. Prix d'ensemble : 65 millions de francs.

UNE NOUVELLE CHAMPIONNE

Le record du monde aérien féminin des 1.000 kilomètres en circuit fermé a été battu par Mme Elisabeth Boselli, qui, aux commandes d'un appareil à réaction « Mistral », a couvert le parcours Mont-de-Marsan-La Ciotat à la moyenne horaire de 746 km. 200.

ROUARD
CÉRAMISTE
VERRIER
34, av. de l'Opéra, Paris
Documentation envoyée sur demande

UN MONUMENT A VALÈRE BERNARD

Sous la présidence de M. Martin-Duby, directeur honoraire des Beaux-Arts de la ville de Marseille, un comité représentatif des principaux groupements de Provence et d'Occitanie vient de se constituer afin d'ériger un buste à la mémoire de Valère Bernard, peintre, sculpteur, poète, graveur, romancier, capoulié du félibrige de 1909 à 1919.

La maquette de la statue, déposée au Muséon Arlaten, est due au fils du grand artiste marseillais, dont l'œuvre a enrichi considérablement le trésor de la langue et de l'art occitans. (Romans ou poèmes et aussi de très nombreuses toiles et eaux-fortes.)

Valère Bernard collabora à de nombreux journaux et revues.

Le comité a obtenu de la Ville de Marseille que le buste de Valère Bernard s'élève dans le beau jardin du plateau Longchamp, où sont déjà les statues de Lamartine et de Frédéric Mistral.

Les adhésions et les souscriptions sont reçues au Comité Valère-Bernard, 60, rue Grignan, Marseille (6e). C. C. P. 1083-14 Marseille.

LA MEDAILLE DE KŒNIGSBERG A « NORMANDIE-NIEMEN »

En présence du général Vallin, inspecteur de l'armée de l'Air, le général Serge Zotov, attaché militaire de l'U. R. S. S. en France, a remis, à l'ambassade soviétique, la médaille commémorative de la prise de Kœnigsberg en 1945 à trente-deux aviateurs de l'escadrille « Normandie-Niemen ». Sur notre photographie, le capitaine Pierre Matras reçoit la médaille.

A LA SOCIÉTÉ DE SAUVETAGE

Invoquant son âge — il a quatre-vingt-quinze ans — l'amiral Lacaze a résigné les fonctions de président de la Société de sauvetage aux naufragés, qu'il remplissait depuis plus d'un quart de siècle. Le vice-amiral d'Harcourt a été appelé à lui succéder.

LES PLASTIQUES DANS LE BATIMENT

Pour aider à l'emploi de matériaux modernes dans la construction, d'utilisation facile à des prix intéressants, la revue *Plastiques-Informations*, 94, rue Saint-Lazare, Paris (9e), tél. : TRI 46-09, ouvre un concours doté de nombreux prix de valeur. Peuvent concourir les architectes, les entreprises des différents corps du bâtiment et les entreprises de transformation des matières plastiques.

PRÉPAREZ DES VACANCES PASSIONNANTES

AVEC L'ALBUM

"Aux 4 Coins du Monde"

En achetant ce magnifique album édité par AIR FRANCE, vous pourrez, dès maintenant, concrétiser vos projets et faire, plus tard, de réelles économies.

Renseignements précis et détaillés sur
- les prix (hôtels, restaurants, distractions, etc...),
- les attraits touristiques (sites, monuments, fêtes...) de 73 pays.

184 pages sur papier couché – format 21 × 27
600 photographies en couleurs et en noir.
En vente 600 Francs dans toutes les bonnes librairies et dans les Agences AIR FRANCE, ou envoi contre remboursement (750 Francs) en écrivant à : RGP/PMC – 119, Champs-Élysées PARIS-VIIIe.

VIVRE 10 ans de plus par l'habitat au soleil. Notice contre 1 t. à 15 fr.
BILLOUD - 8, rue Chauvain, NICE.

LIMOGES
CENTRE D'AFFAIRES
FOIRE-EXPOSITION
15 MAI
31 MAI

M. LOUSTAUNAU-LACAU MEURT LE JOUR OU IL EST PROMU GÉNÉRAL

Pris d'un malaise au Palais-Bourbon, Loustaunau-Lacau, député des Basses-Pyrénées, a succombé, à son domicile, à une crise cardiaque. Avec lui disparaît une des plus pittoresques figures de l'Assemblée nationale, où ses interventions pleines de verve, ses interruptions et ses répliques incisives avaient toujours beaucoup de succès. Né à Pau en 1894, officier de carrière, il avait magnifiquement fait la guerre de 1914-1918. Après avoir été un brillant élève de l'Ecole de guerre, il appartint au 2e Bureau, puis à l'état-major du maréchal Pétain. Mis en non-activité en 1938, il se lança dans la politique. Son nom fut prononcé dans l'affaire de la Cagoule, à laquelle il se défendit toujours d'avoir appartenu. Grièvement blessé en 1940 à la tête de son bataillon, il déploya pendant l'occupation une très grande activité de résistant, à laquelle mit fin sa déportation à Mauthausen.

Loustaunau-Lacau, qui avait été promu le jour même de sa mort général de brigade de réserve, a laissé sur sa vie passionnée et aventureuse un livre qui est un document plein de couleur : *Mémoires d'un Français rebelle.*

COLIS DE PAQUES POUR LES VIEILLARDS PAUVRES

Ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit communément, les vieillards qui n'ont pour toutes ressources que les allocations des vieux travailleurs ou même celles des économiquement faibles, et qui se débattent journellement pour assurer leur maigre subsistance. Pour leur venir en aide, des hommes et des femmes se dévouent sans compter, en particulier les « Petits Frères des pauvres ». En 1954, ils ont pu distribuer huit mille colis de Pâques. Ils voudraient faire davantage cette année, mais, pour arriver à ce résultat, ils font appel à toutes les générosités (8, rue Léchevin, Paris 11e).

LA RETRAITE DES PRÉSIDENTS

La France est une des rares nations où les anciens chefs de l'Etat ne disposent pas d'une retraite décente, la dotation de 200.000 francs, prévue par une loi de 1932, n'ayant pas été revalorisée depuis lors.

Une des dispositions du budget de 1955, laissé en souffrance par la crise ministérielle, tend à remédier à cette anomalie. Un article du budget des charges communes institue, au bénéfice des anciens présidents de la République, une dotation annuelle égale au traitement brut d'un conseiller d'Etat en service ordinaire, soit 1.664.000 francs. La moitié de cette dotation sera réversible sur la tête de la veuve d'un président ou, en cas de décès, aux enfants non majeurs.

CHAMPAGNE A MEGÈVE

La Journée blanche du champagne a obtenu un grand succès et s'est terminée par un dîner plein d'animation, auquel prenaient part les nombreuses personnalités qui se trouvaient dans la célèbre station. Notre photographie représente Michèle Morgan et Henri Vidal avec la jeune Hollandaise de dix-sept ans, Olga Luckowski, qui a remporté la coupe de cette Journée.

LE MOIS MUSICAL, PAR L. MAURICE-AMOUR

Sous la direction de l'auteur, Jean Martinon, l'Orchestre national a donné, en première audition, *Hécube*, opéra composé sur le texte poétique de Serge Moreux. L'ouvrage, commandé par les Beaux-Arts, contient de sévères et frémissantes beautés. D'inspiration antique, il n'en touche pas moins notre moderne sensibilité ; il utilise d'ailleurs les acquisitions des techniques nouvelles.

Vingtième anniversaire de la collaboration Bernac-Poulenc. Ce fut une émouvante soirée, qui assemblait, une fois encore, deux parfaits artistes. Ici la notion de « chant accompagné » est abolie. C'est l'unité absolue de la voix et du piano, celui-ci complétant, parachevant celle-là pour la meilleure traduction musicale de Debussy, de Ravel et de Roussel, puis de Poulenc lui-même, à la double personnalité de compositeur pianiste.

Nadia Tagrine, charmante interlocutrice de Roland-Manuel dans l'émission « Plaisir de la musique », a fait une rentrée pianistique remarquée. Cette jeune artiste a si bien enrichi sa technique, si bien affiné sa virtuosité qu'on peut espérer la voir encore s'accroître de ces dons : délicatesse du toucher, charme naturel de la sonorité mis en évidence par de surprenants progrès.

L'ensemble instrumental Jean-Marie Leclair, dirigé par Jean-François Paillard, groupe de jeunes virtuoses qui savent oublier leur nature de solistes pour se plier aux disciplines d'archet nécessaires quand on pratique la musique d'ensemble. Ils sont fervents, et communiquent à l'auditoire leur propre foi. Le répertoire auquel ils s'attachent est constitué par la musique ancienne, et principalement — on le devine — Jean-Marie Leclair, ce grand artiste français, revivifié par les travaux de Marc Pincherle.

Quant à l'Orchestre de chambre de Paris, c'est, actuellement, l'une de nos meilleures formations. Sous l'impulsion vibrante, chaleureuse de son chef, Pierre Capdevielle, il contribue à l'expansion de toute une littérature musicale encore mal explorée, même chez les plus grands maîtres du langage sonore universel. Témoins le *Notturno* de Haydn et l'émouvante *Ve Symphonie de Schubert.*

L' « enseignement vivant » : formule trop souvent théorique, mais qu'un animateur tel que Jacques Chailley, professeur en Sorbonne, a su rendre efficace. Les « Concerts de midi », dont il est le créateur, ont déclenché un véritable mouvement d'enthousiasme musical dans le cercle des étudiants parisiens, quelles que soient leurs disciplines d'études. Deux fois par mois, l'amphithéâtre de l'Institut d'art et d'archéologie s'emplit d'une jeunesse attentive et bouillonnante. Là, pour une somme modique, chacun trouve la nourriture spirituelle, dispensée par les meilleurs équipes d'interprètes virtuoses, après une courte présentation assurée par l'un des étudiants en musicologie dont Jacques Chailley, maître au dévouement infatigable, guide les pas.

ERRATUM

Par suite d'une erreur, dont nous nous excusons, nous avons omis de signaler dans notre numéro de février que c'est à l'obligeance de « Plaisir de France » que nous devons d'avoir pu reproduire les clichés en couleurs de la « Villa Bonaparte » à Rome.

LIVRES NEUFS non coupés, soldés depuis 40 fr. Catalogue 3.000 titres tous genres contre 2 timbres.
GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (CI)
106, Bd Gambetta, NICE (Alpes-Maritimes)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE à PARIS, le SAMEDI 19 MARS 1955 à 14 heures
EN VINGT LOTS

1er Lot **IMMEUBLE A PARIS (18e ARROND^{t}), RUE LEPIC, 68**
et RUE DE L'ORIENT, n° 2 — MISE A PRIX : 800.000 francs

2e Lot **IMMEUBLE A PARIS (18e ARROND^{t}), RUE PAJOL, 77**
MISE A PRIX : 800.000 francs

3e Lot **PROPRIÉTÉ A SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS (SEINE)**
AVENUE GEORGES-GOUSSOT, n° 6 — MISE A PRIX : 200.000 francs

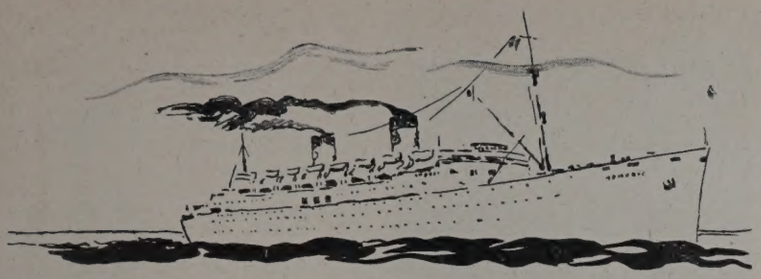
4e Lot **PROPRIÉTÉ A MANTES (SEINE-ET-OISE)**
RUE SAINT-ROCH, 31, et RUE DES CASERNES — MISE A PRIX : 200.000 francs

5e Lot **CHALET A PREFAILLES (L.-I.) - LIBRE DE LOCATION, MISE A PRIX : 200.000 fr.**

DANS UN IMMEUBLE à PARIS, 7e arrond., RUE SEDILLOT, N° 9

6e Lot - R.-de-ch.	(droite),	boutique et dépendances	M. à p.	470.000 fr.
7e Lot - R.-de-ch.	(gauche),	boutique et dépendances	M. à p.	900.000 fr.
8e Lot - R.-de-ch.	(sur cour),	logement	M. à p.	235.000 fr.
9e Lot - 1er étage	(droite),	appartement 4 pièces principales	M. à p.	700.000 fr.
10e Lot - 1er étage	(gauche)	appartement 4 pièces principales	M. à p.	800.000 fr.
11e Lot - 2e étage	(face), gd	appartement 5 pièces principales	M. à p.	1.200.000 fr.
12e Lot - 2e étage	(droite),	appartement 3 pièces principales	M. à p.	400.000 fr.
13e Lot - 3e étage	(droite),	appartement 4 pièces principales	M. à p.	700.000 fr.
14e Lot - 3e étage	(gauche),	appartement 4 pièces principales	M. à p.	800.000 fr.
15e Lot - 4e étage	(droite),	appartement 4 pièces principales	M. à p.	725.000 fr.
16e Lot - 4e étage	(gauche)	appartement 4 pièces principales	M. à p.	800.000 fr.
17e Lot - 5e étage	(droite),	appartement 4 pièces principales	M. à p.	650.000 fr.
18e Lot - 5e étage	(gauche),	appartement 4 pièces principales	M. à p.	725.000 fr.
19e Lot - 6e étage	logement droite		M. à p.	190.000 fr.
20e Lot - 6e étage,	logement gauche		M. à p.	190.000 fr.

S'ADRESSER : 1er à Me **Marcel BRAZIER**, avoué à Paris, 178, boulevard Haussmann ; 2e à Me VINCENDON, notaire à Paris, 9, rue de Grenelle.



L'« HOMERIC » DE LA *HOME-LINE* A POUR SA PREMIÈRE CROISIÈRE EFFECTUÉ LE TOUR DE L'ITALIE

La « Home-Line » vient de permettre à un certain nombre de personnalités de faire un très agréable tour d'Italie. A bord d'un magnifique paquebot entièrement rénové, l'*Homeric*, les invités de la « Home-Line », partis de Trieste, croisèrent autour de la péninsule, touchèrent la Sicile à Palerme et, après une escale à Naples, achevèrent à Gênes un voyage qui, grâce à sa parfaite organisation, laissera le meilleur souvenir dans la mémoire de tous ceux qui y ont participé. La « Home-Line », qui fut créée par M. Eugenides, est maintenant gérée par les armateurs bien connus Cosulich, descendants des constructeurs de bateaux qui fournissaient leurs galères aux doges de Venise. Pour cette croisière M. Paolo Cosulich avait tenu à recevoir personnellement les invités de sa compagnie et à veiller sur leur bien-être et sur leurs distractions. L'agent général de la « Home-Line » à Paris, M. Leibovitz, avait pris personnellement en charge le groupe des passagers français, pour lesquels il ne cessa de déployer la plus souriante aménité. Dans ce cadre élégant où deux charmantes hôtesses s'ingéniaient à prévenir les moindres désirs des voyageurs, les heures coulèrent reposantes et aimables, permettant à chacun de goûter, selon son humeur du moment, la parfaite détente qu'assurent un voyage sur un paquebot de luxe ou les agréments de la vie mondaine.

L'Homeric, dont la coque a été construite à San Francisco, a été armé par les chantiers de Monfalcone, à Trieste. Il peut transporter jusqu'à 1.232 passagers et desservira ordinairement la ligne du Canada, assurant la traversée en six jours, à une vitesse moyenne de 19 nœuds. L'hiver, il fera une croisière aux Antilles.

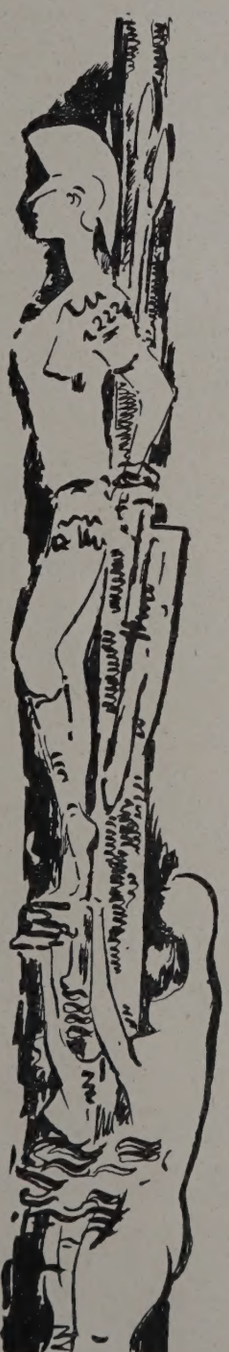
Les meilleurs artistes italiens ont collaboré à la décoration, inspirée de l'*Odyssée*. Une fort belle sculpture du maître Mascherini orne un des piliers du salon. Elle représente Ulysse lié au mât de son esquif.

Par d'intelligentes transformations, suppression de la cale arrière, passerelle plus haute, l'*Homeric* est devenu un bateau extrêmement confortable. Une piscine en mosaïque bleue occupe la plage arrière.

Les salles de jeux pour les enfants sont décorées avec beaucoup d'esprit et de goût.

Toutes les précautions ont été prises contre les risques d'incendie. C'est ainsi que l'intérieur du bâtiment a reçu un revêtement de « marinite », un composé d'aluminium, d'amiante et de ciment, qui peut supporter les températures les plus élevées.

Un seul regret, c'est que le soleil ne se soit pas plus généreusement montré. Mais, même sous un ciel presque breton, Palerme n'est pas une vision qu'on oublie.

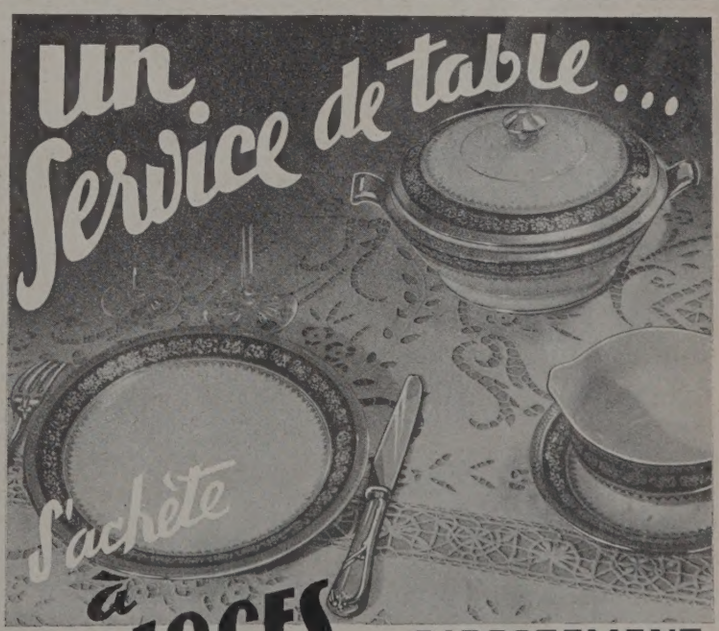


ULYSSE, lié au mât de son esquif, est en proie aux séductions des sirènes.
Texte et croquis de Robert Naly.

les magasins pilotes présentent une sélection de meubles contemporains
RÉGION NORD
124 bis, Boulevard Magenta
PARIS - GARE DU NORD
RÉGION SUD
104, Av. du Général-Leclerc
PARIS-XIV^e

ARTS MÉNAGERS, SALLE SUD, STAND 19

NOS RELAIS EN FRANCE ET UNION FRANÇAISE
ALGER - COVEX - 27, Boulevard Carnot. - ANGERS - INTÉRIEURS - 14, rue du Haras. ANNECY - JOURDAIN - 53, rue Carnot. - BEAUVAIS - DALLONS - 26, rue Sadi-Carnot. CASABLANCA - MEUBLES D'AUJOURD'HUI - 14, rue Aristide-Briand. - CAEN - NOYON 46, rue Écuyère. - CHERBOURG - NOYON - 20, rue de la Paix. - GRENOBLE - AMBIANCE - 5, cours J.-Jaurès. - LE HAVRE - LA CRÉDENCE - 5, rue Anatole-France. LE MANS - RABINEAU - place des Jacobins. - LIMOGES - LAURENT - 5, boulevard Carnot. - LYON - ORTEC - 9, rue Jean-de-Tournes. - PERPIGNAN - SIRE - 5, rue de la Fusterie. - RENNES - HAREL - 26, rue le Bastard - ROUEN - ASPECT - 20, place Saint-Marc. - SAINT-ETIENNE - FRAPPA - 17, rue Gambetta. - TOULOUSE - ROUBY 52, rue Boulbonne. - TUNIS - BISMUT - 8, rue de Constantine - VALENCE - ROCHEGUDE - 26, Avenue V.-Hugo. JEAN DUBUC PUB. A.M.V.S.



DIRECTEMENT
et si vous le désirez
A CRÉDIT

CATALOGUE (I) en couleurs adressé FRANCO
UN CHOIX INCOMPARABLE - DES PRIX EXCEPTIONNELS
PORCELAINES SALMON ET Cie
22, Avenue Foucaud LIMOGES
MAGASIN D'EXPOSITION : 105, Boulevard Sebastopol (entresol) PARIS

LE BOTTIN MONDAIN 1955

Le Bottin mondain pour 1955 vient de paraître. C'est le livre d'adresses de toutes les grandes familles de France et de toutes les notabilités de Paris, de province et de l'Afrique du Nord. En plus de sa liste mondaine, il présente une documentation très complète sur les ressources de la vie parisienne : spectacles, arts, cercles, mode, établissements renommés, qu'offre la capitale à l'homme et à la femme du monde. Des renseignements nombreux et variés intéressant la province sont présentés dans ce volume : musées, bibliothèques, sociétés savantes ou sportives, liste des fédérations agricoles, forestières et cynégétiques, établissements d'enseignement, stations de tourisme, etc.

Le chapitre consacré au commerce de haut luxe a fait cette année l'objet d'un soin tout particulier : on y trouve tout ce que la production française comprend d'articles de bon goût et de maisons de qualité.

La nouvelle édition de cet ouvrage unique en France est appelée à rendre les plus grands services à la société parisienne et à l'élite de nos provinces. Le prix de l'ouvrage est de 3.000 francs.

UNE GRANDE FIRME FRANÇAISE CÉLÈBRE SON CENTENAIRE

Pechiney, la grande compagnie française de produits chimiques et électrométallurgiques, a organisé pour le centenaire de sa fondation, due à l'ingénieur Henri Merle, une exposition qui retrace cent années d'activité au service de la chimie et de l'électrométallurgie. Cette exposition, installée rue Balzac, au siège de la société, montre la création de la première usine pour la fabrication de la soude, de la potasse, du chlore et de l'acide sulfurique, à Alais, et celle des premiers essais industriels d'électrolyse de l'alumine. Elle s'étend jusqu'aux techniques actuellement appliquées à la fabrication des matières plastiques.

Murs toujours propres

chaleur bien répartie

SEUL le nouveau *système breveté Airotype* vous garantit ce résultat, car SEUL il est totalement efficace. *Demandez documentation gratuite n° 32*

COUVRE-RADIATEUR

Airotype

BREVETÉ S.G.D.G.

79, Faubg Poissonnière, Paris - PRO 80-89

pose dans toute la France

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS — DU NOUVEAU : 10% moins cher.

Hôt. BUCKINGHAM 3 ★★★ ANJ. 61-62 et S^te

43-45, r. des Mathurins - Calme et plein centre réunis. (Squ. Louis-XVI, Gare S^t-Lazare, Opéra, Champs-Élysées). - RÉNOVÉ - REST., THÉ, SALONS, GARAGE.

Jouez aux 1.000 BORNES

La Canasta de la Route

UN JEU EXTRAORDINAIRE!

1.000 BORNES complète les JEUX DE NOTRE TEMPS

des Éditions EDMOND DUJARDIN, Arcachon

AUTOROUTE - AUTOSTOP

RANDONNÉE - STOCK-CARS

Consultez votre marchand de jeux-jouets

DES LUNETTES POUR ENTENDRE

Un appareil fort simple en apparence, très compliqué en réalité, dû à un inventeur berlinois, le Dr E. Schuman, va venir au secours de ceux dont l'ouïe est déficiente. Il s'agit de lunettes dont les deux branches contiennent les éléments électro-acoustiques qui corrigent la surdité. Ces éléments sont au nombre de deux cent quinze ; leur assemblage et leur mise au point ne demandent pas moins de soixante-quinze opérations au cours desquelles interviennent mécaniciens de précision, opticiens, radio-électriciens. Notre photographie montre, à gauche, l'intérieur des lunettes et, à droite,

une jeune femme qui rectifie à la fois les faiblesses de ses yeux et de ses oreilles.

Et, désormais, il ne faudra pas s'étonner si quelqu'un vous dit : « Excusez-moi, je ne vous entends pas bien : je vais mettre mes lunettes. »

« LE MEMENTO DES MINISTÈRES »

L'édition 1955 du *Memento des ministères* vient de paraître. Toute l'administration française par ordre alphabétique. Renseignements rétrospectifs sur les ministres de l'administration française de 1870 à nos jours. Documentation très complète. Dans le labyrinthe de l'administration française le *Memento des ministères* est le fil d'Ariane. 20.000 lignes de renseignements : 1.250 francs. Les Périodiques administratifs, 27, rue Jasmin, Paris (16e).

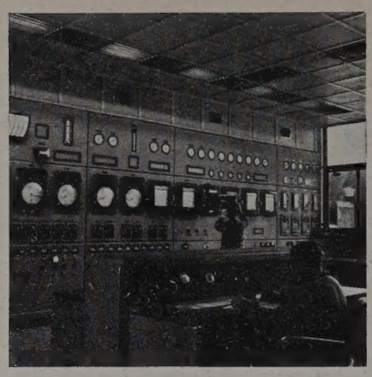
MAGNÉTO-LECTEUR ET RECENSEMENT

Parmi les multiples difficultés du recensement, des problèmes particulièrement délicats sont soulevés par la codification des réponses inscrites sur les bulletins individuels et leur traduction en chiffres perforés sur des cartes-statistiques. A ces problèmes, l'emploi du Magnéto-Lecteur, appareil construit par la Compagnie des machines Bull, apporte une solution. Cet appareil, spécialement conçu pour les besoins de l'I. N. S. E. E., a été utilisé au cours du recensement de 1954.

Il met en jeu des phénomènes magnétiques et électroniques et a pour but de supprimer l'opération manuelle de la perforation des cartes utilisées pour les statistiques de recensement.

Ce sont les bulletins individuels eux-mêmes, tels qu'ils ont été rédigés par chaque Français, qui, après avoir été annotés par un vérificateur à l'aide d'un crayon spécial, sont introduits dans la machine et permettent à celle-ci de perforer directement la carte correspondante. La vitesse du Magnéto-Lecteur est de 2.400 cartes à l'heure. Dans le cas du recensement, il y a soixante colonnes perforées par carte. Une telle production équivaut au travail de quarante à quarante-cinq employés, et abaisse le prix de revient de la perforation dans la proportion de 6 à 1.

Un Magnéto-Lecteur a été mis récemment en service au Centre régional de l'I. N. S. E. E. à Orléans. A cette occasion, une réception a eu lieu, au cours de laquelle M. Joseph Callies, président directeur général des Machines Bull, et M. Closon, directeur général de l'I. N. S. E. E., ont souligné l'intérêt du nouveau procédé, indice de la vitalité de la technique française.



La salle des commandes de la nouvelle usine de l'île Cheviré.

EN 1954, LA CONSOMMATION D'ÉLECTRICITÉ A AUGMENTÉ DE 9 %

L'Électricité de France vient de publier les résultats généraux concernant la production et la consommation pour 1954. Il ne s'agit encore que de résultats provisoires. Tels quels, ils permettent néanmoins de prendre d'ores et déjà une vue suffisamment synthétique de l'aspect de cette année dans le domaine de l'énergie électrique. Disons tout de suite que, par rapport à l'année précédente (1953), l'accroissement de la consommation a été, en 1954, de 3.759 millions de kWh., soit 9 %. Il a été de 20.914 millions de kWh., soit 86 % par rapport à la première année d'après guerre (1946).

Si nous examinons les différentes statistiques du point de vue de la production hydraulique et de la production thermique, nous constatons que la production d'énergie hydraulique a été supérieure de 15 % à celle de 1953. Cette augmentation est due à la fois à une amélioration de l'hydraulicité d'ensemble et à l'influence des installations nouvelles. La progression a été moins sensible pour l'énergie thermique. Elle a cependant marqué, par rapport à 1953, une augmentation de 4,5 %. Grâce à cet accroissement dans les deux ordres de production, l'augmentation qui s'est manifestée dans les besoins de la consommation a pu être satisfaite. Au regard de l'équipement, la puissance installée hydraulique s'est accrue de 659 milliers de kW., soit 9,2 %, et la productibilité annuelle moyenne de 1.322 millions de kWh., soit 5 %. On sait que l'on dénomme puissance installée d'une centrale hydraulique la somme des puissances nominales de ses générateurs principaux d'énergie électrique. Quant à la productibilité annuelle, c'est la quantité maximum d'énergie que les apports naturels de l'année considérée lui permettraient de produire ou de stocker, en l'absence de toute indisponibilité de matériel et de toute sujétion étrangère à la production proprement dite.

Quant aux centrales thermiques, on a choisi comme mode d'évaluation la puissance maximum qu'elles peuvent réaliser en service continu de quinze heures par jour. Dans cet ordre d'idées la puissance maximum possible de quinze heures s'est accrue, en 1954, de 313 milliers de kW., soit 5,3 %.

De nombreuses installations nouvelles ont été mises en service, totalement ou partiellement, en 1954. Pour la production hydraulique, nous citerons simplement : Pragnères, Randens, Montpezat, Bort, Malgovert, etc. Au point de vue thermique, citons, entre autres, l'usine neuve de l'île Cheviré, près de Nantes, où fonctionnent deux groupes d'une puissance de 103.000 kW.

Ces quelques indications suffisent à montrer l'effort réalisé par l'E. D. F. pour satisfaire une demande sans cesse croissante, contribuant ainsi, de la manière la plus efficace, au développement de l'activité économique du pays.

LE MOIS HIPPIQUE, par TRÉ-HARDY

L'ÉQUITATION A LA PORTÉE DE TOUS

Monter à cheval, pratiquer un sport dynamique, au milieu de camarades ayant la même passion, galoper joyeusement à l'extérieur, prendre part peut-être un jour à des « jumpings », n'est-ce pas là le rêve de bien des jeunes gens ? Mais comment le réaliser en ces jours difficiles, si la fortune ne vous a pas favorisé ? Les sociétés hippiques rurales et urbaines ont été créées pour répondre à cet appel, leur prodigieux essor montre qu'elles sont venues à temps. De 88 sociétés sportives affiliées à la Fédération française des sports équestres en 1946, on rebondit à 447 en 1953, dont 431 sont en pleine activité.

A la campagne, les sociétés ont la vie belle. Chaque membre est ordinairement propriétaire de son cheval, qui travaille à la ferme en temps normal. Les adhérents se réunissent à jour fixe, sous le commandement d'un des leurs, instructeur titulaire du brevet de moniteur d'équitation. Les chevaux de trait léger, soignés spécialement, donnent d'étonnants résultats ; les boulonnais, en particulier, retrouvent bientôt leur ascendance arabe.

Le climat des urbaines est un peu différent. Constituées en coopératives, leur premier problème à résoudre est celui des chevaux, procurés soit par des manèges, après contrat spécial, soit par leur achat dans le commerce. Autre complication, les installations hippiques, devenues rares à la ville. Quoi qu'il en soit, les sociétés hippiques rurales prospèrent grâce aux modestes cotisations des membres, augmentées des subventions accordées par la Fédération des sports équestres. Toutes les classes sociales, toutes les professions y sont représentées : étudiants, étudiantes, employés de commerce, dactylos, ouvriers d'usine, etc. L'instruction a lieu le soir, après le travail de chacun. Des sorties, les jours de congé, varient la formule. Voyages et séjours hippiques pendant les vacances font connaître les belles provinces de France, en empruntant les chemins de terre et les laies ombragées des forêts.

Cette réussite a été possible grâce aux efforts de l'administration des haras et à ceux de la Fédération française des sports équestres, au destin de laquelle préside M. Pollet Ternynck, secondé du général Boucaud.

LE CONCOURS HIPPIQUE INTERNATIONAL DE PAU

Un grand jumping international, organisé par la Société hippique française, aura lieu à Pau, du 19 au 27 mars, sur le terrain de la Haute-Plante. Premier meeting de l'année, il permettra de se faire une idée des jeunes anglo-arabes présentés et de revoir les cracks confirmés sur les gros obstacles qui sont d'usage dans les réunions du Sud-Ouest. Parmi les dix-neuf épreuves judicieusement échelonnées au cours des neuf jours, sept seront consacrées à l'élevage, huit resteront nationales, et quatre porteront l'estampille internationale. Enfin, une journée entière, celle du 25 mars, classera les sujets de selle de quatre à six ans, sur l'hippodrome du Pont-Long. Suivant une heureuse formule, adoptée depuis quelques années, les pur sang anglais, nés et élevés en France, inscrits sur la liste des chevaux français, sont qualifiés pour certains prix d'élevage ainsi que pour ceux ouverts à tous chevaux. Le Critérium, toujours important comme tracé, sera disputé le 20 mars en fin d'après-midi. La Puissance Progressive est prévue pour le 26 mars. La Coupe, épreuve majeure, courue le 28 mars vers 16 heures, mettra le point final à ce brillant tournoi.

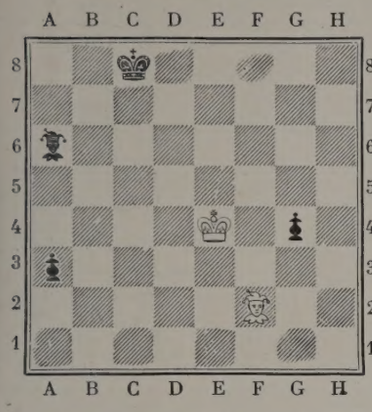
Bordeaux, du 31 mars au 4 avril, reprendra le flambeau.

LES JEUX PAR ANDRÉ CHÉRON

LES ÉCHECS (N° 127)

Solution de l'étude N° 132 par André Chéron,

Journal de Genève, *9 mars 1954*



Les blancs jouent et font partie nulle.

Le plan de défense consiste à sacrifier le fou blanc contre le pion g et à amener le roi blanc dans l'angle a1, où il se laissera faire pat.

La menace cachée des noirs réside non pas dans l'avance des pions, mais dans celle, plus inattendue, du roi noir, comme le montre la tentative suivante d'interversion des deux premiers coups des blancs : 1. Ff2-d4 ?, Rç8-ç7 ! gagne (mais non 1. ... Rç8-b7 ? ni d7 ? ; 2. Ré4-f4, Fa6-é2 ; 3. Rf4-é3. Nulle. Voir la solution). — 2. Ré4-f4 (si 2. Ré4-é3, Rç7-ç6 ; 3. Ré3-d2, Rç6-d5 ; 4. Fd4-f6, g4-g3 gagne). — 2. ... Fa6-ç8 ! (et non 2. ... Fa6-é2 ? ; 3. Rf4-é3. Nulle). — 3. Rf4-é3, Rç7-ç6. — 4. Ré3-d3 (si 4. Ré3-d2, Rç6-d5 gagne) Rç6-d5. — 5. Fd4-f6 (si 5. Fd4-f2, a3-a2 ; 6. Ff2-d4, g4-g3 ; 7. Rd3-é3, g3-g2 gagne). — 5. ... g4-g3. — 6. Rd3-é3 (6. Rd3-ç3, g3-g2 ; 7. Ff2-d4, a3-a2). — 6. ... g3-g2. — 7. Ré3-f2, Fç8-h3 gagne.

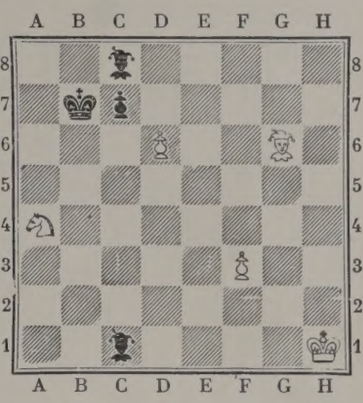
Solution : 1. Ré4-f4 ! (et non 1. Ré4-é3 ?, a3-a2 et a2-a1 : D gagne). — 1. ... Fa6-é2 (si 1. ... a3-a2 ; 2. Ff2-d4, Fa6-é2 ; 3. Rf4-é3, g4-g3 ; 4. Ré3×é2, g3-g2 ; 5. Ré2-f2. Nulle ; ou 3. ... Fé2-ç4 ; 4. Ré3-d2, g4-g3 ; 5. Rd2-ç2, g3-g2 ; 6. Rç2-b2. Nulle). — 2. Ff2-d4 (et non 2. Rf4-é3 ?, a3-a2 gagne). — 2. ... Rç8-d7. — 3. Rf4-é3 gagne un temps décisif en attaquant le fou noir, Fé2-b5 (si 3. ... g4-g3 ; 4. Ré3×é2. Nulle). — 4. Ré3-d2, Fb5-a4 (sinon 5. Rd2-ç2. Nulle). — 5. Rd2-ç1. Partie nulle.

Partie jouée au match U. R. S. S.-Tchécoslovaquie (Amsterdam, septembre 1954)

Blancs : Keres. Noirs : Sajtar.

1. é2-é4, ç7-ç5. — 2. Cg1-f3, d7-d6. — 3. d2-d4, ç5×d4. — 4. Cf3×d4, a7-a6. — 5. Cb1-ç3, Cg8-f6. — 6. Fç1-g5, Cb8-d7. — 7. Ff1-ç4, é7-é6. — 8. 00, Dd8-ç7-?. — 9. Fç4×é6 !, f7×é6. — 10. Cd4×é6, Dç7-ç4 (sur 10. ... Dç7-b6 eût suivi de même 11. Cç3-d5, Cf6×d5 ; 12. é4×d5, Cd7-ç5 ; 13. Cé6×g7+ !, Ff8×g7 ; 14. Tf1-é1+, Fg7-é5 ; 15. Dd1-h5+, Ré8-8 ; 16. Fg5-h6+, Rf8-é7 ; 17. Té1×é5+, d6×é5 ; 18. Dh5×é5+ gagne). — 11. Cç3-d5, Ré8-f7 (si 11. ... Dç4×é4 ; 12. Tf1-é1 gagne. Si 11. ... Cf6×d5 ; 12. é4×d5, Cd7-f6 ; 13. Tf1-é1 gagne). — 12. Fg5×f6, Rf7×é6 (préférable était 12. ... Cd7×f6). — 13. Ff6-ç3, Cd7-f6. — 14. Fç3×f6, g7×f6. — 15. Cd5-b6, Dç4-ç6. — 16. Cb6×a8, Ff8-é7 (si 16. ... b7-b5 ; 17. Dd1-d5+). — 17. a2-a4 (menace 18. a4-a5 et 19. Ca8-b6). — 17. ... b7-b6. — 18. Dd1-d5+, Ré6-d7 (si 18. ... Dç6×d5 ; 19. Ca8-ç7+ et 20. Cç7×d5). — 19. Ta1-a3, Fé7-d8 (si 19. ... Dç6×d5 ; 20. Ca8×b6+ et 21. Cb6×d5). — 20. Ca8×b6+. Les noirs abandonnent (si 20. ... Dç6×b6 ; 21. Dd5-f5+, Rd7-ç7 ; 22. Ta3-c3+ gagne. Ou si 20. ... Fd8×b6 ; 21. Dd5-f7+, Rd7-d8 ; 22. Df7×f6+ et ×h8).

Etude N° 133 par Kaminer (troisième prix, Chachmatny, 1925)



Les blancs jouent et gagnent.

Une ravissante domination ! Rinck n'a pas fait mieux.

LE BRIDGE (N° 131)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 115

♠ A R 5
♡ 5 4 2
◇ R 6 5
♣ 8 5 3 2

Entame : ◇ D

NORD
OUEST EST
SUD

♠ V 10 9 4 2
♡ A R D 6 3
◇ A 3
♣ A

Les adversaires s'étant tus, Sud joue 6 ♠.

Ouest entame ◇ D. Plan de Sud?

Il faut jouer ♠ as et ♠ roi, sans impasse à la ♠ D.

Première hypothèse : les ♠ sont 3-2 ou 2-3.

Si un adversaire avait ♠ D x x au départ, laissez-lui sa dame d'atout et continuez par ♡ as et ♡ roi. Le dernier atout du mort vous protégera contre une répartition 4-1 ou 1-4 des ♡, même si le joueur qui a ♠ D a le singleton à ♡.

Si vous aviez commis la faute de jouer ♠ as et de faire ensuite l'impasse à la ♠ D, vous auriez manqué le chelem si Est avait eu au départ : ♠ D x et quatre ♡ ; ou ♠ D x x et singleton à ♡ ou quatre ♡ (Est rejouerait ♠) ; tandis que votre jeu de sécurité réussira le chelem dans tous ces cas.

Mais ne peut-on faire l'impasse à la ♠ D au premier tour de ♠, sans avoir joué ♠ as ni ♠ roi? Ce jeu n'est pas non plus satisfaisant, car il perdrait le chelem si Est a au départ : ♠ D sèche ou ♠ D x et aussi 4 ♡ ; ou ♠ D x x et singleton à ♡, alors que le jeu de sécurité réussira le chelem dans tous ces cas.

Deuxième hypothèse : les ♠ sont 4-1 ou 1-4.

Si la ♠ D n'est pas tombée sèche au premier tour de ♠, laissez à l'adversaire ♠ D x et continuez par ♡ as et ♡ roi. Si l'adversaire, qui a encore ♠ D x, avait aussi singleton à ♡, il fera échouer le chelem en coupant le ♡ roi avec son petit atout, mais il n'y a pas à regretter de n'avoir pas fait tomber les atouts avant de jouer les ♡, car on aurait perdu finalement la ♠ D et une levée à ♡, si l'on avait fait tomber les atouts avant de jouer les ♡.

L'avantage de jouer ♡ as et ♡ roi, pendant qu'il reste un dernier atout au mort, est qu'on réussira le chelem si le joueur qui avait ♠ D x x x au départ, avait aussi quatre ♡ (l'atout du mort affranchira ♡ par la coupe et l'on ne perdra que la ♠ D), tandis qu'on aurait raté le chelem en jouant trois fois atout avant de jouer les ♡.

Bien entendu, si Ouest et Est fournissent chacun deux ♡, on continuera par ♠ et l'on épuisera les atouts avant de passer les ♡, qui sont affranchis.

Le désavantage de ce jeu de sécurité (♠ as et ♠ roi sans impasse à la ♠ D) est qu'on renonce à faire le grand chelem si Ouest a ♠ D x x et si les ♡ sont 3-2 ou 2-3. Mais qu'est-ce qu'un avantage de 30 points de levée supplémentaire en regard du risque de perdre le chelem par une imprudence, c'est-à-dire une masse de 1.030 à 1.430 points?

ÉTUDE N° 116.

A R D 8

NORD
OUEST EST
SUD

5 4 3 2

Vous avez à l'atout la combinaison indiquée dans le diagramme n° 116, et vous pouvez perdre une levée à l'atout, mais pas deux.

Comment devez-vous jouer, en admettant que Nord et Sud aient toutes les rentrées désirables?

PETIT PROBLÈME : LES 12 PIÈCES D'OR

Sur 12 pièces d'or d'apparence identique il y en a une fausse, qui se distingue des autres par son poids légèrement différent, sans qu'on sache si elle est plus légère ou plus lourde.

Pour découvrir la pièce fausse, on n'a qu'une balance rudimentaire permettant seulement de comparer le poids des pièces entre elles.

Combien de pesées seront nécessaires pour trouver la pièce fausse ?

Solution

Trois pesées suffiront.

Numérotons les pièces : 1, 2, 3 jusqu'à 12.

Première pesée. — On met dans un plateau : 1, 2, 3 et 4 et dans l'autre : 5, 6, 7 et 8.

Si les plateaux sont en équilibre, la pièce fausse est dans le groupe 9, 10, 11 et 12. On vide les plateaux et, pour la seconde pesée, on met 9 et 10 dans un plateau et deux bonnes pièces, par exemple 1 et 2, dans l'autre. On connaît maintenant la paire de pièces qui comprend la pièce fausse : c'est 11, 12 si les plateaux sont en équilibre, ou 9, 10 si les plateaux sont en déséquilibres. Disons que la pièce fausse est dans 11, 12. A la troisième pesée, on vide les plateaux et l'on met 11 dans un plateau et une bonne pièce, par exemple 1, dans l'autre. La pièce fausse est 12 si les plateaux sont en équilibre, ou 11 s'ils sont en déséquilibre.

Revenons en arrière, au cas plus difficile où les plateaux seraient en déséquilibre après la première pesée, et supposons que le plateau le plus lourd soit 1, 2, 3, 4. Les pièces 9, 10, 11 et 12 sont donc sûrement bonnes.

Deuxième pesée. — On vide les plateaux et l'on met 1, 2, 5 dans un plateau et 3, 6, 9 dans l'autre. Trois éventualités peuvent se produire :

A) Les plateaux sont en équilibre. La pièce fausse est donc dans le groupe 4, 7, 8.

A la troisième pesée, on vide les plateaux et on met 7 dans l'un et 8 dans l'autre. Si les plateaux sont en équilibre, 4 est la pièce fausse. S'ils sont en déséquilibre, la pièce fausse est la plus légère puisque 7 et 8 étaient toutes deux dans le plateau le plus léger après la première pesée.

B) A la deuxième pesée, le plateau 1, 2, 5 est plus lourd que le plateau 3, 6, 9.

La pièce fausse est forcément dans le groupe 1, 2, 6 puisque 9 est une bonne pièce et que l'échange de 3 et 5 n'a pas changé le sens du déséquilibre.

A la troisième pesée, on vide les plateaux et met 1 dans un plateau et 2 dans l'autre. Si les plateaux sont en équilibre, 6 est la pièce fausse. S'ils sont en déséquilibre, la pièce fausse est la plus lourde, puisque 1 et 2 étaient toutes deux dans le plateau le plus lourd après la première pesée.

C) A la deuxième pesée, le plateau 3, 6, 9 est plus lourd que le plateau 1, 2, 5.

Le déséquilibre ayant changé de sens, c'est forcément l'échange de 3 et 5 qui en est cause et la pièce fausse est une de ces deux pièces.

A la troisième pesée, on vide les plateaux et on met 3 dans l'un et une bonne pièce, disons 9, dans l'autre. Si les plateaux sont en équilibre, 5 est la pièce fausse. S'ils sont en déséquilibre, 3 est la pièce fausse.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu : *Bridge Endings*, by *Raphael Cioffi*. Éditeur Georges Coffin, 257 Trapelo Road, Waltham 54, Mass. États-Unis.

Un livre de 127 pages comprenant : 1° 30 positions de base en fin de partie, avec de 2 à 5 cartes dans chaque main ; 2° 24 donnes complètes à titre d'applications pratiques ; 3° 50 problèmes à 4 jeux visibles.

Un excellent petit manuel.

VIENT DE PARAITRE
Nouvelle Édition revue, mise à jour, augmentée
LA PRATIQUE MODERNE
DES OUVERTURES
DANS LA PARTIE D'ÉCHECS
par VICTOR KAHN
296 pages, 341 diagrammes ; relié 1.200 fr.
En vente : Librairies, Magasins de jeux, Grands magasins
Édition LE TRIBOULET, Monaco

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY. — Dépôt légal 1er trimestre 1955. N° 402. — Printed in France.

St Raphaël

quinquina

LES ARCS